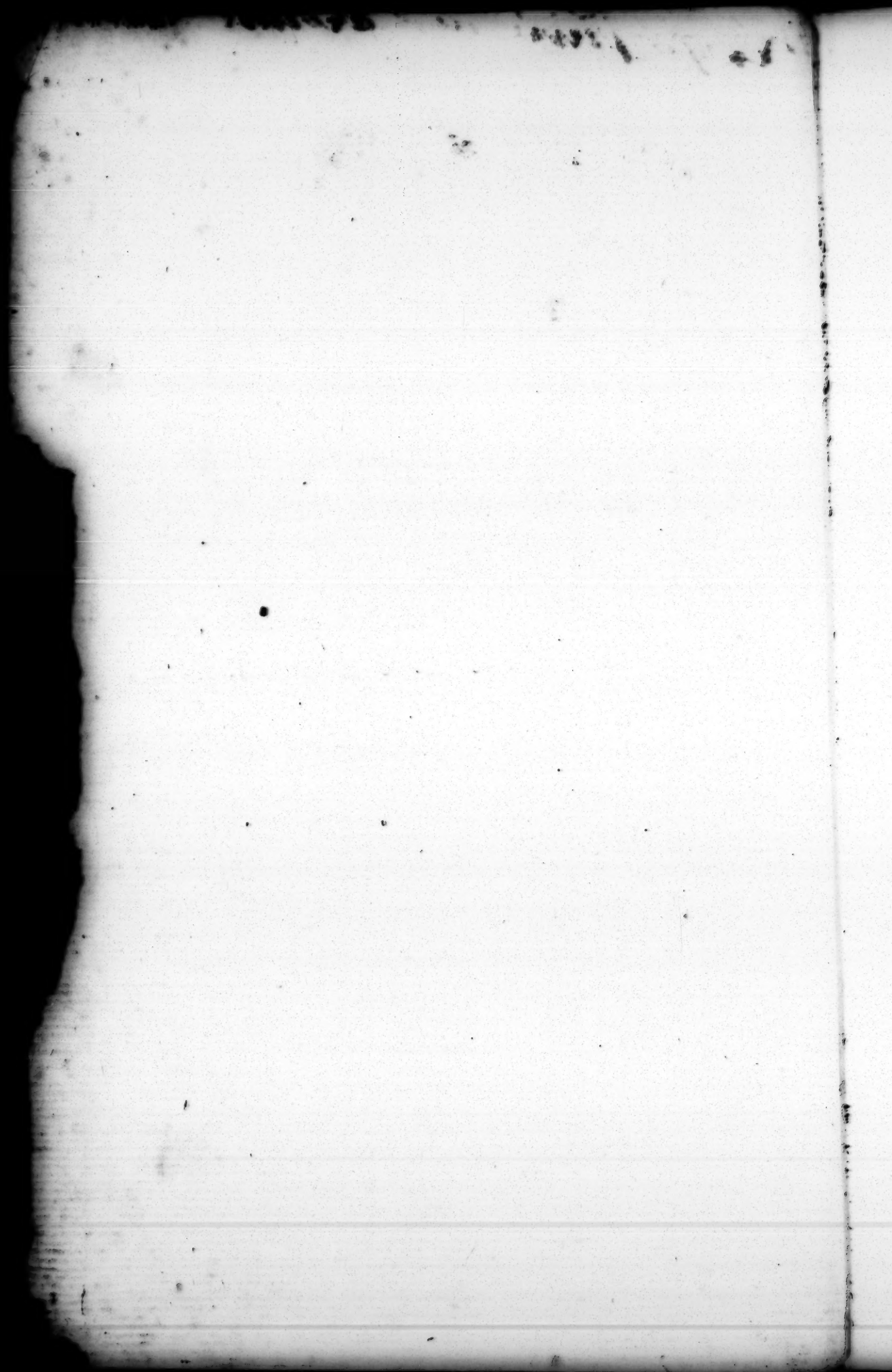


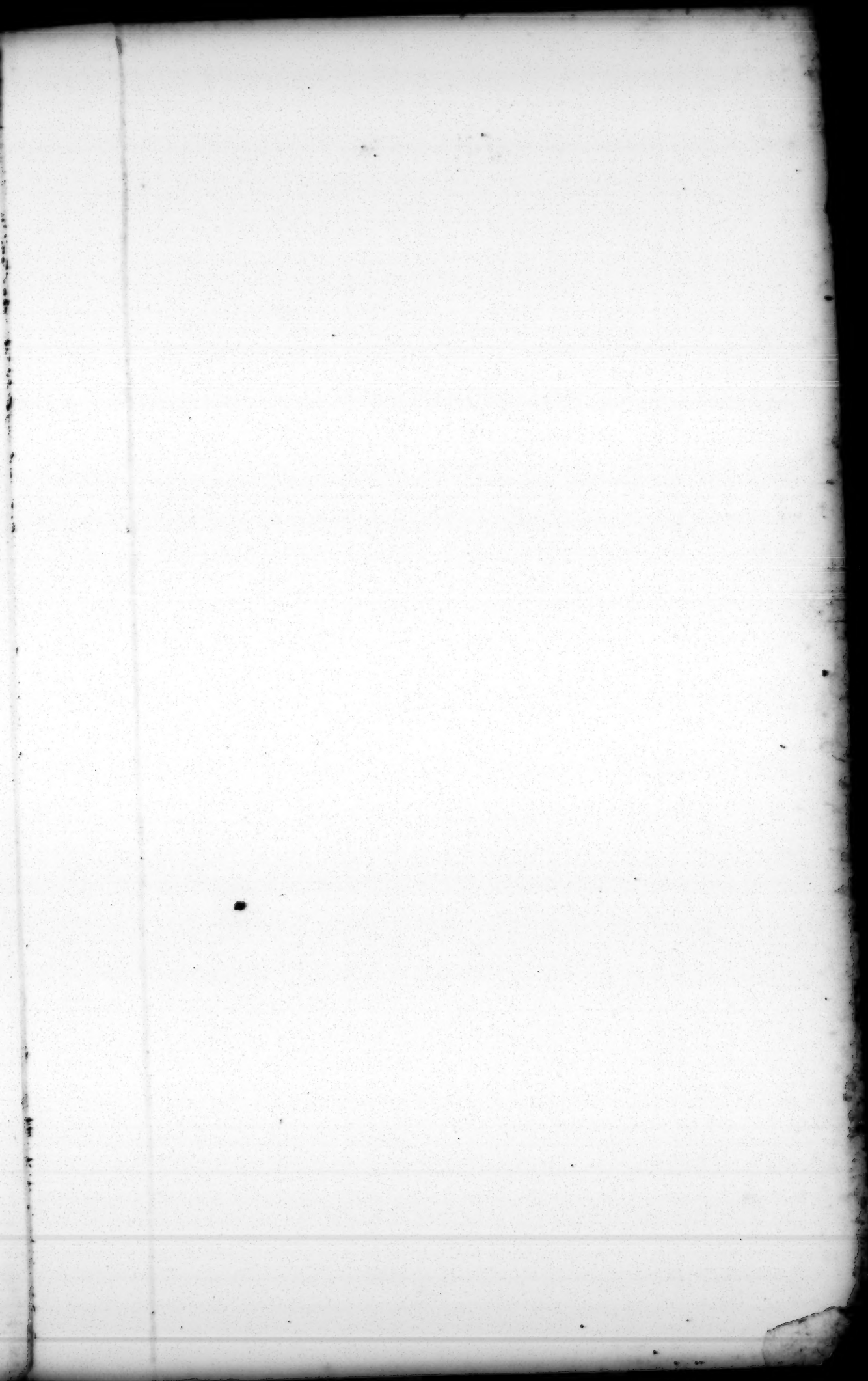
La vie privée de Dubois

VIE PRIVÉE

DU

CARDINAL DUBOIS.







Le Cardinal Dubois

VIE PRIVÉE

DU

CARDINAL DUBOIS,

*Premier Ministre, Archevêque de Cam-
brai, &c.*

Par Mongez



A LONDRES,

1789.



A V I S D E S É D I T E U R S .

LE Public doit compter sur la vérité des faits rapportés dans ces Mémoires : on en a extrait le plus grand nombre , & sur-tout les détails de la *vie privée du Cardinal* , d'un Journal composé par son Secrétaire intime. Ce manuscrit , après avoir passé dans plusieurs mains , & après avoir été négligé pendant soixante ans , est enfin tombé dans les nôtres ; nous nous hâtons d'en faire jouir le public.

Le Cardinal *Dubois* a eu le même sort que l'illustre *Sulli*. Tous deux ont eu pour historiens leurs Secrétares ; on fait que rien n'échappe à ces hommes dont les Grands ont perpétuellement besoin.

La vie publique du Cardinal *Dubois* ayant été négligée dans notre manuscrit , nous avons eu recours aux sources connues. Nous ne citerons ici que la *vie du Régent* & l'*histoire de la Régence*.

On pourrait cependant nous accuser d'une ingratitude marquée , si nous ne rendions justice aux Mémoires du Chevalier de *Ravanne*. Les dé-

1
tails qu'ils renferment sur notre Prélat, ont trop de conformité avec nos renseignemens secrets ; pour ne pas en faire une mention particulière.

Pour mettre les Lecteurs à même de juger notre travail & le manuscrit du Secrétaire, nous allons transcrire une partie de la Préface , en conservant fidelement son style trivial, ses expressions familières, & en faisant observer qu'il l'avait composé par l'ordre du Cardinal de *Fleuri* auquel il est dédié.



P R É F A C E

Qui se trouve à la tête de la Vie du Cardinal Dubois, composée par son premier Secrétaire.

« J E ne composai cet Ecrit. que pour intimider Madame sa Succession, qui ne voulait point entendre parler de gratification, & par une espece de vengeance de ce que ce premier Ministre, duquel j'avais été le premier Secrétaire pendant sept ans, n'avait rien fait pour moi pendant sa vie; de sorte que je me trouvai obligé à sa mort de travailler sur nouveaux frais, & de recommencer à égratigner le papier en qualité de Commis des Affaires Etrangères.

» J'envoyai donc cet échantillon, qui consistoit seulement en deux ou trois pages de l'histoire de son origine, à M. Dubois, Secré-

taire du Cabinet du Roi , Directeur des ponts & chaussées , & frere de feu cette Eminence. Il le montra à son fils , M. l'Abbé *Dubois* , Chanoine de Saint-Honoré , & tous deux jettant feu & flamme , & piqués jusqu'au vif , vinrent trouver M. le Comte de Morville , qui était pour lors Secrétaire d'État. Ce Ministre me fit appeller dans son Cabinet , & me représenta en particulier le danger auquel je m'exposais , si M. le Duc d'Orléans Régent venait à être informé de ma témérité. Je répondis que je n'avais fait que le commencement de cette vie , que mon seul motif avait été de donner l'allarme aux héritiers , afin de les faire cracher au bassin : que quand même j'aurais eu dessein de tracer cette histoire toute entière , je n'aurais jamais touché par rapport à S. A. R. à rien qui eût pu lui déplaire ; mais au contraire , tout ce qui aurait pu prouver jusqu'à quel point son vaste

P R É F A C E.

5

génie & ses lumieres supérieures se faisaient respecter & craindre de toute l'Europe.

» Ce Prince mourut le 2 Décembre suivant : comme je n'avais plus rien à craindre de sa part , & qu'au reste je ne faisais aucune mention , & que je ne compromettais en rien S. A. R. , j'envoyai pour étrennes à M. *Dubois* les scenes comiques qu'il avoit eues avec son frere, le Cardinal , & qui furent aussi communiquées à son fils , le Chanoine. J'avais pris pour texte ces vers d'Horace : *Odi profanum vulgus & arceo*. Ils vinrent tous deux de nouveau à la charge chez M. le Comte de Morville , qui ne les écouta point ; & après les avoir laissé roder dans son antichambre , leur dit enfin que le meilleur conseil qu'il avait à leur donner , était de me récompenser & de me donner une somme d'argent pour amortir cet ouvrage.

» Ils suivirent ce conseil , & laisserent

couler quelque temps, pour faire voir que cela venait d'eux, & non pas par instigation. Enfin, M. le Chanoine *Dubois* m'envoya prier de lui aller parler à la Surintendance à Versailles ; j'y allai : il commença par me faire une longue exhortation en bredouillant, & il me reprocha le peu de charité chrétienne que j'avais eue, que dans mon écrit j'avais appelé son pere *Cusiffle*, c'est-à-dire, Apothicaire ; (ce terme lui tenait fort au cœur) qu'au reste, son pere & lui me pardonnaient volontiers, vu qu'ils croyaient que je n'étais pas le seul Auteur de cette Piece ; mais que l'Abbé de Chaulieu, Aumônier du feu Cardinal *Dubois*, y avait travaillé conjointement avec moi, ce qui, dans le fond, n'étoit pas vrai. Cependant, ils le soupçonnaient ainsi, parce qu'il y avait quantité de passages latins & de l'Ecriture Sainte, & qu'ils ne savaient pas que j'ai fait toutes

P R É F A C E.

7

mes études , ma rhétorique , ma philosophie & ma théologie. Ensuite , ce dévot abbé me lâcha affectueusement deux sacs de mille livres chacun , bien comptés ; & moi par reconnoissance je lui remis en main la minute de ces scenes comiques.

» Je me trouve donc aujourd'hui dépourvu de toutes minutes & mémoires. Le tems s'est écoulé , la mémoire s'est effacée , le chagrin m'a surmonté en voyant le peu de justice que l'on m'avait rendu. Cependant il faut que je fasse présentement par obéissance ce que j'ai fait autrefois par désespoir & par vengeance. Mais puisque je dois obéir , obéissons de bonne grace. J'ai fait des recherches exactes de tout ce qui a précédé le tems auquel j'arrivai en Hollande. Je suis sur-tout maître du terrain & du champ de bataille au sujet de tout ce qui s'est passé depuis la régence jusqu'à la mort de Son Éminence , que j'ai ac-

compagnée en qualité de Secrétaire dans ses
ambassades extraordinaires à La Haye & à
Londres, & dont j'ai vu toutes les intrigues
& toutes les scènes : *Hoc opus, hic labor*
est.

HISTOIRE DU CARDINAL DUBOIS,

*Premier Ministre , Archevêque de Cam-
brai , &c.*

GUILLAUME DUBOIS naquit à Brives - la - Gail-
larde, en Limousin, le six Septembre 1656, de
Jean Dubois & de Marie Dujoyet. Il fut baptisé le
24 du même mois. Cette date nous apprend quel
fondement on doit faire sur le témoignage de
ceux qui soutenaient que le Cardinal n'avait pas
même reçu le premier des sacremens. Quant au
second, la confirmation, nous n'avons aucun
moyen, aucun renseignement qui puisse démentir
les Ecrivains satyriques,

Son grand pere étoit Béarnais. Ayant enlevé
une somme d'argent, il quitta sa patrie & s'éta-
blit à Brives, où il fit une petite fortune. De ses
deux enfans, l'un fut Médecin, l'autre Apothé-
caire & pere du fameux Cardinal. On assure que
celui-ci suivit quelque temps la profession de son
pere (1), mais qu'il s'en dégoûta bientôt & l'a-

(1) Note fidelement copiée sur le Manuscrit composé par le
Secrétaire. « Celui-ci étant né sous une heureuse étoile, &

bandonna entièrement à un frere qui parut depuis sur la scène, & fixa pour quelques instans les yeux des Courtisans.

étant destiné aux plus grandes choses, ne se sentit dans sa jeunesse aucun goût pour le parti de la savonnette ni pour celui de la seringue, il ne fut point tenté de suivre les traces de M. Dubois, son frere, qui, vêtu d'un manteau gris comme un pieux Samaritain, portait dévotement aux malades le bouillon des deux sœurs au bout d'un bâton. C'était lui qui purgeait la Communauté des Récollets de Brives ; & il ne lui manquait plus, pour faire une fortune pareille à celle d'Arlequin, que de purger les Treize-Cantons.

» Cependant, comme il est bon de tout savoir, notre jeune futur Abbé, à l'âge de douze ans, essaya & goûta pendant quelque tems de la profession de Mousquetaire à genoux, & donnait les clystères adroitement & proprement. Il n'eut pas beaucoup de peine à apprendre les exercices d'un Gouverneur du Pays Bas : car pour être un parfait Apothicaire dans une petite ville comme Brives, où l'on est Apothicaire - Médecin, Médecin-Apothicaire, c'est comme qui dirait Barbier-Perruquier. Un Candidat doit savoir,

1°. La différence qu'il y a entre un Notaire & un Apothicaire, qui est que l'un met par devant, & l'autre par derrière, & que, pour cette raison, le premier doit toujours avoir le pas en toutes rencontres : 2°. qu'il faut bien prendre garde de mêler & de confondre les termes d'une profession avec ceux d'une autre, comme fit un apprentif Apothicaire, qui, ayant d'abord été garçon Tailleur, & faisant la génuflexion devant un postérieur femelle, laissa son étalage & accourut à son maître pour lui demander s'il fallait mettre le canon dans la boutonniere ou dans l'oreillet. 3°. Qu'il faut avoir la mine purgative, qui annonce au premier coup-d'œil qui l'on est, afin

Né avec un esprit vif & enjoué , doué d'une conception prompte & d'une facilité heureuse ,

de pouvoir mettre les humeurs en mouvement , & exciter même l'envie d'une selle. 4°. Qu'il convient de bien retenir cet axiôme fondamental : *Molle bonum , durum malum , liquidum pessimum.*

Je laisse au Lecteur à sentir toute la force de ce principe , & à goûter & bien digérer ce raisonnement pathétique.

» Si *Guillaume* eût tenu pied à boulevart , il se serait distingué parmi les partisans de cette célèbre faculté , & aurait damé le pion à MM. *Cusiffe* , *Purgon* , *Thomas Diaphorus* , *Bailly Fourli* & *Autrou*. »

» Ces trois derniers sont nouvellement aggrégés dans ce corps respectable & en même tems respectueux. Ces Messieurs sont trois fameux Apothicaires de Senlis , d'une profonde érudition , qui , également adroits & expérimentés , eurent une contestation d'importance entr'eux , pour savoir lequel des trois donnerait un lavement à une personne de qualité. *Bailly* prétendait que c'étoit à lui à le bailler ; *Fourli* & *Autrou* soutenaient que leurs prétentions étaient mieux fondées , disant que leurs noms étaient significatifs , & leur attribuaient la prééminence dans cette fonction honorable. Enfin , cet honneur fut adjugé & déferé à M. *Autrou* , comme ayant une dénomination plus relative & plus prochaine. Je prie le Lecteur de me pardonner cette digression , mais il fallait l'instruire à fond de ces trois noms hétéroclites & rébarbatifs associés à l'art de bien manier la seringue & avec la dextérité convenable.

» Non-seulement *Guillaume* avait brillé dans cette auguste & humble compagnie : mais encore n'aurait-il pas été d'humeur à se laisser vilipender , comme ce nigaud donnant un lavement à un page qui , curieux de savoir combien tenait une seringue ;

le jeune *Dubois* ne languit pas long temps dans la boutique de son pere. Il entra au college de Brives, s'y distingua autant par sa pénétration que par ses espiègleries; il fréquentait les bals & les danses. On l'y vit souvent paroître en arlequin, en polichinelle & en scaramouche. C'est avec ce dernier déguisement qu'il se faisait porter dans une hotte, d'où il s'élançait au milieu des assem-

& instruit par l'Apothicaire même qu'elle tenait une chopine, lâcha la moitié du clystere dans le visage du suppliant, en lui demandant excuse de ce qu'il n'en pouvait garder qu'un demi-setier. Le Page se serait certainement attiré une mauvaise affaire, s'il eût fait ce mauvais compliment à notre *Guillaume*, qui lui aurait repassé d'importance les côtes & les fesses, & qui aurait fait avorter le reste du lavement dans les draps.

« Mais notre prestolet futur ne s'exposa pas à ces sortes de sautes & de rebufades dégoûtantes, & fut bientôt dégoûté du Ministère. Il ne trouva pas que le canon d'une seringue fut le plus court & le plus droit chemin pour se pousser dans le monde; & disant en lui-même, *longè majora fert animus*, il laissa à *M. Dubois*, son frere aîné, l'héritage entier de cet instrument paternel, & résolut d'apprendre le latin à Brives, & d'embrasser le parti du petit collet ».

Qu'on juge par cet échantillon du goût & du style d'un homme que le Cardinal avait choisi pour seul aide & confident dans les négociations les plus secretes. Manquait-il lui-même de ce tact heureux qui guide les grands hommes dans leur choix, ou craignait-il une comparaison journaliere qui aurait blessé son amour-propre ?

blées en faisant des cabrioles en l'air. Il eut une querelle avec quelqu'un dans ces divertissemens & se battit avec lui ; mais ce combat tourna à son avantage.

Dégoûté peut-être, par cette aventure, du séjour des petites villes, il se fit tonsurer le 18 Novembre 1669, & quitta sa patrie. Si l'on croit le Chevalier de Ravanne, le nouvel Abbé se rendit d'abord à Bordeaux, où il fut admis, en qualité de Précepteur, chez le Président de G****. Au bout de quelque temps, il devint amoureux d'une femme de chambre qui était au service de la Présidente, & lui en donna des preuves si convaincantes, que M. de G****. s'en apercevant, chassa de chez lui le Précepteur & celle qu'il avoit rendue mere.

Cette fille exigea que le sacrement sanctifiât une union qui avoit été prématurée. Pour la satisfaire ; le couple amoureux revint en Limoufin, & reçut dans cette Province la bénédiction nuptiale. Après un séjour assez court, ils se mirent en route pour la Capitale, espérant tout de l'esprit délié du mari & des charmes de l'épouse.

Arrivé à Paris, où l'on vit entièrement ignoré, lorsque le Gouvernement n'a aucun intérêt à découvrir un citoyen, *Dubois* reprit le collet & les études. Sa femme & lui se séparèrent d'un com-

mun accord , & celle-ci trouva dans son industrie les moyens de subsister. L'Abbé *Dubois* chercha depuis à l'oublier , & l'on prétend qu'il y aurait réussi si elle ne se fût réclamée de lui dans le temps de sa nomination à l'Archevêché de Cambrai. Nous n'anticiperons point sur l'ordre des faits , & on verra à cette époque comment l'Abbé *Dubois* fut lui imposer silence.

Débarassé des soins domestiques , il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens, MM. *Trozier de Riancé* , de la Chambre des Comptes , de *Gourgues* , qui devint Maître des Requêtes , & trouva accès auprès de leurs parens par sa gaieté & l'enjouement de sa conversation. Mais il quitta bientôt ces occupations pour s'attacher à M. *Faure* , Docteur de Sorbonne , Précepteur de M. *le Tellier* , Archevêque de Rheims & Principal du college de Saint-Michel , autrement dit de Pompadour , sis rue de Bievre , & réuni depuis à d'autres colleges de l'Université. Présenté à ce Docteur , le jeune *Dubois* , l'envisagea avec tant de hardiesse ou d'effronterie qu'il dit à celui qui l'avoit amené : ce petit coquin-là fera quelque chose ; il a toute l'impudence requise.

L'Abbé *Faure* n'ayant point de bourse vacante , l'employa à écrire sous sa dictée , & ne ménagea point son amour - propre naissant , car l'Abbé

Dubois, lui ayant un jour demandé la permission d'aller se promener à Aunay chez M. de Gourgues; il la lui accorda en disant, va où tu voudras, mais reviens dans trois jours. Je suis votre valet, lui répondit celui-ci en partant. Tu ne m'apprens rien de nouveau, mon ami, lui répliqua durement le Principal. Il ne mangeoit même pas avec ce dernier; mais avec les Bourriers, qui pour lors ne tiraient que cent vingt livres de leurs bourses, avec une vieille cuisinière & un tailleur, faisant les fonctions de portier, nommé *Boivin* (1). Celui-ci se ressentit par la suite des influences avantageuses qu'un homme heureux semble répandre autour de lui. Il suivit l'Abbé *Dubois* & s'établit avantageusement dans la rue Saint-Honoré.

Après avoir joui pendant quelque tems d'une de ces petites Bourses, notre Abbé fit connoissance avec un Officier de M. de Vendôme qui le présenta à ce Prince, espérant qu'il lui plairoit par la vivacité de son esprit. Il fut dès-lors as-

(1) Ensuite le soir en été, dit le Secrétaire, ils allaient tous, excepté M. *Henry* & Dame *Françoise*, promener sur le quai de la Tournelle & à la pointe de l'Isle Saint-Louis, où est l'hôtel de Bretonvilliers, & l'Abbé *Dubois*, déjà fourré de malice, agaçait toutes les femmes & filles jolies qu'il rencontrait dans son chemin.

fidu à lui faire la cour, & fréquenta assiduellement son antichambre où il s'efforçait de fixer son attention par des saillies & des pasquinades. Elles lui réussirent & lui méritèrent quelques entretiens particuliers avec M. de Vendôme qui le recommanda à son Aumônier, comme un jeune homme de grande espérance. Ce dernier avait des connoissances au Palais Royal, & était lié en particulier avec M. de Saint-Laurent qui avait été nommé, en 1680, Précepteur & Sous-Gouverneur du Duc de Chartres.

On enseignait à ce Prince la grammaire, par la méthode particulière de M. le Saulnier, ancien Principal du college des Trésoriers. Mais ce Grammairien occupa peu de temps la place de Répétiteur, & on la donna à l'Abbé Dubois. Ce fut le 15 Janvier 1683 qu'on l'appella au Palais-Royal, & c'est à ce jour qu'on doit fixer le commencement de cette fortune brillante & rapide dont notre siècle fécond en merveilles ne nous a offert qu'un seul autre exemple dans la personne du Cardinal Albéroni. Il fut présenté le premier Février 1685, par M. de Saint-Laurent, & fut employé pendant l'année 1686, comme auparavant, à divers ouvrages que cet Instituteur lui donnait à faire pour connoître son goût & sa capacité. Ces Ouvrages étaient des Essais ou Abrégés de l'Histoire

l'Histoire Universelle, de l'Histoire Ecclésiastique, des Extraits, des Actes des Martyrs & des Poëtes Français modernes. Guidé par les conseils de quelques Savans, tels que MM. Faure, de Maucroix, la Fontaine & autres, il réussit au gré de M. de Saint-Laurent.

Celui ci cependant craignait de produire son protégé. L'Abbé Renaudot, de l'Académie Française, sortant un jour du cabinet du jeune Prince, avec qui il s'était entretenu, apperçut dans l'antichambre l'Abbé Dubois qui attendoit l'heure de son admission. Il dit à M. de Saint-Laurent qui l'accompagnait : que ne le faisiez-vous entrer ? nous aurions vu dans la conversation s'il a un peu d'esprit. Je n'ai garde, répondit celui-ci, si je lui en accordais grand comme la main, il en prendrait long comme le bras. M. de Saint-Laurent ne faisait que lui rendre justice, car il cherchait à s'avancer de plus en plus dans la confiance de Monsieur, pere de son élève. Pour l'acquérir il n'épargnait pas celui-ci, & lui faisait essuyer des emportemens, effets de sa vivacité ordinaire, ou qu'il feignait & préparait à loisir. Un jour entre autres ce Prince ne l'ayant pas satisfait par son travail, il lui dit brusquement, puisque vous ne voulez pas mieux faire, je vous réponds, Mgr. que pour aujourd'hui vous n'irez point à la chasse,

au bois de Boulogne. Tout beau , l'Abbé , lui répondit l'Eleve , ce que tu me dis-là n'est encore que de conseil & non de précepte , parce qu'il n'avait pas encore déclaré à Monsieur qu'il voulait avoir pour Précepteur l'Abbé *Dubois*. Sur quoi *M. le Blanc* , connu par un bon *Traité* sur nos monnoies , représenta au Répétiteur que ce n'était pas la maniere d'élever les Grands , & que ces paroles hantes & dures , bien loin d'exciter l'émulation du Prince , n'étaient propres qu'à abattre son courage. C'étoit ainsi qu'il en usait n'étant pas chargé en chef de l'éducation de son illustre pupille. Nous le verrons bientôt tenir une conduite entierement opposée.

Se promenant un jour à l'entrée des jardins de Versailles avec un de ses amis ; celui-ci lui rappelait tout ce qu'il avait fait auprès de *M. de Saint-Laurent* pour le faire nommer Répétiteur. L'Abbé *Dubois* s'épuisait en remerciemens , lui faisait des protestations d'une reconnoissance éternelle , & l'étouffait d'embrassemens. *M. Blouin* , frere du Gouverneur de Versailles , qui avait vu d'assez près les courbettes & les pantalonades du Répétiteur , aborda cet ami , après leur séparation , en lui disant : « Qui est ce jeune homme ? n'est-ce pas lui qu'on a placé auprès du Duc de Chartres ? que vous disoit-il ? a-t-il de l'esprit ? L'ami répondit

il a du goût, & avec son air vrai ou faux, il tâchait de me persuader de toute la reconnaissance qu'il me doit pour l'avenir brillant qu'il découvre de loin : car je me vois, disait-il, plus de deux cens mille écus de rente au bout de ma carrière ». A cela je m'apperçois que c'est un sot, dit l'Abbé *Blouin* : encore si c'était au commencement ou au milieu de sa carrière, à la bonne heure, mais à quoi servent deux cent mille écus de rente au bout de la carrière ?

Cet espoir du jeune Abbé se réalisait cependant, quoique lentement en apparence. Car *M. de Saint-Laurent* mourut le 3 Août 1687. L'Abbé se donna de grands mouvemens & fit jouer bien des ressorts pour lui succéder. *M. Thevenot* agissait fortement auprès du Duc de la Vieuville, Gouverneur du jeune Prince, & le Chevalier de *Lorraine*, auprès de *Monsieur*, dont il était le Favori. Ces puissantes sollicitations eurent leur effet, & le 30 Septembre de la même année il fut nommé Précepteur du Duc de *Chartres*.

N'ayant aucun surveillant pour l'éducation du Prince, il se forma un système capable de le perdre à jamais, ou de préparer les voies à la brillante fortune qu'il fit depuis. Il s'attacha donc à perfectionner les heureuses dispositions que son Eleve avoit apportées pour l'étude, afin que l'éclat en

réjaillit sur lui même. Pendant ce temps il ne négligea aucune occasion, aucun moyen de s'infinuer dans ses bonnes grâces & de l'accoutumer à le regarder comme un serviteur voué à lui uniquement, & un autre lui-même. Pour remplir le premier objet, l'Abbé *Dubois* appella auprès du Prince plusieurs Savans, dont l'entretien était pour lui une source de lumière & d'instruction. La Cour, témoin des succès de l'Eleve, en conçut les plus hautes espérances, & le Précepteur en sentit les effets. Il obtint, le 26 Septembre 1689, l'augmentation de ses appointemens, à l'occasion de quelques Conférences d'Histoire & de Géographie, tenues à Saint-Cloud. Il reçut une gratification de quinze cens livres, convertie depuis en pension & réunie à ses appointemens, c'est ainsi que de mille & quinze cens livres, qu'il avait eues du vivant de M. de *Saint-Laurent*, il s'éleva jusqu'à quatre mille cinq cens livres d'appointemens.

Comme sa place pouvait être supprimée, & qu'on pouvait tout craindre dans une Cour aussi orageuse que l'était le Palais-Royal du vivant de *Monsieur*, l'Abbé *Dubois* chercha à s'assurer une retraite en cas de besoin, car on ne peut attribuer qu'à cette prévoyance l'ardeur avec laquelle il sollicita la Principauté de Saint-Michel, vacante

par le décès de son ancien Maître, l'Abbé Faure. Il obtint, M. Segnelai lui fit donner la Dispense de résider, par un Arrêt du Conseil, du 17 Avril 1690, à cause du service qu'il rendait au Duc de Chartres pour ses études.

Sa première ambition & son unique occupation étaient cependant de s'attacher son Eleve. Pour y réussir il étudiait l'esprit & le cœur de cet illustre Pupille. Y ayant découvert un penchant décidé pour les plaisirs & le beau sexe, l'adroit Précepteur s'en servit habilement. De l'aveu de tous les Historiens de ce temps, il favorisa en lui ce funeste penchant & fournit sans cesse de l'aliment à ses desirs toujours renaissans. On le voyait souvent, enveloppé dans un manteau, attendre à la petite porte du Palais-Royal, qui donne dans la rue de Richelieu, de jeunes grisettes, de petites lingères, des couturieres, des coiffeuses, de jolies blanchisseuses & brodeuses, à qui il donnait rendez-vous & qu'il conduisait ensuite par un escalier dérobé à l'appartement du Prince (1). Il continua

(1) Le Secrétaire que nous transcrivons ici, & dont nous conservons les propres termes, lorsque leur trivialité ne force pas à les rejeter, ou lorsque l'énergie oblige de les rapporter, dit ensuite : « Cet habile Précepteur avait ajouté une fameuse » règle à Despaute.

Nomina in IERE & in EUSE sunt putanifmi generis.

presque jusqu'à sa mort cet infâme métier, qui fit attacher à la porte de l'Eglise de Saint-Honoré ce distique le jour de sa sépulture :

Rome rougit d'avoir rougi
Le m. . . . qui gît ici.

Il lui dut, sans doute, sa nomination à un Canonat de Saint-Honoré, qui l'obligea à se faire recevoir Maître-ès-Arts, & l'Abbaye d'Airvault que Louis XIV lui donna, à la recommandation du Duc de Chartres. Ce Prince l'emmena avec lui au siège de Mons, en 1691, où le Roi étoit en personne, & porta à six mille livres ses appointemens, par une gratification qu'il lui accorda pour les frais à faire en le suivant dans ses campagnes.

Les bontés du Prince l'enorgueillirent au point de méconnoître sa famille, car un sieur Dubois, son cousin-germain, & Boursier du Collège de St.-Michel, ayant obtenu la permission de le suivre au siège de Mons, & ayant fait la dépense d'un surtout de baracan avec des boutons de cuivre doré, se préparait à partir. Changez de nom, lui dit alors l'Abbé, & ne vous appelez pas Dubois. Le jeune Médecin fut piqué de la proposition, refusa, en colere, de faire ce que son cousin désiroit, & lui répondit fermement, qu'étant son parent, bien

loin de lui être à charge , il ne pourrait que lui faire honneur , & qu'au reste il envoyait au diable la parenté & le voyage. L'Abbé fut si outré de cette résistance , que pour faire oublier son origine , il changea son nom de *Dubois* , en celui de *Dubois* , par un *i* voyelle , prétendant que l'y sentoît le College. Il faudra cependant , lui dit , à ce sujet , un courtisan , que vous songiez à entrer dans un autre College , celui des Cardinaux ; à quoi il répondit avec une feinte modestie : moi ! je suis immédiatement au-dessous de rien. Ses ennemis firent plusieurs railleries sur ce changement de nom , & distinguaient la filiation des *Dubois* : n°. 1 , *Dubois* de canule , pere du Cardinal ; n°. 2 , *Dubois* pourri , l'Abbé & *Dubois* de haute sutaie , son frere , grand , long & mince ; n°. 3 , *Dubois* de tremble , ses neveux : l'un étoit le Chanoine , grand bredouilleur , & l'autre ne pouvoit proférer une seule parole sans glousser comme une poule ; l'un & l'autre étaient saisis de frayeur à la vue de leur oncle & de ses emportemens.

Ils l'ont rendu célèbre à plus d'un titre , ainsi que ses juremens. Toute la France connaît des anecdotes à ce sujet , & c'est ce qui nous enhardit à rapporter ses expressions dans toute leur énergie : assuré que personne ne s'en étonnera , & qu'on les aurait supposées , si elles ne se fussent pas trouvées

dans ses Mémoires. C'est à cette malheureuse habitude de profaner perpétuellement le nom de Dieu dans ses discours, qu'a rapport le trait suivant qui a retenti dans tout le Royaume.

Pendant une des assemblées que le Cardinal Dubois & d'autres Prélats tenaient chez le Cardinal de Rohan, au sujet de la constitution, il s'éleva une dispute dans l'anti-chambre entre les laquais de Nosseigneurs. On voulait savoir qui de ces Prélats était le plus élevé en dignité. On citait en conséquence l'Archevêque de Lyon, Primat des Gaules, celui de Vienne, Primat des Primats, celui de Strasbourg, Cardinal pour lors & grand Aumônier de France; enfin, quelqu'un crut renchérir en parlant de l'Archevêque de Reims comme d'un Duc & Pair, ayant l'honneur de sacrer le Roi. Alte-là, s'écria Ruffin un des laquais du Cardinal Dubois, tu nous la bailles belle; ton maître sacre le Roi, mais le mien est bien plus que lui, car il sacre Dieu tous les jours. Cette réponse fut bientôt sue de toute la Capitale & de S. A. R. qui en rit à gorge déployée.

Pendant le siège de Mons, M. le Duc de Chartres voulant s'amuser aux dépens de son Précepteur, le prit au lit, & le portant en chemise dans ses bras au travers du camp, disait à tous ceux qu'il rencontrait: voilà le drôle, voilà le Curé, &c. L'abbé

ne pouvant se défendre , attendit le moment où le Prince se débarassa de ce fardeau & le planta sur ses jambes. Il saisit alors la canne d'un des spectateurs , & dit au Prince , qui avait alors repris la sienne, Monseigneur , faisons une botte. C'est ainsi , ajouta-t-il insolemment , en parlant aux spectateurs placés derrière lui , qu'il faut être de tous métiers avec ces gens-là.

Le même Prince étant à l'armée , voulut entendre la Messe , & comme elle allait commencer , il envoya un de ses Officiers avertir l'Abbé *Dubois* ; mais il le rappella sur le champ & lui dit de n'y pas aller , ajoutant que ce n'était pas la peine , l'Abbé ne se souciant guère de la Messe. Il y allait cependant quelquefois. Un Dimanche entr'autres jours , auquel le Clerc de Chapelle avait oublié de mettre un carreau sur le prie-dieu du Prince , l'Abbé dit tout haut , un carreau à Monseigneur , & comme on tardait à l'apporter , cela est étrange , s'écria-t-il , est-il possible qu'il n'y ait pas ici un valet de carreau ? C'est là une de ses turlupinades dans lesquelles il se plaisait à faire briller la vivacité de son esprit.

La même cérémonie lui fournit encore une occasion de dévoiler sa manière libre de penser sur la religion : ayant défendu un Samedi Saint à *Purel* , son valet-de-chambre , de sortir le lendemain matin

avant qu'il l'eut appelé , celui-ci entendit sonner onze heures , & crut pouvoir assister à une messe basse à St. Honoré. Il revint sur le champ , mais il trouva son maître levé , & celui-ci s'emporta violemment contre lui , en disant que son service devait être préféré à celui de Dieu même.

On ne tarda pas à s'appercevoir de l'effet que produisoit sur son élève l'irréligion de l'Abbé Dubois. Louis XIV qui avait remarqué avec attendrissement la piété du Duc de Chartres dans sa première jeunesse , le trouva fort dissipé depuis sa campagne. Sortant un jour de la Chapelle où il en avait été plus frappé qu'à l'ordinaire ; mon frere , dit-il à Monsieur , d'où vient ce changement ? quelle religion a donc mon neveu ? je ne le reconnais plus. Faut-il s'en étonner , répondit Monsieur ? il a la religion de son Précepteur qui n'en a guère lui-même.

Ses emportemens fatiguaient cependant le Prince & il disoit en s'en plaignant , morbleu notre Tullois est vif , il aura affaire à moi , il est trop pétulant. Souvent il le renvoyait , mais celui-ci connaissant la facilité du Prince , se représentait un moment après , & obtenait sa grace. Ses amis faisaient même lui faire un mérite de ses vivacités auprès de son illustre élève : en disant que ses emportemens ne venaient que d'un violent attache-

ment à son service & à ses intérêts. Mais l'adroit Précepteur voulait , par ces scènes répétées tous les jours , plier à son joug l'esprit du Duc de Chartres , & l'entretenir dans cette dépendance qu'il a paru porter impatiemment quelquefois , mais qu'il n'a jamais secouée entièrement. Aussi l'Abbé était-il si persuadé de cet ascendant que sachant le Prince refroidi par une absence assez longue , il dit à ses confidens. « Le charme est levé , l'amitié n'est qu'une habitude , tant que j'ai été sur ses épaules , je l'ai mené bon train , je ne dois pas quitter prise , & il faut que je retourne auprès de lui ».

L'Abbé étoit le premier à plaisanter sur ses juremens. Le Duc de Chartres ayant à lui parler l'envoya chercher à l'hôtel de *Melusine* où il logeait , & lui fit recommander de venir au plutôt. Par affectation & pour établir une espece de familiarité avec ce Prince , l'Abbé se fit attendre quelque temps après lequel il arriva. Le Prince qui s'étoit impatienté , lui demanda brusquement la cause de ce retard. « Ma foi, Monseigneur , répondit l'Abbé , je vous dirai naïvement la vérité ; j'étois occupé à regarder par le trou de ma serrure & à écouter mes gens qui se plaignaient de moi & disaient en pestant : quel chien d'Abbé ! c'est un furieux que notre maître ! il jure comme un charretier ; c'est

un scélérat ! Tes gens , reprit le Prince , te connaissent donc bien. Au reste ils ont raison ».

Les juremens & les expressions les plus sales ne faisaient pas seuls l'ornement de sa conversation : on lui a reproché avec fondement d'employer fréquemment le mensonge , c'est pourquoi Mme. de *Hautesfort* disait de lui : « si jamais il sort une parole vraie de sa bouche , ce sera la première , & je la ferai placer respectueusement dans un reliquaire ». C'était avec raison , car en entamant quelque négociation il commençait ordinairement par cette exhortation à ses associés : ne dites mot & laissez-moi mentir , nous nous en tirerons. Il ne réussit pas toujours par cette méthode , & elle échoua contre la finesse de M. d'*Argenson*. L'Abbé lassé d'une de ses maîtresses, connue sous le nom de *Fouine*, dont il croyait avoir à se plaindre , chercha des prétextes pour engager ce Magistrat à l'envoyer au *Mississipi* qui était alors l'égoût de Paris. Mais ce fut en vain & l'Abbé racontant à quelqu'ami le mauvais succès de ses mensonges , & celui-ci lui représentant qu'il s'était compromis avec ce Magistrat , « je m'en moque , répliqua-t-il , il en croira ce qu'il voudra ».

Donnant un jour à souper à M. d'*Arcey* Gouverneur de son élève , & au célèbre Abbé de *St. Pierre* ,

il ne cessa de leur raconter des aventures supposées & d'y joindre les détails les plus scandaleux. Tu n'y penses pas , l'Abbé , lui dit le Marquis d'Arcy , cette conversation n'est guère *ecclésiastique*. Bon ! bon , répondit-il en ricanant , ce n'est rien , je ne suis encore que dans les ordres mineurs.

Il traitait aussi légèrement la probité & la bonne foi , & ses Mémoires nous en fourniront plus d'un exemple. Ceux qu'il donnait au Duc de Chartres étaient intitulés plaisamment : *Partie des dépenses faites par moi pour Mgr. Total, &c.* Le Prince ne les regardait pas , les jetait au feu & payait. Aussi l'Abbé appelait il ces petites dépenses de Rogatons , des choses qui n'ont point de nom. Il en usait aussi cavalièrement avec ses amis , & entr'autres avec un Sr. Monbrun Marchand de drap , chez qui il mangeait habituellement. Le frere de ce Marchand était établi à Londres , & lui envoya en présent un très-beau cheval anglais. N'ayant point d'écurie ; le Sr. Monbrun pria l'Abbé , qui était répandu dans Paris , de lui en procurer la vente. Ce qu'il fit , en lui vantant beaucoup ses talens pour le négoce , & en proposant de lui donner d'avance le prix du cheval. Le Marchand se reposa aveuglément sur lui , & fit conduire l'animal dans l'écurie de l'Abbé Dubois. Celui-ci le vendit bientôt à un Officier de Monsieur pour le prix de quinze cents livres , & en

remit six cens au Sr. *Monbrun* en l'assurant que le cheval avait été vendu avantageusement. Mais ce Marchand se promenant peu de jours après dans le jardin du Palais-Royal, s'assit par hasard auprès de quelques Officiers de Monsieur. Ceux-ci s'entretenaient de l'achat d'un cheval anglais vendu quinze cens livres à un de leurs camarades par l'Abbé *Dubois*. Le Sr. *Monbrun* se mêla dans la conversation, & s'étant bien assuré du fait par les détails, alla s'en plaindre à l'Abbé. Le mensonge fut la ressource du vendeur, il nia effrontément le fait, & garda neuf ces livres pour ses peines.

Louis XIV qui avait remarqué dans son neveu un air dissipé & évaporé, apprit dans ce temps-là par la voix publique que cet air était soutenu par un dérèglement de mœurs auquel il fallait mettre des bornes. Ces bruits étaient fondés, car on entreprendrait vainement de raconter les amours de ce Prince ; lui-même n'aurait pu le faire. Toutes les jolies personnes qu'il pouvait découvrir méritaient ses hommages, & ses valets-de chambre travaillaient de concert avec son Précepteur à lui en offrir tous les jours de nouvelles. On disait publiquement que l'attachement pour son maître & le zèle pour sa sûreté portaient l'Abbé à éprouver lui-même les objets qu'il plaçait sous ses yeux. L'exactitude de ses recherches & son habileté

à dresser des embûches étaient telles que le quartier Saint-Honoré était devenu redoutable pour toutes les femmes qui joignaient quelques agrémens à la jeunesse. Les meres qui étaient jalouses de leur réputation & de l'honneur de leurs filles évitaient avec soin le voisinage du Palais-Royal & passaient les jours & les nuits à veiller leurs enfans.

Le Prince, emporté par un tempérament sougueux & secondé par le conseil & les soins de son Précepteur, se laissa bientôt des plaisirs qu'on lui procurait dans son Hôtel. Il se transporta dans ces endroits que la politique tolere pour éviter de plus grands maux, & qui sont consacrés à l'incontinence publique. Il se flattait de trouver plus d'agrément & de volupté avec ces prêtresses exercées dès la plus tendre jeunesse aux mysleres de l'amour qu'avec les innocentes victimes qu'on lui avait jusqu'alors sacrifiées, mais craignant que le respect dû à son rang n'empêchât ces viles prostituées de se livrer aux raffinemens de débauche dont elles se font une habitude, il cachait soigneusement toutes les marques de sa dignité, allait chez elles, souvent seul, toujours peu accompagné & dans la premiere voiture de louage qui se présentait à lui. Pour veiller à sa sûreté, M. d'Argenson, Lieutenant de Police,

si célèbre par l'ordre qu'il a établi dans Paris , & par la manière dont il a perfectionné les Etablissmens de M. de la Reynie , le faisait suivre assidument. L'on plaçoit même, par son ordre, une compagnie du guet aux environs des temples où le Prince allait ainsi sacrifier dans le silence & l'obscurité.

Quoique Louis XIV eût donné assez d'exemples d'inconduite , s'il avoit eu connoissance des débauches du Duc de Chartres , il auroit cependant employé son autorité à les faire cesser. Mais , en ignorant les détails, il crut que le mariage y mettrait un frein. Il chercha dans sa famille une Princesse pour l'unir à son neveu , & jetta les yeux sur une des filles de Madame de Montespan. Madame, fille de l'Eleveur Palatin, Princesse plus recommandable encore par son zele pour les Sciences & les Arts , que par sa naissance, s'opposa ouvertement à cette alliance , qu'elle regardait, disait-elle hautement, comme une *stérilisation* imprimée à son sang toujours pur & à celui de son époux. Elle employa tout ce qu'elle avoit de crédit & d'autorité sur l'esprit du Duc de Chartres pour l'empêcher d'y consentir, & l'exhorta à tout souffrir plutôt que d'accepter une Princesse qu'on n'auroit, disait-elle, pas offerte à un Prince étranger. Louis XIV , en effet, est le premier & le seul
de

de nos Monarques qui ait allié ses filles naturelles à des Princes. Le jeune Duc sentit la force des raisons de sa mere & lui laissa entrevoir qu'il résisterait de tout son pouvoir; de sorte que Madame, rassurée, ne s'occupa plus de cette mésalliance; elle n'avait osé en parler à *Monsieur*, connoissant sa foiblesse & ses indécisions. En effet, à la première proposition que lui en avoit faite le Roi, il n'avait répondu qu'en biaisant, sans témoigner aucune répugnance.

Quelqu'absolu que fût le monarque, il n'employa pas la force pour venir à bout de son dessein, il fit semblant d'ignorer les emportemens de Madame & les dispositions où se trouvait son neveu, dont le caractère ferme & décidé se serait roidi contre la violence : mais il ne perdit pas de vue son projet. Il chercha, entre ceux qui approchaient le jeune Prince, une personne qui montrât assez de dépendance de la Cour pour se prêter à ses vues & eut assez d'empire sur son esprit pour l'y amener insensiblement. Celui qui parut le plus propre à jouer ce rôle difficile fut l'Abbé *Dubois*. Né sans fortune & dévoré d'ambition, on espéra qu'avec la perspective des récompenses & des distinctions, on pourrait le charger de la négociation. Personne n'ignorait, d'ailleurs, que l'Eleve avait la plus grande confiance

dans ce Précepteur, soit qu'il lui crût un grand mérite, soit que sa confiance fût le fruit de l'habitude, soit enfin que celui-ci eût en l'art de lui persuader que seul au monde il s'était attaché à sa personne auguste & à son sang illustre.

Louis XIV chargea Madame de Maintenon de lui faire, à Saint-Cyr, les propositions les plus avantageuses. Elle réussit entièrement, & l'appas des récompenses fit trouver excellentes les raisons de la Cour : de sorte que notre Abbé se chargea de les faire goûter à son Eleve & de vaincre sa répugnance naturelle, en affectant de remercier la Cour de ses offres & de travailler uniquement pour l'avantage du Prince. Voici les raisonnemens dont il se servit pour le persuader. Le Duc de Chartres, en refusant, s'attirait l'indignation du Roi, qui deviendrait son persécuteur, n'ayant pu être son beau-pere. Celui-ci l'éloignerait de la Cour & de toutes les charges : tout le monde se réglerait sur la conduite du maître, abandonnerait le Prince, & le laisserait végéter sans aucune considération. A la mort de *Monsieur*, on lui disputerait infailliblement ses titres, ses prérogatives, & on le réduirait à la simple qualité de Premier Prince du Sang. D'ailleurs sa qualité de fils unique de leurs Alteesses Royales exigeait qu'il

se mariât au plutôt. Ayant refusé la fille du Roi, il ne pouvait le faire du vivant de ce Monarque, à qui une bonne constitution promettait encore un long regne, & qui se vengerait en s'opposant à ce mariage... Quelle différence si ce Prince acceptait Mademoiselle de *Nantes* (fille de Madame de *Montespan*) ! il s'ouvrait par-là le chemin de la faveur & s'assurait toutes les distinctions accordées à son pere; il aurait d'ailleurs pour épouse une Princesse aimable, dotée d'un heureux caractère & qui chercherait par ses complaisances à faire oublier une tache que le préjugé seul imprime aux enfans illégitimes & que la raison fait disparaître.

Ebranlé par ces raisons, le Prince se prêta à tout ce que voulut son Précepteur & n'hésita que sur les conditions de l'alliance. Voici celles que l'Abbé *Dubois* lui proposa & lui fit goûter. Le contrat de mariage devait lui assurer une dot considérable en terres & en argent, la succession pleine & parfaite à tous les biens, titres & prérogatives de *Monsieur*, & la promesse d'être puissamment aidé & secouru pour contraindre l'Electeur Palatin à rendre justice à Madame. L'Abbé exigea encore de son Eleve le plus profond secret, l'engagea à parler lui-même au Roi & à lui expliquer ses prétentions. Il l'assura ensuite que *Monsieur* se fâcherait très-moderément de cette

conduite mystérieuse & que la colere de Madame serait d'une courte durée.

Telle fut la premiere négociation dont l'Abbé *Dubois* se vit chargé, & l'on doit avouer qu'il y déploya cette finesse, cette activité, cette justesse & cette précision qui le rendirent depuis célèbre dans les affaires les plus importantes de son siecle. Aussi eut-il la satisfaction de voir son Eleve suivre exactement ses conseils. *Louis XIV*, charmé de la docilité de son neveu, lui promit tout ce qu'il lui demanda, & exécuta fidèlement ses promesses. Tout se passa comme l'avait prédit le Précepteur. *Monsieur* ne témoigna que de l'étonnement en apprennant la démarche de son fils. Plus emportée, Madame la lui reprocha en termes durs & grossiers, lui donna même un soufflet, & s'apaisa ensuite.

Le mariage cependant fut célébré à Versailles le 18 Février 1692. Il aurait rendu le Prince heureux, s'il eût pu se fixer à une seule femme; mais il ne chercha pas même à combattre le penchant qui le portait sans cesse au changement. Belle comme sa mere, Madame la Duchesse de Chartres avait un caractère beaucoup plus heureux; une grande sagesse, beaucoup de retenue, un excellent cœur, une piété sincere, un attachement parfait à son époux, une grande application

aux affaires de sa maison & à l'éducation de ses enfans , lui ont assuré le suffrage de la postérité. Le Duc lui-même conserva toujours pour elle un fond de tendresse & une estime respectueuse ; ne lui donna , à l'exception de ses infidélités , aucun sujet de plainte , & montra , par le grand nombre d'enfans qu'il eut de cette Princesse , que son attachement pour elle était plus constant que pour ses maîtresses même les plus distinguées.

Le Roi fut beaucoup de gré à l'Abbé *Dubois* de la conclusion de ce mariage , & l'appercevant un jour au sortir du petit convert , il l'aborda d'un air gracieux. Ah ! vous voilà , M. l'Abbé , lui dit il , je suis bien aise de vous voir ; que peut-on faire pour reconnaître des services tels que ceux que vous nous avez rendus ? Sire , répondit l'Abbé , *Votre Majesté peut me faire Cardinal*. Surpris & offensé de cette impudence , le Roi lui tourna le dos brusquement , & rentra dans son cabinet , en disant : oh ! pour celui-là , je ne m'y attendais pas. Il le récompensa cependant dans la suite , & lui donna , en 1693 , l'Abbaye de Saint Just , vacante par la mort de M. de *Villeroi* , Archevêque de Lyon. L'année suivante , il eut le Prieuré du Val-aux-Grais , & fut confirmé en 1695 , dans la possession de ce bénéfice , qui

avoit été précédemment converti en Commanderie de Saint-Lazare.

L'Abbé *Dubois* avoit un système qui se prêtait facilement à la pluralité des bénéfices. *Ils n'étaient*, selon lui, *qu'un bien laissé par les fots pour le divertissement des gens d'esprit*. Il ajoutait que s'il étoit Pape il n'en donnerait aucun, & les garderait tous pour lui seul, & qu'à l'égard de la papauté, il n'en prétendait jamais donner sa renonciation. M. le Duc de *Beauvilliers*, reçut de lui une lettre dans laquelle il lui marquait qu'il avoit eu pour berceau un petit college, celui de Saint-Michel, duquel étoient sortis plusieurs grands hommes, & entr'autres quatre grands Papes Limousins comme lui, & qu'il tâchoit de suivre les traces de ces Pontifes célèbres. Mais il avoit un neveu, (le bredouilleur) qui ne pensait pas de même; car il lui avoit résigné son canonicat de Saint-Honoré, en retenant une forte pension. Celui-ci voyant que son oncle jouissoit déjà d'un grand nombre de bénéfices qu'il appelloit des *breloques*, quoiqu'il en tirât un fort revenu, imagina de lui retrancher une partie de cette pension.

Le neveu croyant par délicatesse de conscience devoir se comporter de la sorte, écrivit sa résolution à son oncle. Il lui représentait en même-

temps que les appointemens & les Prieurés le mettaient en état de s'en passer , & que l'emploi de cette somme serait meilleur entre les mains d'un Ecclésiastique moins distrait par des occupations mondaines. Ces représentations étaient suivies de réflexions pieuses sur le danger de la pluralité des Bénéfices , que l'oncle ne goûta point. Il lui parlait ainsi dans sa réponse. « N'est ce pas du Pape que je tiens mes Bénéfices ? n'est il pas le Vicaire de Notre Seigneur sur la terre ? son pouvoir ne vient il pas d'en haut , & son autorité n'est elle pas établie d'une manière incontestable ? Anathème à qui soutient le contraire ! que ceci soit dit pour cette vie , en attendant le jugement de l'autre. » C'est d'après ces maximes qu'il sollicita & obtint presque chaque année un nouveau Bénéfice , de sorte que le calendrier de sa vie aurait pu être rempli par ses nominations.

Cependant son Secrétaire qui l'a suivi longtemps dans l'intérieur de sa maison , lui reproche une avarice sordide. Lorsqu'on lui en faisait des reproches , il répondait que lorsqu'on s'est vu dans une étroite pauvreté , on craint toujours d'y retomber. *On n'est avare , ajoutait-il , qu'à force de raison. Le Duc de Luynes , ce célèbre favori de Louis XIII , n'était devenu riche qu'en épargnant tous les jours quelques sols d'herbes à mettre dans le pot.*

Souvent aussi faisait-il peser la viande de sa cuisine devant lui. Les détails de son avarice sont trop minutieux pour tenir place ici ; cependant nous ne pouvons omettre celui-ci. Il reprochait un jour à ses neveux l'emploi qu'ils faisaient tous les jours de deux liards pour faire décroter leurs souliers : Admirez , disait-il , ces petits saquins qui me constituent en folle dépense pour leur entretien. Où est le temps où je décrotais moi-même mes souliers sans décrotoir , & que ma salive me servait de cire Un de ses amis l'entendant gronder très-vivement sur cette prétendue prodigalité , lui dit gaiement : Vous mettez autant de politique dans le gouvernement de votre cuisine & de votre domestique qu'il en faudrait pour gouverner l'Etat.

Le Roi qui avait éprouvé les talens de l'Abbé *Dubois* dans la négociation du mariage de sa fille , accorda en 1698 au Duc de Chartres son agrément pour permettre à son Précepteur d'aller joindre en Angleterre M. de *Tallard* , Ambassadeur de France. Mais il fit peu de séjour à Londres , car on fut obligé de le rappeler au bout de quelques mois. Cependant il eut le temps de se faire connaître à cette Cour , & d'y former des liaisons qui lui furent dans la suite de la plus grande utilité.

A peine arrivé en Angleterre, l'Abbé *Dubois* fit connaissance, par le moyen de *M. de St.-Evremont* & du Duc d'*Ormont*, avec *M. Stanhope*. Cet Anglais célèbre parmi les esprits forts, goûta beaucoup l'Abbé, & se lia intimement avec lui. Quoique la Cour eût pris quelqu'ombrage de la présence d'un négociateur si délié, *M. Stanhope* vécut familièrement avec lui. Il lui dit même dans une de ses effusions de cœur qui naissent de la familiarité : » Maître *Guillaume*, vous avez l'esprit de *Sancho*; vous brillez comme lui par des saillies, de petites pointes & des jeux de mots : en un mot l'imagination est votre fort : mais la force d'esprit, l'étendue & la suite du raisonnement, serviteur très-humble, vous ne vous en piquez pas trop. »

Ces liaisons donnerent cependant de l'ombrage à l'Ambassadeur chez qui logeait le Chevalier *Dubois*. (On fait qu'en Angleterre & en Hollande les Ecclésiastiques sont obligés de quitter les marques de leur état). Son Excellence voyait tous les matins sa cour pleine de carrosses : elle accourait en robe de chambre à la fenêtre pour voir les personnes qui le demandaient, & s'en retournait le dépit & la jalousie dans le cœur, en apprenant que tout ce bruit & ce fracas étaient pour le Chevalier. Il savait aussi que dans les

orgies & dans les repas nocturnes où assistait fréquemment le Chevalier *Dubois*, *M. Stanhope* & d'autres Seigneurs, s'amusaient à porter la santé du Chevalier *Dubois*, sous le nom de supplément de l'Ambassade. L'Ambassadeur crut sa dignité avilie, en écrivit vivement à *M. de Torcy*, Secrétaire des affaires étrangères. Il en porta ses plaintes au Roi lui-même, en lui marquant que Sa Majesté n'ayant pas besoin de deux Ambassadeurs en Angleterre, il la suppliait de lui donner l'ordre de revenir à la Cour, ou de rappeler le Chevalier *Dubois* qui usurpait sur lui tous les honneurs de l'ambassade.

Le Ministère ne put se refuser à ces représentations, & l'on envoya une lettre de cachet au Chevalier, avec ordre de revenir sur le champ en France. Celui-ci obéit, & quitta Londres avec regret. Il s'était vu là dans son élément, car un esprit vif & ardent comme le sien y trouvait abondamment de quoi l'occuper & l'amuser. Il emporta un grand nombre de renseignemens qu'il avait pris sur la Cour d'Angleterre, & laissa dans ce Royaume des amis & des connaissances avec lesquels il entretenait une correspondance régulière.

Le lendemain de son arrivée à Paris, il se hâta d'aller à Marly, où était la Cour. Le Roi, qui se

promenait dans les jardins, ayant apperçu l'Abbé, lui fit l'honneur de le saluer. Celui-ci l'aborda un moment après dans le temps où il donnait des ordres à ses jardiniers. Le Roi lui dit d'un air affable, voilà ce que c'est, M. l'Abbé, d'avoir tant d'esprit, on ne saurait aller par le monde avec tant de mérite, sans s'attirer des affaires; sur quoi celui-ci tâcha de se justifier en peu de mots, & se retira.

L'année 1699 vit cet Abbé se revêtir encore d'un nouveau bénéfice; la Prévôté d'Arnat en Limousin que lui résigna l'Abbé de Pompadour. Il traita l'année suivante de la charge de Chapelain ordinaire du Roi avec l'Abbé de Brières, Chanoine de Saint-Honoré: mais celui-ci ne put obtenir la permission de vendre.

L'Abbé *Dubois* fut amplement dédommagé en 1701 de ce léger désagrément. La mort de *Monsieur* ayant mis son élève en pleine possession des biens, titres & honneurs dus à sa naissance: celui-ci fut obligé de se mettre à la tête des affaires. L'Abbé *Dubois*, sans avoir de titre particulier dans sa maison, puisque le Prince n'avait plus besoin de Précepteur, sans même y demeurer, eut la meilleure part aux arrangemens que cette mort occasionna. Par le Conseil de l'Abbé, le Duc d'Orléans, qui succédait à son père en tout, excepté au nom seul

de *Monfieur*, continua d'avoir un Conseil ; un Chancelier Garde des Sceaux , un Capitaine des Gardes , des Suisses , des Gentilshommes & des Pages. Il ne fit aucun changement dans ses Officiers ; tous continuerent à le servir dans les mêmes grades & avec les mêmes appointemens. Les affaires de sa maison fixerent un moment son attention ; il se fit rendre compte de ses revenus , des dettes , des pensions ; & établit un ordre tel qu'il put s'acquitter , continuer les libéralités de son pere , sans rien retrancher des dépenses ordinaires & nécessaires.

Pour récompenser l'Abbé de ses conseils & de son travail , le Duc d'Orléans lui donna une Charge de Maître de ses Requêtes , qu'il vendit en 1721. Celui-ci continua les fonctions de Secrétaire de ses Commandemens , qu'il avait exercées dans les campagnes de Flandres. Mais sous le titre modeste de Secrétaire , l'Abbé *Dubois* faisait tout dans la maison d'Orléans : il était le canal des graces , & le conseil intime du Prince. Aussi M. *le Bon* , qui avait été Précepteur de M. *de Barentin* , & fut depuis Archidiacre de Soissons , disait de lui : « Il s'insinue dans les secrets de la maison d'Orléans , pour se rendre ensuite redoutable par les connaissances qu'il acquiert tous les jours , comme les

parasites de *Juvenal* (1); mais, ajoutait-il, il ne fera jamais rien de bon, mettant trop de moyens entre lui & la fin qu'il se propose; il a d'ailleurs un esprit trop turbulent & trop inquiet ».

Il eut soin de former au Prince une société capable de l'amuser & de le distraire jusqu'au moment où il plairait au Roi d'employer ses talents. La plupart de ceux qui la composaient étaient attachés à sa maison, & s'étoient conformés d'avance aux inclinations de leur Maître : tous étaient gens de plaisir & de bonne humeur. Celui qui paraissait primer, & qui conserva toujours l'amitié du Duc d'Orléans, était le Marquis de la Fare. Bel esprit & philosophe, il ne pouvait manquer de lui plaire. Les conversations amusantes, quelquefois passionnées, des débauches délicates & par fois licencieuses étaient de son goût, & il y faisait bien son personnage. L'indolence délicate des vrais disciples d'*Epicure* formait son caractère particulier. Du reste, plein d'honneur & de probité, & incapable de se permettre aucune action dont il pût rougir. Le Marquis d'Effiat, le Comte de Simiane, le Comte de Clermont, le Chevalier de Conflans, avaient étudié le caractère du Marquis de la Fare, en s'efforçant

(1) Scire volunt secreta domus, atque inde timeri.

de l'imiter ; mais ils n'y avaient que médiocrement réussi.

A ces aimables débauchés qui étaient attachés d'office à la maison d'Orléans , plusieurs Seigneurs se joignaient pour grossir cette Cour. Le Vicomte de Polignac , le Marquis de Nesle & leurs épouses , y étaient fort assidus. L'Abbé de Grancei , frère du Comte de de Médavy , mort Maréchal de France , prenait plaisamment la qualité de leur Aumônier ; mais la gaieté & la vivacité de son esprit lui assignaient un rang plus élevé. Louis XIV , informé sans doute du sujet de leurs entretiens & de leurs jeux , n'en prit aucun ombrage , & cette petite Cour ne mérita pas sa jalousie , comme celle de Monsieur l'avait excitée tant de fois.

L'Abbé Dubois était l'ame du Palais Royal , & cette société avait pour lui des égards proportionnés à la familiarité dans laquelle il vivait avec le maître. Elle était si grande , que Son Altesse Royale causant un jour avec la demoiselle Hébert , la folle de Monsieur , l'Abbé dit tout haut : voilà deux personnes faites l'une pour l'autre. Le Prince vint à lui pour solâtrer & jouer à son ordinaire. Mais celui-ci le repoussa en disant : Monseigneur , retirez-vous , s'il vous plaît , vous grandissez si fort que je n'aime pas à vous voir auprès de moi ; on ne paraît

auprès de vous que des mirmidons. Il avait pour système d'essayer son crédit & son pouvoir sur ceux avec qui il vivait, par des brusqueries & des boutades affectées. Allant un jour à pied à Versailles, par le bois de Boulogne avec un de ses amis, il lui prit subitement envie d'estocader. Il se saisit de l'épée de son ami, lui laisse le fourreau pour sa défense. Celui-ci, plus exercé que l'Abbé au maniement des armes, para toutes ses bottes franches, & l'ayant saisi par le milieu du corps, il l'étendit dans un fossé.

C'était dans ses promenades qu'il laissait échapper quelquefois des principes sur lesquels sa politique étoit fondée, mais qui ne seront jamais adoptés par les honnêtes gens. Il faisait encore à pied le voyage de Versailles, accompagné d'un ami, & du célèbre Mécanicien le Pere Sébastien, de l'Académie des Sciences, avec lesquels il faisait souvent cette route, & couchait, au château de Versailles, dans le lit de l'Evêque de Tournai. La conversation ayant été amenée sur le service des Princes & des Grands, l'Abbé leur demanda pourquoi ils se trouvaient placés auprès de ces personnages illustres ? On lui répondit naïvement & sans finesse, pour les servir avec fidélité. Bon, bon, repliqua-t-il sans hésiter, vous l'entendez bien, nous ne sommes auprès d'eux que pour griveler ce qu'ils ont de plus

beau & de meilleur. . . . *si vous ne voulez pas du bien d'autrui, vous n'en aurez jamais vous-mêmes.*

Aussi rapportait-il souvent avec joie la maxime suivante qu'il disait avoir adoptée. Le Docteur *Morelli*, Médecin Italien de Milord *Sandwich*, qui était Ecuyer de la Reine *Anne*, lui dit un jour le conseil qu'il avait donné à son fils à son entrée dans le monde. « Mon fils, joue des tours, fais des niches & des malices tant que tu voudras, ce sera bien employé : faits comme ils le font, les hommes le méritent bien ; mais ne t'avise jamais de faire du bien à personne, car il ne t'en arriverait que du mal ».

Madame ouvrant un jour son cœur à un Seigneur qu'elle aimait, lui dit à l'oreille une autre grande maxime de l'Abbé *Dubois*. Mon fils, dit-elle, m'a appris une belle leçon que lui donne souvent son digne Précepteur, *c'est que, pour devenir un grand homme, il faut être un grand scélérat*. On ne s'étonnera donc pas en l'entendant dire à ses fermiers qu'il pressurait horriblement ; on m'a donné ce Bénéfice pour me valoir tant de rentes, il faut aller jusques-là, & je n'en saurais rien rabattre. Quelqu'un lui représentant que le sieur *Grenier*, fermier de son Abbaye de Saint-Just, ne pourrait jamais tenir dans cette ferme, l'ayant prise à un taux beaucoup trop fort, & que moins ce *Grenier* prenait
garde

garde à lui , plus l'Abbé devait s'en occuper : il répondit vivement , après lui un autre sot.

Le Duc d'Orléans lui fit , cette année 1702 , la donation d'une maison de la rue des Bons-Enfans , que Son Altesse Royale avait achetée de M. *Silvain* , un de ses Officiers. Celui-ci était fort attaché à sa maison , qui avait plu à l'Abbé *Dubois*. Pour satisfaire son envie , l'Abbé employa le crédit de Son Altesse Royale , qui fit parler plusieurs fois inutilement au sieur *Silvain* par son Chancelier *Terrat*. Mais l'Abbé *Dubois* assura à Son Altesse Royale que cet Officier avait proposé sa maison pour trente-trois mille livres au Notaire *Cadot* , ce qui étoit absolument faux , & l'on força le propriétaire à effectuer ces prétendues offres. L'Abbé en étant possesseur , l'occupa pendant quelque tems , & y fit bâtir un bel hôtel. Il se plaignit bientôt qu'il lui coûtait trop d'entretien , parce qu'il savait que le Prince voulait en faire présent à une Dame d'honneur de Madame , Mademoiselle de *Céry* , qui fut depuis la Comtesse d'*Argenton*. Le Duc d'Orléans , qui l'avait aimée depuis long-tems , en avait eu le Chevalier d'Orléans , reconnu par *Louis XIV*, Grand-Prieur de France , & Général des Galeres. Cet hôtel fut donc payé largement à l'Abbé , donné à Mademoiselle d'*Argenton* , cédé ensuite par celle-ci , pour cent mille livres , à la Princesse

de Montauban , & enfin racheté une seconde fois par la maison d'Orléans à la mort de cette Princesse.

L'acceptation du testament de *Charles II* vint troubler les plaisirs du Palais-Royal ; car ce testament rappelant au trône d'Espagne la maison de Savoie au préjudice de la maison d'Orléans , réveilla l'activité de Son Altesse Royale , & l'esprit intrigant de son fidele Abbé. Celui ci fut chargé , par une commission expresse , d'aller faire insinuer dans les Tribunaux d'Espagne , mécontents du testament royal , le décret par lequel le Duc d'Orléans était appelé , suivant son rang , à la succession de cette Couronne. La Cour n'ignora pas cette intrigue , & elle disait entre plusieurs autres plaisanteries , on devine aisément le sujet de ce voyage , car tout le monde sait que le fin coton vient d'Espagne.

L'Abbé *Dubois* ne put cependant le faire aussi-tôt que Son Altesse Royale le desirait ; car une maladie qui était le fruit de ses débauches habituelles , se força à s'éclipser. « Il alla , dit son Secrétaire , se cacher pendant quelque tems au bout du faux-bourg Saint-Germain , rue du Cherche-Midi , chez un nommé *Moreau* , Potier de terre , pour une certaine maladie qui lui fit manquer l'ample dépouille du Chevalier de *Lorraine*. Il eut pour garde-malade

une bonne femme nommée la veuve *Coulon* & sa fille. M. *Maréchal*, premier Chirurgien du Roi, avait fait le marché à cinquante sols par jour pendant le tems de cette maladie vénérienne que l'Abbé sut mettre à profit : un de ses amis venait lui rendre compte de tout ce qui se difait & se passait au Palais-Royal ».

« L'Abbé étant guéri, prit la résolution de faire le voyage d'Espagne, pour lequel il alla prendre la poste à Ville-Juif, où il arriva dans son carrosse à minuit, avec cet ami qu'il pria de payer la garde-malade à vingt sols par jour pour elle & sa fille, & de les engager à se contenter de ce paiement, vu que c'était lui qui les avait indiquées. A son retour, la veuve *Coulon* ne cessa point de le tourmenter pour le reste de son paiement. Elle lui faisait même des présens de biscuits à quinze sols piece qu'il recevait, pendant qu'elle manquait de pain : elle donnait un pois pour avoir une sève ; mais il l'amusa jusqu'à sa mort, en lui faisant espérer qu'il la mettrait sur son testament ».

« En partant il fit un plan à son ami de tout ce qu'il aurait à dire quand on le questionerait sur son sujet pendant ce voyage, dans lequel l'Abbé passa par Montpellier, pour raison que M. *Chirac* fait bien (ceci était écrit en 1730, tems auquel ce Médecin si expert pour les maux vénériens était

vivant) ; & comme il n'ouvrait guere la bouche que pour dire le contraire de ce qu'il pensait & de ce qu'il faisait , il entassait mensonges sur mensonges : enfin , disait-il , c'est ici la Comédie du Menteur , il est important de bien jouer ce personnage ». Nous avons rapporté ce passage en entier , pour faire connaître à nos Lecteurs le cas que faisaient de l'Abbé *Dubois* ceux qui l'approchaient de plus près.

L'Abbé *Dubois* trouva à Perpignan la Cour d'Espagne qui revenait d'Italie. Le Cardinal d'Estrées l'ayant apperçu à la descente de sa chaise , lui dit , avec sa franchise ordinaire : je vois bien , 'Abbé , ce que tu viens faire en ce pays ; tu veux savoir si je ne suis pas mort , car je fais de bonne part que tu as demandé mon Abbaye de Longpont ; mais tu vas voir que je suis encore bien vivant & bien mangeant , car tu souperas avec moi. Quoique le Cardinal n'eût pas deviné le vrai motif qui amenait l'Abbé *Dubois* en Espagne , il l'avait cependant plaisanté avec raison , car ce négociateur , quelque occupé qu'il pût être des affaires de son maître , ne perdait jamais les fiennes de vue. Il le prouva en faisant donner à son neveu le Bredouillet un canonicat de St. Honoré que la mort de son premier neveu , arrivée en 1702 , avait laissé vacant.

Sur la fin de cette année M. de Chamillard (1) lui écrivit en ces termes. « L'eussiez-vous cru, mon cher Abbé , que le Trésor-Royal dût jamais avoir besoin de vous ? cependant, c'est ce qui arrive aujourd'hui. Il s'agit d'avoir pour les jettons de l'année qui vient & qui approche, deux devises ; l'une pour le Trésor-Royal , & l'autre pour les Parties casuelles. Je ne veux pas en avoir l'obligation à l'académie des inscriptions dont je ne suis pas content , & avec qui je suis brouillé. Comme vous êtes homme d'esprit & de goût , je vous appelle à mon secours ; & je crois que vous serez bien aise de me faire plaisir ». Quoique l'Abbé Dubois fût étranger à ce genre de travail , il accepta la proposition , & pria un de ses amis de les composer. MM. les Abbés de Châteauneuf & Bignon auxquels l'Abbé montra ces devises comme son ouvrage les trouverent spirituelles & agréables. L'ami de l'Abbé alla

(1) Voici des vers sur ce Ministre , dignes d'être conservés :

Ici bas tout est culbuté,
Point de chaleur pendant l'été ;
Pendant l'hyver la foudre gronde.
Grand Dieu ! tout va-t-il au hasard ?
Ou , pour gouverner ce bas-monde ,
Auriez-vous un Chamillard ?

ensuite recevoir de sa part chez M. de Turmenie le pere , garde du Trésor-Royal, les deux bourses de cent jettons qui en font le prix. Celui-ci les reçut en disant ; comme c'est vous qui avez fait le travail , il est juste que vous ayez part à la récompense , & nous partagerons comme freres. Cependant comme il prétextait une affaire pressée , le partage fut remis à un autre moment , & est encore à faire.

La justice & la vérité se trouvaient rarement dans ses actions & ses paroles : quoiqu'il répétait sans cesse : *Allons à la franquette , pour moi j'y vais GROSSO MODO...* Je vous dirai bonnement & franchement, &c... Mais on découvrait quelquefois ses petites ruses , & M. de Chamillard entr'autres s'en expliqua avec lui d'une manière dure & sèche. L'Abbé Dubois s'était insinué dans la maison & en était devenu le conseil. Ne pouvant suivre à la fois les intrigues du Palais-Royal & celles de ce Ministre, il imagina de placer à la tête de la maison du dernier son frere , l'ancien Apothicaire de Brives. Pour y réussir, il chercha à jeter dans l'esprit du maître des défiances sur les Srs. Abbés Malherbe & de Jean, qui étaient auprès du Marquis de Cany son fils. Mais ce Ministre éventa aussitôt la mine & écrivit en ces termes à l'Abbé Dubois. « Je vous entends à demi mot , mais je vois dans vos lettres agréables un serpent caché sous les fleurs ». Celui-ci désespéré

d'avoir été pénétré, montra le billet à un ami qui lui répondit assez brusquement ; « voilà ce que c'est que d'être si fin : votre finesse est écrite sur votre front, & à force d'être fin, vous devenez mal-adroit ; car aussi-tôt que les autres s'en apperçoivent, ils se mettent en garde, & votre finesse ne sert plus à rien ».

L'Abbé fut nommé en 1705 à l'Abbaye de Nogent sous Coucy, vacante par la mort de M. Valot, Evêque de Nevers. Mais il ne fut pas aussi heureux en 1706, & son avidité lui fit manquer la riche Abbaye de St. Benoît sur Loire. L'Abbé de Grancey qui la possédait étant mort, S. A. R. voulut la donner à l'Abbé Dubois. « Celui-ci, comme le Prince le raconta depuis à ses courtisans, se coupa la gorge lui-même ; car résolu de l'y nommer, je lui proposai seulement d'y mettre quelque petite pension. Dinant avec lui à Grenoble chez M. de Berulle, je portai la santé de l'Abbé Dubois, Abbé de St. Benoît sur Loire. Mais en sortant de table il voulut chicaner & marchander avec moi, en me témoignant que dans le cas même où je lui donnerais ce bénéfice exempt de pension, il ne serait pas encore content, sur quoi je lui dis : Abbé, je ne veux pas te mécontenter, tu ne l'auras pas. Mais pour te faire voir combien tu as tort, je n'y mets que trois pensions de six cens livres chacune pour

ma Chapelle , & une de mille écus pour l'Abbé *Philbert* , Précepteur de ma fille de Berry ». A cette occasion , le Précepteur de cette Princesse dit plaisamment. « Il faut avoir autant d'esprit que l'Abbé *Dubois* pour manquer cette Abbaye , car un sot l'aurait obtenue à coup sûr en ne marchandant pas ».

C'était en qualité de Secrétaire des commandemens du Duc d'Orléans que l'Abbé *Dubois* suivit cette année S. A. R. au siege de Turin. Mais il ne la suivit pas en Espagne l'année suivante , à cause des embarras que lui attira la création d'une troisieme charge de Secrétaire des commandemens & du cabinet du Prince , faite en sa faveur. La jalousie qu'éveilla cette faveur distinguée , vint bientôt à bout de faire supprimer la charge. Mais l'Abbé , sans paraître inquiet , en fit toujours les fonctions comme si elle ne l'eût pas été.

Il espéra d'être plus heureux en 1708 & d'accompagner le Prince dans son second voyage d'Espagne , ayant un grand regret au premier dans lequel , disait-il , il aurait rempli ses poches de pistoles d'Espagne & de quadruples. Mais S. A. R. ne fut pas maitresse de lui accorder cette grace. Mme. ds *Ur fins* que les courtisans appellaient

la Maintenon de Madrid , écrivit au Duc d'Orléans de la part de Sa Majesté Catholique , pour l'engager à ne pas amener en Espagne l'Abbé Dubois , qu'elle savait très-capable de mettre tout le Royaume & l'Europe entière en combustion par ses intrigues.

Pour occuper ce loisir forcé , il alla visiter son Abbaye de St. Just en Picardie , & entr'autres intrigues amoureuses qu'il y eut , la suivante manqua de le perdre. Comme on faisait la cuisine dans la maison abbatiale , il eut occasion de voir une petite paysanne chargée d'aider aux cuisiniers. La trouvant jolie , il lui fit toute sorte d'agaceries , & ne manquait pas , lorsqu'elle passait devant ses fenêtres , de lui faire des signes pour l'engager à monter dans son appartement. Mais cette jeune fille honteuse & modeste , baissait les yeux , feignant de ne le pas voir. Celui-ci désespéré de l'inutilité de ses poursuites , & la voyant un soir travailler dans la cour à la lumière , imagina un stratagème digne de sa longue expérience. Il souffla sa lumière , & appela cette fille pour l'allumer. Cette paysanne obéit sans aucun soupçon ; mais les propositions de l'Abbé lui ouvrirent les yeux , & sans doute qu'elles la séduisirent , car l'entrevue fut longue & eut des suites évidentes.

L'Abbé continua de la voir pendant le reste

de son séjour , & le Secrétaire qui nous sert de guide, assure qu'avant de l'introduire dans sa couche abbatiale , il la lavait des pieds à la tête avec de l'eau tiède , & la frottait ensuite avec de l'eau rose. Mais il oublia en partant tous les sacrifices qu'elle lui avait faits, & l'abandonna sans lui laisser de quoi subvenir aux frais de ses couches. Tout le pays étant informé de ce scandale , le Prieur de St. Just écrivit à l'Abbé pour lui faire des représentations , & l'engager à secourir cette malheureuse qui , ne sachant aucun métier , & réduite à demander l'aumône , était dans l'occasion prochaine de se livrer à l'incontinence publique. L'Abbé ne répondit pas à une lettre si sage , mais accourut à l'Abbaye , & sans voir une seule fois les Religieux , emmena la fille à St. Denis où elle accoucha d'un garçon. Le Curé de Ste. Croix , Paroisse de St. Denis , instruit de cet événement & dévoué à l'Abbé , baptisa l'enfant sous le nom de *le Vasseur* , son laquais de confiance , qui fut le pere putatif. Un grand repas auquel assista le véritable pere , récompensa le Curé de sa complaisance , & l'Abbé eut soin depuis de la mere & de l'enfant.

C'était le seul article de dépense qui pût faire violence à son avarice : aussi disait-il ouvertement toutes les épargnes vont là. Cependant

il cachait son revenu avec grand soin, & selon son neveu, il en agissait ainsi pour obtenir sans cesse de nouvelles graces de Son Altesse Royale. Mais un Officier de la Maison, qui connaissait à fond cet Abbé, disait avec raison : « son revenu a beau être secret, sa dépense l'est encore davantage ». Il multipliait prodigieusement ces sources de dépenses secrètes, & le *Vasseur*, son confident, l'accompagnait quelquefois les soirs. Toujours à pied, & le plus souvent déguisé, il se rendait dans les recoins les plus cachés de la Capitale, & montait jusqu'aux étages les plus élevés des maisons. Ce laquais racontait, depuis, chez l'Abbé de la Fare-Lopis, dont il était devenu cocher, que dans plus d'une rencontre son maître avait été maltraité & battu. Aussi ajoutait-il que le cocher de M. de Verthamont, le grand pensionnaire des chanteurs du Pont-Neuf, avait eu en vue l'Abbé Dubois lorsqu'il composa cette chanson qui eut tant de vogue :

Monsieur l'Abbé où allez-vous ?

Vous allez vous casser le cou ;

Vous allez sans chandelles, eh bien !

Pour voir les Demoiselles ; vous m'entendez bien.

&c. &c. &c. &c.

Il n'était pas plus retenu pendant le jour, car des Ecclesiastiques habitués de la Paroisse

de Saint-Sulpice ayant remarqué , dans leurs visites de malades , le carrosse de l'Abbé *Dubois* , qui était , toutes les après-dîner , arrêté devant la porte d'une jeune demoiselle , jusqu'à la nuit , se crurent obligés de l'avertir du scandale que cette conduite offrait à tout le quartier. L'Abbé *Dubois* arriva peu de temps après leur sortie , & fut instruit de cette conversation par la demoiselle , qui ajouta qu'il la déshonorait : c'est bien plutôt toi qui me déshonore , lui répondit-il , en jurant & la traitant de *carogne*. Ces visites scandaleuses produisirent cependant des rejettons à la famille de l'Abbé. Tant qu'il vécut , il eut le crédit de les ensevelir dans l'oubli : mais à sa mort le Clerc de l'Œuvre de Saint-Sulpice vint demander à son Curé s'il pouvait délivrer les Extraits de Baptême qui avaient été le fruit de la familiarité du Cardinal avec la Demoiselle. L'ordre en fut aussitôt expédié , & on les remit au sieur *Patu* , Intendant de son Eminence , chargé des affaires de la succession.

Pour ne pas interrompre la suite chronologique de cette histoire nous allons placer ici l'abrégé des recherches amoureuses qui occuperent l'Abbé *Dubois* pendant l'inaction où la jalousie & la haine de Madame de *Maintenon* firent languir S. A. R. depuis son retour d'Es-

pagne jusqu'à la mort de *Louis XIV* (1). Parmi celles dont l'Abbé eut le moins à s'applaudir on doit placer l'attachement du Prince pour la *Desmarets*. Cette célèbre Comédienne possédait au suprême degré tous les raffinemens de la débauche, & son ardeur effrénée pour les plaisirs de l'amour était passée en proverbe. Elle avait su s'attacher le Prince qui l'avait d'abord aimée de bonne-foi, & il ne la négligea qu'au moment où il s'aperçut du nombre & de la qualité de ceux qu'elle lui donnait pour substituts. Lui seul les ignora long-temps, mais *Louis XIV* les connoissait en détail. Ce fut là ce qui l'empêcha de reconnaître l'Abbé de *Saint-Albin*, que le Duc d'Or-

(1) Peu de gens ont su la véritable cause de la haine implacable qu'avait vouée Madame de *Maintenon* au Duc d'Orléans. La voici, telle que nous la trouvons dans les Manuscrits d'un Seigneur distingué, qui vivait sous la régence. Pendant le siège de Lerida, S. A. R. donnant à souper aux Officiers Français & Espagnols réunis, & sans doute échauffé par le vin, porta les santés du C. Capitaine, & du C. Lieutenant, désignant par ces mots l'épouse de *Louis XIV*, & Madame des *Ursins*, qui n'agissait que par son impulsion. Le Prince avait trop de jaloux & de surveillans, pour que les dames intéressées pussent ignorer ces imprudentes paroles. Il les expia par la perte des bonnes grâces du Roi, son oncle, & par l'éloignement de tous les commandemens.

léans avait eu de cette Comédiene. Tout le monde fait le propos effréné qu'elle tint au Prince pendant sa grossesse. Celui-ci se réjouissant de voir naître un fruit de ses amours, lui dit un jour, en frappant sur son ventre : bon, cela va bien. Oui, Monseigneur, répondit elle, mais il manque encore les cheveux à cette poupée, & je vous prie de les faire l'un après l'autre.

Le Prince regarda cette priere comme l'effet d'un violent amour, c'est pourquoi il travailla à la rendre efficace. Mais il adressait ses offrandes à une divinité insatiable ; de maniere qu'épuisé de fatigues il tomba dangereusement malade. L'Abbé Dubois, inquiet de l'état du Prince, crut le moment favorable pour le détacher de cette odieuse syrène. Il fit venir auprès de lui un page, qui ayant été envoyé chez la Desmarets, pour lui dire de venir à Saint-Cloud, l'avait trouvée avec le Comédien Baron, & avait été chargé, par elle, de lui supposer une incommodité qui pût l'en dispenser. Avez-vous donc oublié, dit l'Abbé à son ancien Eleve, ce que c'est que cette femme ? une ingratitude, une perfide, qui, non-seulement vous préfere un Comédien, mais encore ruine votre santé. C'était bon autrefois, répondit le Prince, mais les temps

sont bien changés. A présent même, reprit l'Abbé, & le Page que vous lui avez envoyé a encore trouvé cet indigne rival avec elle. C'est même pour lui que vous êtes privé de sa vue. Voyez le bel honneur, ou si vous l'aimez mieux, le beau plaisir. Si cela est, dit le Prince, elle me trompe : mais quand tu me dirais vrai, que veux-tu que j'y fasse ? ce trait & le compliment qu'elle m'a fait prouvent que son cœur est à *Baron* & son corps à moi. Il est si beau que je voudrais actuellement le voir, & que je ne m'embarrasserais guère de ceux qui l'auraient vu.

L'Abbé, résolu de pousser à bout son maître & de l'arracher de ce gouffre, reprit la conversation sur le même ton. Comme je fais, repliqua-t-il, qu'elle vous fatigue plus en un jour qu'une autre en quatre, vous renoncerez, s'il vous plaît, à ce commerce : il faut faire vie qui dure. Erreur, s'écria vivement le Prince, vie qui dure est une vie qui ennuit ; j'aime mieux l'abréger avec un objet que j'aime, que la prolonger avec celui que je n'aime pas. Quoi ! vous aimeriez encore une femme qui avoue elle-même que son cœur n'est pas à vous ? — Que m'importe, si le reste est à moi : mais, crois-moi, cela est bon pour le discours ; & quand

nous sommes ensemble elle fait fort bien dire que je vaux mieux que *Baron* n'a jamais fait. —Fort bien; ce n'est pourtant pas ce que vous m'avez fait entendre depuis que vous avez renoué avec elle : mais, d'après cet avou, ne croyez pas que je vous laisse continuer. Votre santé, je dirai plus, votre honneur, votre délicatesse, que la conduite de cette femme blesse un peu trop ouvertement, me font espérer que vous ne la verrez absolument plus. L'Abbé obtint enfin ce qu'il désirait, mais à condition qu'il dédommagerait amplement Son Altesse Royale du sacrifice qu'il venait d'exiger. Il le lui promit en l'assurant qu'il avait en vue trois ou quatre jolis minois pour la belle saison, à Saint-Cloud, & qu'il lui serait bientôt oublier la *Desmarets*.

Le Prince partit sur ces belles assurances & se rendit, seul, à ce Palais enchanté, que les naïades & les tritons semblent avoir construit pour en faire le séjour d'Amphitrite. Il ne languit pas long-temps; car l'Abbé lui amena, le lendemain, trois jolies bourgeoises, qui étaient tombées dans ses filets. Vouloir peindre tous les plaisirs que le Prince & son grand pourvoyeur goûterent avec elles pendant l'été, serait au-dessus des forces de tout Ecrivain. On se contentera d'une scène que le Chevalier de *Ravanne*

a conservée & décrite dans les Mémoires. Nous voulons parler du souper des *Déeses*. C'était ainsi que le Duc d'Orléans appelait une orgie dans laquelle il se travestissait en Berger *Pâris* & les femmes en *Déeses*, pour disputer le prix de la beauté. Afin de juger sans surprise, les acteurs quittaient tous les voiles & s'offraient sans obstacle à la vue de l'arbitre. C'était un goût que le Prince avait rapporté d'Espagne, & qu'il y avait satisfait plusieurs fois avec la belle Comtesse de *Sancta Maria*.

L'Ordonnateur de la Fête fut le Prince lui-même, & l'Abbé fut chargé des apprêts. Son Valet-de-chambre, très-bien dressé à ce manège, avait tout préparé dans une salle illuminée, où les acteurs seuls furent introduits. Le Prince revêtit le costume du Berger de Phrygie, ses trois concubines prirent les attributs de Junon, Pallas & Vénus, Cupidon fut représenté par le plus jeune des Pages; & l'Abbé, déguisé en Satyre (c'est-à-dire, au jugement du Prince; dans son état naturel) devait, avec un Page travesti en Faune, servir de témoin au jugement. Le premier emploi de ces derniers fut d'aider leur maître & les *Déeses* à quitter leur dépouille mortelle, pour n'offrir ensuite que des divinités

brillantes , ornées uniquement de leurs attributs & de leurs beautés.

L'heure de se repaître de nectar & d'ambrosie étant arrivée , le satyre & le faune remplirent la place d'Hébé & de Ganimede. Mais leur maladresse ou leur faiblesse excitèrent la pitié des déesses , & la jalouse Junon & la prude Minerve accoururent à leur secours. Cupidon même ayant mis bas fleche & carquois se joignit à elles. De si puissantes divinités eurent bientôt préparé la céleste table. *Pâris* y prit place avec les trois déesses ; le satyre , à cause de ses services , osa s'asseoir avec eux , laissant au Faune & à Cupidon le soin de rafraîchir les gossiers divins. Un tour de menuiserie pratiqué dans le mur , offrait le moyen d'admettre tous les mets dans l'Olympe , sans que les regards des mortels pussent y pénétrer. Les petits Dieux ayant rempli leurs fonctions , furent admis à boire le nectar à longs traits , & le repas étant fini , on renouvela le célèbre dispute dont le beau Berger du mont Ida fut l'arbitre. *Pâris* ne put refuser la pomme d'or à la Déesse de Cythere , qui le récompensa la nuit suivante d'une si flatteuse préférence.

Le Prince avait été trop occupé des charmes

de la Vénus, pour penser au satyre. Il s'en souvint le lendemain, & demanda aux Pages comment ils avoient trouvé l'Abbé. *Parlant*, répondirent-ils : *pour moi*, répliqua le Prince, *il m'est échappé ; & pour juger de sa figure satyrique, il faut que je la revoie.*

Seconde représentation absolument semblable à la première. Seulement *Pâris* s'occupa davantage du faune, & l'examina avec attention. On pourra juger du plaisir que le Prince prit à le considérer, en pensant que l'Abbé *Dubois* avait une figure sèche, des yeux allumés, un nez très-faillant & un menton crochu. Aussi lui répéta-t-il plusieurs fois, en étouffant de rire, *qu'il était un satyre tout craché, & qu'il ne doutait plus qu'autrefois il n'en eût existé.*

L'Abbé fournit au Prince, malgré lui peu de temps après, une semblable occasion de rire. Car S. A. R. ayant vu ses pages jouer à un jeu d'enfant que l'on nomme *pet-en-gueule*, voulut s'en amuser lui-même. L'Abbé fut chargé, selon sa coutume, de préparer cette orgie, & d'amener des femmes disposées par état à se prêter aux fantaisies les plus bisarres. Il ne prévint pas que le Prince ne voudrait être que spectateur, & n'invita avec lui qu'un page & deux femmes. Après les complimens d'usage, le Duc d'Orléans pro-

posa le jeu dont il voulait voir la répétition ; & ordonna à l'Abbé & au page de jouer à *pet-en-gueule* avec les deux autres convives qui , pour rendre la fête complète , n'avaient gardé aucun vêtement. L'Abbé refusa pendant long temps de se prêter à ce caprice ; mais le maître insista , & l'Abbé prit place dans ce lubrique quatuor , que le pinceau de *Clinchtell* a reproduit tant de fois. Ses reins usés se refusaient au travail pénible auquel sont condamnés ceux dont le dos sert de théâtre pour ce ridicule jeu. Ses plaintes & ses juremens amusèrent autant le Prince que la bisarrerie des postures.

Ce Ministre des plaisirs de S. A. R. n'en était pas toujours quitte pour des railleries : nous l'avons déjà vu maltraité dans ses courses particulières ; nous allons le voir courir de plus grands hasards à la suite de son Maître. Las des plaisirs paisibles que lui procurait son ancien Mentor , le Prince voulut un soir en aller chercher de plus bruyans dans ces retraites où tout l'univers a droit de les partager. Cette envie fut si prompte & si vive qu'on n'eut pas le temps d'avertir M. d'Argenson qui faisait ordinairement pourvoir à la sûreté du Duc d'Orléans par une compagnie du guet. On sortit brusquement du Palais Royal , sans autre précaution qu'un déguisement.

L'Abbé conduisit le Prince & son page fidele chez une de ses connaissances auprès de Saint-Roch. Quoiqu'attendu, ce Prince ne trouva point un assez grand nombre de prêtresses, & voulant s'amuser par la variété, il envoya chercher un renfort de quatre, avec lesquelles on se livra à la joie & au plaisir. Ce renfort avait sans doute occasionné par son départ, la disette dans le quartier du Palais Royal, car trois Officiers qui cherchaient à occuper leur semestre, après avoir fureté par-tout inutilement, arriverent au même rendez vous. Ils heurtent vivement, on ne leur répond point. Silence absolu malgré leurs jurements & leurs menaces. Lassés de cette opiniâtreté, ils enfoncent la porte, & foncent l'épée à la main sur ces gens avides, à qui une proie si abondante paraissait à peine suffire; tandis qu'ils périssaient d'inanition. On ne pouvait s'expliquer : le rang & la qualité devinrent inutiles, parce qu'on en avait laissé toutes les marques au palais, & qu'on aurait peut-être encore la honte de n'être pas cru. La maîtresse du lieu, les prosélites & l'Abbé, poussèrent des cris horribles à la vue des épées nues; mais le Prince & son page se mirent en défense, repoussèrent les assaillans, en étendirent un sur le carreau, & mirent les deux autres en fuite. A cette vue,

l'Abbé revenu un peu de sa frayeur, accourt auprès du Prince, & jura, mais en vain, qu'on ne le reverrait plus dans un si grand danger.

Dans une entrevue avec une clinquailière du Palais marchand, que procura au Duc d'Orléans, l'Abbé *Dubois*, celui-ci paya de sa personne. Pendant qu'on tenait le mari jaloux, occupé dans une auberge de la rue Saint Denis, avec un page déguisé en marchand; le Prince accourut au Palais avec l'Abbé, & fut reçu à bras ouverts par la belle marchande. Ennemi de l'oisiveté, celui-ci voyant S. A. R. avec la maîtresse, crut qu'en valet de comédie il devait faire des déclarations à la fille de boutique : elles furent mal reçues; mais l'Abbé espérant que les démonstrations abrégeraient les préliminaires, se mit en devoir d'arracher des faveurs que sa mauvaise mine empêchait peut-être de lui accorder. La défense fut plus vive que l'attaque, & cette fille outragée l'accabla de reproches & de coups, lui meurtrit un œil, déchira son visage avec les ongles, & rassemblant toutes ses forces pour l'étrangler, lui fit au col plusieurs contusions. Revenu dans cet état au Palais Royal, l'Abbé fut plusieurs jours sans oser se montrer. Sans doute qu'il employa cette retraite à chercher les moyens de faire tomber dans ses

pièges une victime innocente & malheureuse, dont la chute couvrira à jamais sa mémoire de honte & d'infamie.

Le Palais semblait devoir être le théâtre des exploits de l'Abbé *Dubois*. Ce fut encore-là qu'il choisit une veuve remarquable, encore plus par sa sagesse que par sa beauté. L'Abbé avait souvent cherché des prétextes pour lui faire la cour, mais vainement : pleine de respect pour les mœurs & d'attachement pour son mari, cette veuve rejetait toujours avec dédain les offres honteuses de l'Abbé. Cependant il avait si souvent entretenu le Prince des charmes de cette femme, que celui-ci, aisé à s'enflammer, en était devenu éperduement amoureux sans l'avoir vue. Qu'on juge par-là de quels feux il dut brûler après une entrevue que lui ménagea son Agent. Il le pressait vivement de terminer, & lui ordonnait de faire les offres les plus fortes.

Poussé à bout par les sollicitations de son Maître, & piqué sans doute de voir échouer toutes les manœuvres d'un homme aussi habile que lui, l'Abbé *Dubois* dit un jour au Prince que son Saint-Esprit ne viendrait pas à bout de cette conquête. N'importe, lui répondit-il, tente jusque-là, s'il le faut ; le reste sera pour ta récompense. Alors l'Abbé lui expliqua en

ces termes le seul moyen qui lui paraissait capable de mettre le Prince en possession de la belle veuve. » N'ayant répondu à toutes mes sollicitations que par la prière de m'éloigner pour toujours d'une femme que j'étais assez lâche de croire capable de se laisser séduire par l'appât de l'or : non , Madame , me suis-je écrié , je ne reparaitrai jamais chez vous , du moins , en petit collet ; mais si en le quittant vous voulez de moi avec tout ce que je vous offre , je serai votre époux quand il vous plaira. A ces mots elle m'a paru ébranlée. Je l'ai assurée que je n'étais retenu dans l'état ecclésiastique que par des Bénéfices dont une résignation me débarrasserait : elle m'a remercié d'une marque d'amour aussi forte , & sans me rien promettre , elle m'a tout laissé espérer ». Le Prince combla d'éloges son esprit inventif , & lui en témoigna sa reconnaissance. L'Abbé continua : » Depuis long temps je médite de réduire cette femme par la voie conjugale , cette idée ne m'est pas seulement venue pour vous , Monseigneur , mais pour moi qui aime cette veuve , autant que vous , & peut-être plus que vous. Le tout dépend de s'en emparer ; puisqu'il n'y a pas d'autre moyen , je l'épouserai , & sans querelle , sans dispute , du moins entre vous & moi , nous satisferons nos

désirs , dès qu'une fois je serai son seigneur & son maître , il faudra bien qu'elle obéisse , & la tenant quitte de sa vertu , qu'elle n'en manque qu'à vous servir. »

Ces paroles parurent tranquilliser le Prince , & il partit pour Saint-Cloud , laissant plein pouvoir à l'Abbé. Cependant cinq jours s'écoulerent , & le Prince impatient les trouva plus longs que cinq années. L'Abbé arriva enfin , & lui dit qu'il fallait retourner à Paris sur le champ pour le voir fiancer & marier à minuit. » Les choses en sont-là ; jugez si je me suis endormi. Non vraiment , répondit le Prince , en se levant de son siège pour partir. Doucement , mon Prince , vos ordres sont-ils déjà donnés ? vous avez encore du temps ; ayez la bonté d'écouter l'emploi du mien Ayant quitté le petit collet , & m'étant vêtu à la séculière , j'ai été selon ma promesse faire parade de mon sacrifice auprès de la veuve. Voyez , Madame , lui ai-je dit , si c'est-là vous aimer ! pénétrée & saisie , elle n'a d'abord su que me répondre ; mais revenue à elle , elle est convenue qu'on ne pouvait donner une plus grande marque d'amour , que la reconnaissance l'engageait à tout , qu'elle demandait seulement quelque temps pour se consulter. Quoi ! Madame , me suis-je écrié , tandis que je sacri-

fié tout pour vous, vous demandez encore du délai! Non, je souffrirai plutôt la mort. Cette généreuse veuve, touchée, attendrie, m'a prié d'entrer dans sa maison pour la première fois de sa vie. Là elle s'est abandonnée aux sentimens les plus tendres; elle n'a plus insisté que sur la nécessité d'assembler quelques parens, & a pris jour pour le lendemain. «

» N'ayant garde de manquer à ce jour assigné, je m'y suis rendu seul, comme j'avais promis de le faire, jusqu'à ce que toutes choses fussent conclues. J'ai trouvé avec elle quatre personnes voisines & alliées, déjà prévenues, & je n'ai paru pour ainsi-dire que pour m'entendre remercier de l'honneur d'une pareille alliance. Ne répondant que par les témoignages du plus vif empressement, on a employé tout le jour à délibérer sur les moyens de le satisfaire. Le Notaire est venu, & l'on a passé le contrat. Je voulais avoir pour nous marier un ecclésiastique de mes amis qui avait le mot; mais la veuve a voulu absolument se marier à sa paroisse. Cependant j'ai consenti conditionnellement à cet article, jusqu'à ce qu'ayant été trouver le Vicaire, il m'a paru un si bon diable que je ne pouvais mieux rencontrer dans tout Paris. Je l'ai mené chez ma veuve qu'il connaissait déjà : elle & moi nous l'avons chargé

de tout , & pour conclure enfin , on vous attend , Monseigneur , mais vous ne serez là , s'il vous plaît , que mon ami ». Trop heureux , s'écria le Prince : va , c'est dommage que tu ne sois pas premier Eunuque du Grand-Turc. » Je vous entends , Monseigneur , vous voudriez que la cérémonie ne se fit que pour vous , ou qu'après elle , on m'en fit une autre ; mais j'aimerais mieux que le Sultan perdît jusqu'à ses oreilles , que de me voir seulement ôter un cheveu. »

Le Prince , que ce récit réjouissait beaucoup , lui demanda où l'on irait en sortant de l'Eglise ? « On ira , Mgr. , non me retrancher quelque chose , ainsi que V. A. R. paraît le désirer , mais ajouter à mon chef un ornement très-commun à la Cour & à la ville. J'ai arrangé les choses de manière qu'il arrivera peut être ce qui n'a jamais été vu : Une femme , par la ruse de son mari , le coëffera sans le savoir ». Il lui expliqua ensuite son projet en détail. Une femme vendue à l'iniquité , & ancienne connaissance de l'Abbé , devoit passer pour sa parente , faire chez elle tous les honneurs de la noce , & loger les mariés. L'Abbé avait pourvu à toutes les dépenses , monté une maison à sa parente , avec laquais , femme-de-chambre , &c. & tout ce qui pouvait lui donner du relief.

Le Prince attendit avec un page le retour de

la noce , & se fit passer , au repas qui la suivit ; pour un marchand ami de l'Abbé , & le page pour son neveu. Son impatience fit abrégér le festin & les souhaits qu'on fait aux mariés en pareil cas. Après que la veuve fut couchée & les lumières éteintes , l'Abbé , au lieu de partager son lit , se glisse dans une autre chambre par une porte secrète pratiquée dans l'alcove , & le Prince profita de la même issue pour aller remplir les fonctions d'époux. La malheureuse femme que l'on trompait si abominablement ne put , dans l'obscurité , reconnaître sa fatale erreur , & se livra à toute la sensibilité & à la tendresse que lui inspiraient les sacrifices prétendus de l'Abbé.

Mais quelle fut sa surprise aux premiers rayons du soleil. Elle jeta un cri d'étonnement & d'indignation qui réveilla le page & l'Abbé couchés dans la chambre voisine. Ils entrèrent dans celle des mariés pour appaiser cette infortunée victime. Appercevant son mari , elle se jeta à ses pieds , en demandant miséricorde pour un crime qu'elle avait commis si involontairement. Non , je n'y ai eu aucune part , s'écriait-elle , d'une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs , si vous le croyez , faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Cette profonde affliction & le désespoir de cette digne femme touchèrent l'Abbé lui-même ; il lui

dit, pour l'appaiser au plutôt, de quoi vous allarmez-vous, Madame? c'est moi qui l'ai voulu. Vous, s'écria-t-elle, cela se peut-il? oui, & qui plus est, je ne vous en aime que davantage. Vous ne m'en aimez que davantage! & moi je vous déteste. Ciel! quel monstre! il ne se contente pas d'en être un lui-même, mais il a voulu que je le fusse aussi! — Savez-vous ce que vous dites, & à qui vous avez eu affaire? — Quand ce serait avec un souverain: mais, non, c'est avec des démons. Que je suis malheureuse! où trouverais-je un antre assez sombre pour cacher ma honte? — Folie, folie. Combien d'autres ne faudrait-il pas, si chacune de celles qui sont dans le même cas que vous, en demandait un.

Le Prince s'étant approché d'elle pour l'adoucir, elle voulut se jeter par les fenêtres, de sorte qu'il fut obligé de se retirer; & on chercha dans la famille de la veuve, quelqu'un capable de la consoler. Une de ses tantes, peu délicate sur le point d'honneur, apprit tous les détails de cette aventure, & la qualité du mari supposé. Elle se chargea d'adoucir le chagrin de la belle veuve, & elle ne réussit qu'à le lui faire dissimuler devant les parens & les étrangers. Mais après leur départ, l'Abbé ayant voulu user avec elle du ton de familiarité que permet le mariage; monstre, lui

dit-elle , retirez-vous de moi , & ne m'approchez jamais. Que vous êtes méchante , lui répondit-il ! ne savez-vous pas que je suis votre seigneur & maître. --- Vous n'êtes que mon bourreau.

L'Abbé continuant sur le même ton , & la veuve faisant tous ses efforts pour le repousser , le Prince l'arrêta en lui disant : qu'est-ce donc , & que veux-tu ? je veux , répondit-il , que mon épouse se mette à la raison , & qu'elle m'aime selon les loix ; du reste , je m'en mocque. Il a bien raison , dit cette vertueuse affligée. Dieu , s'écria t-elle , que vous ai-je fait pour m'avoir ainsi abandonnée ! Elle ne put s'empêcher ensuite de reprocher au Prince l'indigne stratagème qu'il avait employé pour la déshonorer. « Je conviens , Madame , lui répondit-il , que je me suis oublié ; mais si vous vouliez , malgré le désordre où vous êtes , vous considérer dans un miroir , peut-être m'excuseriez-vous. Cependant , je ne m'excuse pas moi-même , & si j'avais pu imaginer tant de vertu , j'aurais tâché d'en avoir assez pour vous épargner cette affliction. La cause ne dépend plus de moi , mais si je puis en adoucir l'effet , parlez , Madame , & vous verrez peut-être que je suis Prince.

Si je pouvais , répliqua la veuve , encore être dupe , je le ferais des sentimens que vous mar-

quez. — Dupe ! vous avez en effet raison de craindre après ce qui vous est arrivé. Mais éprouvez-moi, & vous me jugerez. — Quelle preuve, hélas ! pourrait me consoler ! cependant, livrée à votre merci, je vais vous demander une grâce. Quelle ? dit le Prince avec vivacité. C'est, poursuivit-elle en montrant l'Abbé, de me mettre à l'abri des droits que Monsieur prétend avoir sur moi. Il m'a épousée, m'a-t-il dit lui-même, pour vous & pour moi. Mais cela ne sera pas, ou je me donnerai plutôt la mort. L'Abbé saisit l'instant où les soupirs interrompaient cette infortunée ; je vous accorde cette grâce, lui dit-il, avec colère. Croyez que quand on me méprise, je fais le rendre au centuple. Tu es un bien méchant homme, dit le Prince.... Mais puisqu'il m'ôte de lui-même, Madame, la satisfaction de vous accorder la première grâce que vous m'avez jamais demandée, voyez qu'elle autre après celle-là pourrait vous faire plaisir. Je ne sais, répondit-elle ; cependant, n'osant jamais reparaître chez moi ni aux environs, je vous prie de me laisser ici. C'est ce qui m'a déjà été offert, ajouta-t-elle en fondant en larmes, mais je ne croyais jamais être obligée de l'accepter à une si odieuse condition.

Alors l'Abbé, par l'ordre du Prince, acheta

une maison à Surenne , la meubla élégamment ; & le Prince , en y conduisant sa victime , ne manqua pas de faire valoir la promptitude avec laquelle cet agent avait tout disposé. Il demanda même pour lui , à la veuve , la grace de la voir quelquefois. C'est tout ce qu'il se réserve , ajouta-t-il , & ce qu'il se flatte de mériter par le soin qu'il prend de pourvoir à toutes vos commodités. Hélas ! répliqua-t-elle , c'est bien pour moi la plus légère de toutes les réparations. Ce n'est point par là , ni par aucun autre moyen possible , qu'il méritera quelque chose de moi , mais par votre seule volonté. De sorte qu'il parut quelques jours après devant elle , mais elle ne l'envisageait jamais sans un mouvement d'horreur qu'elle ne pouvait dissimuler. L'on remarqua constamment que chaque visite de sa part renouvelait la douleur de la veuve , & la plongeait toute entière dans la tristesse & l'abattement. Cette vertueuse femme eut cependant la force de renfermer son chagrin devant le Prince ; ce poison lent la dévorait sensiblement , & elle succomba à ses ravages au bout de six semaines.

La nouvelle de cette mort réduisit le Prince au désespoir. C'en est fait , dit-il à l'Abbé , va au moins achever ton ouvrage , & fais rendre les derniers devoirs à cette innocente victime. Il y alla ,

alla, régla & termina tout, de maniere qu'on n'entendit plus parler de Surenne. La douleur du Prince lui rendant le séjour de Paris insupportable, il courut ensevelir à St. Clond son chagrin dans la retraite & le silence. Là, il ne voulut voir que ses gens les plus familiers, de maniere que ce château qui avait toujours été le séjour de la joie & des plaisirs, devint méconnaissable. Tout y prit l'empreinte de la douleur, & le maître lui-même fut long tems à se calmer. Il ne pouvait voir sans émotion ceux qui avaient assisté la belle veuve dans ses derniers instans. Si tu m'en crois, dit il au Chevalier *de Ravanne* (de qui on a emprunté ce récit, sans en garantir même la vraisemblance), tu prendras garde de n'être jamais amoureux. Mais comment ferais-tu ? moi-même, quoique je sentisse bien que j'aimais cette femme, je ne croyais cependant pas l'aimer à ce point, où la perte réduit presque au désespoir. L'Abbé voulut tenter d'adoucir & de calmer une si vive douleur ; le Prince repoussa les consolations. Laisse moi, lui dit-il tristement, je trouve cent fois plus de satisfaction & de douceur à m'affliger qu'à t'entendre. Cependant le temps, le plus puissant des consolateurs, emporta le souvenir de la belle veuve de Surenne, & le Duc d'Orléans

P'oublia dans les bras de quelque beauté plus facile.

Les peines & les fatigues qu'occasionnaient à l'Abbé *Dubois* l'inconstance de son maître & ses desirs toujours renaissans , usaient sa santé peut être autant que ses débauches. Il était assujetti dès le temps que nous décrivons à un régime très-austère , car il buvait le matin des eaux de *Forges* ou de *Balaruc* , à cause d'une rétention d'urine à laquelle il était sujet. Son dîner consistait dans une soupe cuite sans sel , & des viandes bouillies ou roties , sans qu'on lui permit aucun ragoût. Il buvait d'ailleurs très-peu de vin & ne mangeait ordinairement le soir que des œufs frais , ou un biscuit du Palais-Royal. Quand il n'avait pas eu d'appétit à dîner , il s'en dédommageait à souper par un poulet. C'est à lui qu'est arrivée l'aventure suivante , répétée depuis tant de fois. Ayant employé tout un après-dîner & une soirée à écrire , il demanda son poulet ; mais le chat l'ayant trouvé abandonné au sortir de la broche , l'avait mangé & n'avait respecté que les os. *Genty*, valet de chambre de l'Abbé , ne trouvant plus le poulet , & craignant les emportemens de son maître , imagina un expédient singulier pour se tirer de ce mauvais pas. Il rassemble les os sur une assiette ,

& jouant l'étonnement, il dit à l'Abbé que le poulet était mangé depuis long-temps & qu'il avait soupé. — Comment, soupé, & je meurs de faim. — Mais, Monsieur, il est cependant très-vrai que vous avez mangé votre poulet, & qu'en voilà les os sur votre assiette. Grande altercation entre le maître affamé & le valet menteur. La tempête, les juremens, les menaces suivirent, mais en vain; celui-ci n'en voulut jamais démordre. Eh bien! dit alors l'Abbé d'un ton de voix faible & plaintif, qu'on me couche donc, puisque j'ai soupé.

Il prenait habituellement du lait d'ânesse, & pendant le mois de Mai il ne vivait que de lait de vache. C'était pour lui adoucir le sang que les Médecins lui prescrivaient la diète blanche. Mais ils travaillaient sans fruit. La plus légère contradiction le mettait hors de lui, le feu sortait de ses yeux; & un torrent d'injures & de juremens de sa bouche. Il ne parlait jamais que de tuer, de jeter par les fenêtres, & de faire pendre, sans distinction de gens & de qualité. Il s'appaisait ensuite aussi facilement qu'il s'était emporté, & sa vie n'était qu'une alternative de colere & de modération. Un laquais qui, sur cette réputation, n'était entré chez lui qu'en tremblant, eut, à son arrivée, huit jours de calme. Il s'en félicitait au-

près de ses camarades, les assurant que bien loin de l'avoir trouvé violent & emporté, il lui paraissait doux comme un agneau. Patience, lui répondirent-ils, patience, ton tour arrivera bientôt. En effet, s'étant présenté le lendemain pour chauffer son maître, celui-ci trouva qu'il s'y prenait mal, & lui donnant un coup de pied dans l'estomach, il l'étendit sur le parquet, en lui prodiguant les b. & les f. Il ne traita pas mieux un soldat, qui était natif de Brives, qui, sachant la fortune qu'avait faite son compatriote, vint le trouver au Palais-Royal, pour en obtenir quelque argent. Pour appuyer sa requête, il ne manqua pas de répéter plusieurs fois à l'Abbé qu'il était de son pays. Vous, de mon pays ! lui répartit brusquement celui-ci en frappant des pieds & des mains, vous, de mon pays ! Apprenez, mon ami, que je ne suis d'aucun pays. Je suis d'Angleterre, d'Espagne, de Hollande, d'Italie, d'Allemagne, de toute l'Europe enfin. Allez-vous-en au diable & sortez d'ici au plus vite. Ses accès de colère le prenaient encore fréquemment à la vue d'une Demoiselle, appelée *Jumeau*, connue dans son hôtel sous le nom de *Perroquet*, parce qu'elle portait toujours une robe de damas ou de taffetas verd. Elle était d'Amiens, & l'Abbé l'ayant mise dans le chemin du vice, l'avait établie

Lingere à Paris. On la voyait souvent venir chez lui demander de l'argent, tantôt pour son commerce, tantôt pour l'entretien d'une fille & d'un garçon qu'il avait eus d'elle. Ordinairement il la renvoyait en jurant & en l'accablant d'injures, & d'autrefois il lui faisait quitter sa boutique pour prendre un logement retiré, suivant qu'il était poussé par son caprice. De sorte, dit le Secrétaire, que cette fille eut bien des couleuvres à avaler avec lui. Elle avait ses audiences après le dîner, & comme elle était blanche & jolie, quoiqu'un peu maigre, l'Abbé trouva à la fin le moyen de la marier. Un pauvre here, mourant de faim, la prit avec tous ses droits, c'est-à-dire, la protection de son amant, devenu Cardinal. Celui-ci lui procura un emploi à Amiens, où il était encore en 1730.

Ces emportemens l'avaient rendu sec & décharné. Le Marquis de la Fare, entrant un jour chez le Duc d'Orléans, l'Abbé dit à Son Altesse Royale : j'aurais une ambition, qui serait de devenir aussi gros que M. le Marquis de la Fare ; sur quoi un Favori du Prince dit plaisamment : il a une autre ambition qui revient à celle là, mais qui empêchera de la satisfaire, l'envie de s'agrandir & de s'élever. L'Abbé attribuait encore sa maigreur à une autre cause. Rencontrant, au Palais-

Royal, un Page qui revenait de la Province, où une fièvre lente l'avait obligé d'aller pour se guérir : Ah ! ah ! lui dit-il, en jurant à son ordinaire, tu es ma foi plus gras qu'un chapon nourri à la pâtée : je crois que les filles les plus dodues de ton village se sont liquéfiées pour t'engraïsser. J'en aurais grand besoin moi même, ajouta-t-il, mais où en trouver dans Paris d'un sang pur & d'une bonne graisse. Ces carognes ne m'ont pas laissé une once de chair sur les os. Là, là, M. l'Abbé, lui répondit le Page, ne murmurez pas tant de votre sort. Quelque déseché que vous soyez, vous ferez d'un grand mérite pour la Faculté. Elle vous regarde d'avance comme un des meilleurs sujets sur lequel elle ait jamais exercé ses démonstrations anatomiques. — Va, va, si elle me destine à être un monument d'ostéologie après ma mort, elle s'attend à travailler sur toi pendant ta vie pour pratiquer la myologie sur ton cadavre demi pourri. — Tout coup vaille ; j'aurai du moins la consolation de me voir perfectionner par la séparation du pur d'avec l'impur dans mon corps vivant. Au reste, comment ménage-t-on ici bas les plaisirs. — Belle demande ! toujours à l'ordinaire, mon ami, toujours à l'ordinaire. La diversité des mets & l'inconstance du goût en font tout l'assaisonnement. Adieu, je suis pressé. On vint m'avertir hier au

soir de l'arrivée d'une Beauté provinciale par le carrosse de Rheims : il faut que je me dépêche pour la racrocher, de peur qu'un autre ne s'en empare. De-là le Page entra chez le Prince, qui, après une longue conversation, lui demanda s'il avait vu l'Abbé. Celui-ci lui répondit qu'ils s'étaient rencontrés, & répéta le compliment qu'il en avait reçu. Tu l'as donc trouvé aussi scélérat à ton retour qu'avant ton départ. — Je crois, Monseigneur, que c'est le seul caractère dans lequel il soit constant.

En 1709 la charge de Secrétaire des Commandemens de M. le Duc de Berry ayant vaqué, l'Abbé *Dubois* la demanda à Son Altesse Royale ; mais comme l'agrément dépendait du Roi, on eut d'abord recours à Madame de *Maintenon*, qui en ayant parlé à Sa Majesté, en reçut cette foudroyante réponse : « Au nom de Dieu, Madame, ne me parlez plus de ce petit coquin d'Abbé, je le connais trop bien pour lui donner cette charge ». La Dame la lui rendit fidèlement & lui donna à entendre que le Roi s'étant déclaré si ouvertement elle ne pouvait plus le voir. L'Abbé fut très-sensible à cette mortification, & s'en ouvrit à un de ses amis, qui le consola ainsi : « Tout est régi dans ce monde par l'opinion ou la réalité. Dès que vous êtes si friand de considération, allez

seulement dans l'anti chambre de cette Dame; demandez à ses gens des nouvelles de sa santé, & l'on croira que vous y êtes toujours sur le même pied ».

L'Abbé ne se rebuta pas & engagea Son Altesse Royale à écrire au Pere de la *Chaise*, pour obtenir du Roi cet agrément : mais Sa Majesté, fatiguée de tant d'instances, dit au Jésuite avec vivacité : « Mon pere, je n'aime ni l'inquiétude ni les inquiets : laissez moi en repos. J'apprendrai à ces petits Messieurs à n'être pas inquiets avec moi. Ils n'ont qu'à y revenir ».

Né pouvant rien refuser à l'Abbé *Dubois*, S. A. R. se décida à parler elle-même au Roi : mais après que l'Abbé lui eut dit assez cavalièrement ; « au moins, Mgr., je vous prie de n'en rien faire, si vous n'êtes pas résolu de parler très-fortement ». Le Maréchal de la *Feuillade* était présent lorsque S. A. R. fit sa demande, & il sortit du Cabinet de Sa Majesté avant le Prince. L'Abbé profita de cette circonstance, & ayant appris le refus du Roi, il dit au Prince ; vraiment, Mgr., vous vous y êtes pris d'une plaisante maniere pour obtenir cette place ! Il lui fit croire ensuite que le Maréchal de la *Feuillade* auquel il n'avait cependant point parlé, lui avait tenu ce discours. « Votre Prince n'a point de vigueur : il a parlé au Roi pour vous, mais en

blêche, & il n'y a rien de plus mol. C'est bien comme cela, que les graces s'obtiennent. Le Roi a vu tout d'un coup qu'il ne parlait que par maniere d'acquit & qu'il ne se souciait guère d'obtenir ce qu'il demandait ». Sur quoi le Prince qui crut bonnement l'Abbé essuya encore bien des reproches de sa part.

Cependant toutes ces sollicitations furent inutiles, la charge fut vendue au Sr. Ponton par ordre du Roi, & après la mort de ce titulaire, elle passa au Sr. de Longepierre. Le Marquis de la Fare ne put s'empêcher d'ouvrir son cœur à l'Abbé & de lui témoigner combien ces sollicitations répétées paraissaient déplacées. « Vous accoutumerez le Prince à vous refuser tout ce que vous demanderez : pour moi j'aimerais mieux que le Prince me fit attacher à un poteau dans le milieu de la cour du Palais-Royal, & me fit donner les écrivains par tous les palfreniers ». Que faire, répondit l'Abbé, quand on a à vivre avec les Princes, il faut bien s'y attendre, ces gens là ne savent faire que des sottises, & nous sommes faits pour les souffrir.

Cette patience lui réussissait, & le Prince ne pouvait se passer de lui. Peu de tems avant la mort de Louis XIV, il lui fit faire un voyage très secret à Londres, dont on ne fait qu'une particularité. L'Abbé voulant dépaïser les espions & cacher sa marche,

prit la route d'Orléans , y arriva à minuit , & descendit chez le Chevalier *de Longueville*, gentilhomme du Duc d'Orléans. Il lui demanda en arrivant un bon souper & un bon lit , & lui dit le lendemain pour tout remerciement ; j'aime ta maison parce qu'elle donne de beaux rêves , car j'ai songé ce matin que j'étais Cardinal.

Il était à peine de retour d'Angleterre , que la mort du Roi & la régence du Duc d'Orléans ouvrirent une vaste carrière à son ambition. Il se présenta des premiers chez le Prince pour lui faire son compliment , & fut arrêté dans l'anti-chambre par un de ses anciens amis qui lui demanda si le Roi était mort. Oui, oui , répondit-il , de l'air d'un homme tout consolé. Mais celui-ci ayant voulu lui faire une autre question : ah ! sacred... répliqua-t-il brusquement , j'ai bien autre chose à faire qu'à te répondre. Cet air empressé n'avait pourtant aucun fondement , & il l'affectait afin qu'on le crût occupé auprès de son maître ; car plusieurs mois se passèrent entre la crainte & l'espérance. Il vit S. A. R. donner sa confiance à MM. *d'Argenson* & *de Conflans* , & distribuer les principales places , sans qu'il fût question de lui. Mais il ne se rebutait point , allait toujours faire sa cour au Régent , fréquentait le Palais-Royal , pour observer ceux qui entraient & sortaient , se tenait aux écoutes pour

découvrir si ses ennemis personnels, qui étaient en assez grand nombre, ne le déservaient pas, se plaignait amèrement aux favoris du Prince de ce qu'il l'avait mis en oubli, & le taxait ouvertement d'ingratitude.

Le 31 Décembre 1715, il dit à un de ses amis : « Je suis perdu : je viens d'avoir une scène terrible avec S. A. R. Je lui ai dit que je ne pouvais plus rester auprès d'elle avec honneur, si elle ne me mettait en œuvre : hé ! que veux-tu que je fasse de toi ? m'a répondu le Prince, tout le monde ne fait-il pas que tu es un fripon ? Ne le fais-tu pas toi-même ? Cela est vrai, lui ai-je répliqué ; mais ne savez-vous pas bien aussi, Monseigneur, que tous les hommes sont fripons, & qu'il n'y a entre eux de différence que du plus au moins ? Or, parmi les fripons, vous devez choisir ceux qui ont le plus d'esprit, & je prétends être de cette classe. Aimez-vous mieux, Monseigneur, vous servir de ces esprits empestés qui ne sont roides que d'une apparence de probité, qui mettent les points sur les i, & observent sans cesse les longues & les breves ? Il vous faut des gens comme moi qui se plient & replient, & qu'on tourne comme l'on veut ; les autres ne sont bons à rien, & vous seriez toujours dans les entraves avec eux. Sur quoi il s'est retiré très-mécontent. »

Soit que cette remontrance eût fait impression sur l'esprit du Régent, soit qu'il conservât encore quelque amitié pour l'Abbé *Dubois*, soit enfin qu'il craignit de laisser dans l'inaction un esprit aussi vif & aussi remuant, il résolut de faire quelque chose en sa faveur. Le premier jour de l'année 1716, l'Abbé alla faire son compliment au Prince à l'occasion de la nouvelle année, & se tint au chevet de son lit. L'Abbé, lui dit S. A. R., j'ai appris la mort de l'Archevêque de Sens, & je te fais Conseiller d'Etat à sa place.

Après avoir fait ses remerciemens au Prince d'une faveur si inespérée, il courut sur le champ chez *Madame*, qui se disposait à aller aux Tuileries rendre ses devoirs au Roi. Il la remercia de la grace que le Régent venait de lui accorder. Mais elle lui répondit sechement qu'elle n'y avait aucune part, & qu'elle ignorait même ce dont il s'agissait. M. votre fils, *Madame*, vient de me faire Conseiller d'Etat. — Vous, Conseiller d'Etat ! reprit la Princesse en lui tournant le dos ; voilà un plaisant Conseiller d'Etat. . . . Il faut que mon fils ait perdu l'esprit pour avoir choisi un tel sujet. L'Abbé *Bignon* auquel il alla ensuite apprendre cette nouvelle avec beaucoup d'empressement, lui fit un compliment aussi sincère & aussi peu flatteur : M. l'Abbé, lui dit-il ingénument, quand on n'est pas d'une

certaine naissance, il ne faudrait point se laisser élever à ces dignités éminentes du premier ordre de l'Etat. Cette vérité mérita à l'Abbé Bignon la haine du nouveau Conseiller. Lorsqu'il se vit depuis en pleine faveur, il aurait perdu cet Abbé, sans M. le Chancelier de Ponchartrain qui rabattit toujours les coups.

Ces mauvais complimens le firent cependant rentrer en lui-même, & le rendirent plus modeste, car ayant dit au Sr. Godefroy, Avocat au Conseil, de le féliciter sur ce sujet, il ajouta, je suis un plaisant Conseiller d'Etat : car si l'on me demandait : *quid est justitia?* je ne saurais que répondre. « La postérité, dit ici son Secrétaire, sera étonnée de la fortune prodigieuse d'un sujet tel que celui là ; mais elle n'en comprendra pas le mystère. Il suffit de dire que ç'a été l'effet d'un manège tout nouveau ; la considération, qu'il disait être composée d'une infinité de petits atômes qu'il s'efforçait de rassembler, n'est pourtant pas ce qui y a contribué le plus ; mais la véritable enclouure n'est autre chose qu'un style aigre-doux, un équilibre de menaces & de caresses, de certaines complaisances pour lesquelles il n'était pas payé, de promesses éblouissantes ; enfin la crainte & l'espérance qu'il reconnaissait être les deux seuls ressorts qui font mouvoir & agir tous les hommes ».

Voici un exemple de ses petites finesses. S. A. R. l'ayant chargé de faire une lettre de grande importance, l'Abbé *Dubois* la fit composer par ses aides accoutumés, l'Abbé *Regnier des Marais*, M. de *Fontenelle*, & autres beaux esprits. Il la donna à lire au Régent comme son ouvrage, ensuite il lui en présenta une autre de sa composition qu'il disait avoir été écrite par un homme d'esprit que le Duc d'Orléans honorait de sa confiance. Le Prince après l'avoir lue & relue, se détermina pour la lettre de l'Abbé. Il ajouta, comme celui-ci l'a raconté plusieurs fois, qu'il voyait bien qu'il était son homme pour les choses les plus secrètes & les plus difficiles, & qu'il ne pouvait plus se passer de lui, ni avoir recours à d'autres, *tant l'habitude avait maçonné cela dans sa tête.*

Il joignait à ces ruses le patelinage & les caresses les plus affectueuses, lorsqu'il voulait gagner ou s'attacher quelqu'un. On fait ce que disait de lui *la Bruyère* si célèbre par ses portraits, & à qui M. *Bossuet* disait souvent de ne point se lasser de creuser toujours cette mine pleine de trésors. L'Abbé *Dubois*, disait-il, est tout pétillant d'amitié; il faut avouer qu'il est le plus affectueux des hommes, s'il n'en est pas le plus vrai. A peine, en effet, apercevait-il la personne dont il avait besoin, de quel rang qu'elle fût, qu'il lui sautait au col, lui pre-

naît les mains , l'étouffait d'embrassades , & comptait tous les boutons de son juste-au-corps. Si c'était une dame , il lui rangeait les cheveux , la coëffure , & lui maniait les bras jusqu'au coude.

Le Régent avait eu une intention secrète en donnant à l'Abbé *Dubois* une place de Conseiller d'Etat. Celui-ci avait besoin de ce relief pour figurer dans les négociations auxquelles le Régent le destinait. Ce Prince voulait conclure une alliance avec l'Angleterre & la Hollande pour s'assurer la succession au trône & assurer en même tems la paix à la France. Ce Royaume épuisé par les malheurs qui avaient conduit *Louis XIV* au cercueil , en avait un besoin pressant , & ne pouvait espérer de réparer ses profondes blessures que pendant le loisir d'une longue paix. Comme cette alliance était pour la Maison d'Orléans de la plus grande importance , le Régent ne crut devoir en charger que son ancien confident. Celui-ci partit donc de Paris le 2 Juillet 1716 pour la Hollande , honoré du titre d'Ambassadeur extraordinaire & plénipotentiaire.

Il arriva incognito à la Haye , où il logea dans une auberge. Faisant ensuite semblant d'aller voir les chevaux du Marquis de *Châteauneuf* , Ambassadeur ordinaire , & se promenant avec lui dans son écurie , il se mit au fait des affaires de Hollande. Comme le Roi d'Angleterre devait passer à

Hellevoet Shuys en allant à Hanover, l'Abbé l'attendit à la Haye. C'est-là qu'il eut une entrevue avec M. Stanhope, son ancienne connaissance de Londres. Mais voulant lui déguiser le sujet de son voyage en Hollande, il lui dit qu'il y était venu pour acheter des tableaux précieux, entr'autres les sept sacremens du Pouffin & la riche bibliothèque du défunt Bibliothécaire du Roi Guillaume. Pour donner à ce mensonge un air de vraisemblance, il fit apporter dans la chambre de son auberge quantité de livres, de sorte que le Ministre Anglais venant lui rendre visite, le trouva entouré de piles de volumes, & dans l'attitude d'un savant tranquille, plutôt que dans celle d'un Négociateur délié. Ces deux Courtisans souperent ensemble, & sur la fin du repas entamerent la négociation projetée. Ils convinrent que l'Abbé irait à Hannover pour pouvoir traiter immédiatement avec le Roi.

L'Abbé se rendit sur le champ à Paris pour rendre compte au Régent de son entrevue avec M. Stanhope. Il en partit aussitôt après sous le nom d'Abbé de Saint-Albin, dans une chaise de poste que lui prêta M. Crozat le pauvre, & chargé de lettres de change pour un Banquier de Bruxelles. Arrivé dans cette Ville, il manqua par sa pétulance accoutumée à faire échouer la négociation, car

car à peine débarqué dans Bruxelles à 5 heures du soir, il se transporta lui-même avec *Sourdeval*, son Secrétaire, & *Chef* son Cuifinier, pour recevoir le paiement de ses lettres. Le Caissier lui dit que son Maître était allé à une noce hors de la Ville, d'où il ne reviendrait que fort tard; mais que le lendemain matin à telle heure qu'on le désirerait, l'argent serait tout prêt. L'Abbé s'y transporta de grand matin, & le Caissier le remit encore à 10 heures, alléguant pour raison que le Banquier était fatigué, & ne se leverait qu'à cette heure-là. Ne se possédant plus, le Négociateur jura comme un possédé, traita le Caissier de valet négligent qui aurait dû demander cet argent à son Maître. B..... lui dit-il, tu mériterais que je te brulâsse la cervelle) tu me fais perdre mon temps & manquer des affaires de la dernière conséquence. Le Caissier offensé jura à son tour, & l'envoyant au diable, qui est donc, lui répartit-il en fureur ce B..... qui parle si bien; va chercher tes valets ailleurs, valet toi-même.

Le Banquier réveillé par cette querelle, fut très-choqué des injures du voyageur & dit en colère à son Caissier: qu'on me paye ce B..... là tout en argent blanc. Il aurait accompagné cette lourde somme d'une volée de coups de bâton, & appelé

la garde impériale qui aurait arrêté & amené devant le Gouverneur de la Ville l'Abbé de *St. Albin* & ses Assesseurs, si le fleur de *Sourdeval*, l'un d'eux, n'avait fait des excuses en secret au Banquier & au Caissier. Qu'on imagine à quel danger il exposait sa négociation par cette brutalité. Il aurait été mis aux arrêts dans une Ville impériale, amené devant le Marquis de *Prié*, obligé de dire son nom, son état, de voir saisir ses papiers & découvrir le secret de sa commission. Si l'on eût même fait réflexion à ses paroles, & qu'on l'eût soupçonné d'être véritablement chargé d'affaires importantes, on se serait assuré de lui. L'empereur qui avait un grand intérêt à faire échouer cette entreprise, n'aurait pas manqué de prétextes pour en retenir le principal Agent.

Peut-être l'Abbé sentit-il la faute qu'il avait faite, car il partit sur le champ sans attendre ses gens. Ceux-ci qui s'étaient fait passer pour des marchands associés, se trouverent fort embarrassés d'une si grosse somme d'argent blanc en courant la poste. Ils firent tant d'excuses au Caissier, & le prièrent de si bonne grace qu'il promit de leur donner de l'or pour toute la somme, sur les trois heures après midi. Il leur tint parole, & leur dit en buvant avec eux : j'ai un conseil à vous donner : ce mé-

chant B qui est de votre compagnie est décampé ; rompez votre société avec lui , partagez cet or entre vous deux , & laissez-le aller au diable. Après de nombreux remercimens , le Secrétaire & le Maître d'hôtel allèrent joindre l'Abbé qui avait pris les devans & était arrivé à Louvain. Il n'oublia pas cette aventure , & la réussite de sa négociation lui ayant donné une grande considération à Hanover & à la Haye , il porta des plaintes au Marquis de Prié , Gouverneur des Pays-Bas , du mauvais traitement qu'il prétendait avoir reçu du Banquier. Il ajouta que ce Bruxellois avait parlé insolamment du Roi & de son Ministre travesti. Le Gouverneur se mit en devoir de punir le Banquier , & voulut le faire mettre en prison ; mais l'Abbé satisfait de cette démarche , lui écrivit une lettre de remercimens , & le pria de ne pas inquiéter davantage le Négociant.

Lorsqu'il eut pénétré dans l'Allemagne où la langue française n'est point en usage , il se vit dans un nouvel embarras. Personne de sa suite ne parlait Allemand. *Manet* seul son valet-de-chambre qui était entré à son service pour ce voyage , avait dit en partant de Paris qu'il entendait & parlait assez cette langue pour demander tout ce dont on aurait besoin. Cependant étant arrivé dans une auberge allemande , & l'Abbé voulant des œufs frais ,

il fut question de faire cette demande à la servante. *Manet* resta court; l'Abbé lui dit, eh bien B.... parle donc Allemand! Le valet-de-chambre interdit levait la tête & regardait le plancher en disant : attendez, cela va venir. Rien ne vint cependant, & le faux truchement ne put proscrire une parole. L'Abbé entra en fureur & voulut lui allonger des coups de pieds; comment B..... lui criait-il, tu m'as voulu persuader que tu parlais un peu Allemand, & tu n'en saurais dire un mot. Mille diables..... Le sieur de *Sourdeval* mieux avisé, se fit entendre sans paroles, il prit un crayon & dessina une poule avec des œufs. Ce langage muet fut intelligible pour la servante, qui apporta ce que l'Abbé désirait.

Il arriva enfin à Hanover, & logea dans une auberge, d'où il avait défendu à tous ses gens de sortir. Mais son courier *Marois* n'étant point au fait du mystère, courut toute la ville pour voir, se montrer & regarder sous le nez toutes les filles & femmes d'Hanover. Heureusement pour l'Abbé cet imprudent ne fut reconnu par personne. De quelles minuties dépend le succès d'une négociation!

Après avoir eu plusieurs conférences secrètes avec *M. Stanhope*, l'Abbé fit annoncer son arrivée, & eut l'honneur de saluer le Roi d'Angleterre qui



le reçut avec franchise & cordialité. *Georgès I.* était extraordinairement jaloux de sa parole & fidele à ses engagements. Cette loyauté faisait la base de son caractère, & elle était annoncée par l'affabilité & la franchise; aussi la négociation se traitant avec lui-même fut de courte durée; on eut bientôt posé les fondemens de la triple alliance, & réglé l'affaire du canal de *Mardick* dont *M. d'Yberville*, précurseur de l'Abbé, avait été chargé. Le Roi témoigna à l'Abbé de *Saint-Albin* une considération particulière, & lui envoya son Médecin pour le soulager de sa rétention d'urine que les fatigues du voyage avaient irritée.

Le Négociateur n'avait encore achevé que la partie la plus aisée de sa commission; car il s'agissait de faire accéder la Hollande à l'alliance des deux Rois. Cette accession était pour eux de la plus grande importance. Mais qu'importait à celle-ci que la branche d'Anjou ou d'Orléans occupât le trône de France. Elle ne devait envisager cette succession que d'un œil indifférent. Aussi les talens & l'adresse de l'Abbé *Dubois* trouverent-ils à la Haye une carrière digne d'eux. Il y arriva au commencement d'Octobre 1716, & alla loger chez *M. le Marquis de Châteauneuf*, Ambassadeur ordinaire de France, où il reprit le nom d'Abbé *Dubois*. Voyant

les affaires se multiplier de jour en jour , & croyant que son Secrétaire *Sourdeval* ne pouvait y suffire , il écrivit à l'Abbé *de Targny* , Sous-Bibliothecaire du Roi , pour lui en demander un second. Celui-ci lui envoya le Secrétaire dont le manuscrit nous sert de guide.

Sorti d'une très-bonne famille de Bretagne , mais orphelin dès l'enfance , il était entré fort jeune chez un Banquier qui l'ayant pris en amitié , voulut se l'associer par un huitieme d'intérêt dans son commerce. Mais effrayé par les pertes & les malheurs qu'essuya son Patron à plusieurs reprises , le futur Secrétaire s'adressa au Cardinal *de Noailles* qui le connaissait , pour avoir entrée dans les bureaux du Duc son frere. Il attendait le moment où s'effectueraient la bonne volonté du Cardinal qui , dit-il , ne donnait point d'eau benite de Cour ; lorsque l'Abbé *de Targny* lui proposa d'aller joindre l'Abbé *Dubois* en Hollande. C'est , lui dit celui-ci , un Conseiller d'Etat , un Ambassadeur extraordinaire , & un favori intime du Régent , vous ne pouvez mieux faire que de le suivre , si vous voulez avoir le vent en poupe & faire fortune.

Ces considérations , jointes aux conseils & sollicitations du Banquier & de ses amis , l'engagerent à offrir ses services à l'Abbé par cet ancien Ma-

drigal qu'il lui envoya pour faire connaître son écriture.

Un Philosophe très-parfait
Dit que de rien, rien ne se fait :
L'opinion en est commune.
Mais je la démens pour le coup :
Car si Votre Excellence a soin de ma fortune,
De rien elle fera beaucoup.

Ce compliment plut à l'Abbé. Il écrivit à son neveu, le Chanoine de Saint-Honoré, qui était son Intendant & son homme d'affaires, de retenir pour ce nouveau Secrétaire une place au carrosse de Bruxelles, & de le faire partir en diligence. Le Chanoine lui donna cent livres pour le voyage, & une lettre pour son oncle, dans laquelle il lui marquait que le porteur avait préféré sa protection à celle du Cardinal de Noailles.

Arrivé à la Haye, dit-il lui-même, j'allai à l'hôtel du Marquis de Chateauneuf, où je trouvai l'Abbé Dubois tout seul dans la salle d'audience. Je le traitai de *Monseigneur* en lui présentant la lettre de son neveu, mais il me dit qu'il suffisait de l'appeler *Monsieur*. Pendant qu'il lisait cette lettre, moi qui ne le connaissais pas, & qui ne l'avais jamais vu, je l'examinai depuis les pieds jusqu'à la tête. Il avait un habit de velours noir,

l'épée au côté. Je vis une tête de finote enchaissée dans une grande perruque, un front ridé, un nez froncé, des sourcils recoquillés & menaçans, au travers desquels on découvrait des yeux de sanglier, un visage chafouin & plein de boutons, un air refrogné & revêché, avec la mine d'un chat qui chie sur la braise. Tout cet extérieur ne me parla point en sa faveur, & ne me donna de lui aucune idée avantageuse. Après qu'il eut achevé la lettre de son neveu, qui était fort longue, il me demanda si je n'avais pas de l'argent de reste des cent livres qui m'avaient été données pour faire mon voyage. Je lui répondis qu'il m'en restait si peu de chose, que ce n'était pas la peine d'en parler. Cette demande me fit juger qu'il était vilain & crasseux, & qu'on ne ferait pas fortune avec lui. «

L'Abbé *Dubois*, lui recommanda d'abord comme une chose très-importante, d'avoir soin tous les matins de retirer la liste du suisse qui écrivait très-mal, afin de transcrire les noms de ceux qui étaient venus la veille pour lui rendre visite, ou avaient envoyé savoir des nouvelles de sa santé. Le lendemain il l'envoya parler de sa part à M. *Heinsius*, grand Pensionnaire d'Hollande, & remettre ensuite une lettre en mains-propres au Marquis *Berettlandi*, Ambassadeur d'Espagne. Le secrétaire se loue

beaucoup de leur réception & de l'accueil favorable qu'il reçut de M. de Châteauneuf.

Le troisième jour depuis son arrivée à la Haye n'était pas écoulé, qu'il apprit par son expérience combien son maître avait besoin de distraction au milieu des affaires les plus épineuses, car ce jour là sur la brune, il lui dit de prendre son chapeau, son épée, & de le suivre. Pour lui, il s'enveloppa dans un manteau de camelot gris doublé de velours noir, & mit sur sa perruque quarrée un chapeau qui faisait le clabaud, sans prendre à son ordinaire une des voitures de M. de Châteauneuf; il sortit à pied & furtivement avec son secrétaire. Il n'avait même emmené celui-ci avec lui, que pour donner le change au suisse de l'hôtel, qui, posté dans une niche, passait en revue tous ceux qui entraient & sortaient; car à peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue, qu'il le remercia & le renvoya.

Étant rentré à l'hôtel, ce nouveau secrétaire eut avec l'ancien une conversation sur le caractère de son maître, qui le peindrait à grands traits. Il y a trois mois, lui dit-il, que je suis avec l'Abbé que j'ai accompagné à Hannover, & je suis déjà las d'être à son service, car c'est un méchant homme & un grand fripon. C'était là le jugement qu'en portait son homme de confiance après trois mois

de familiarité; qu'on juge par là ce qu'en devait penser notre historien après avoir été dix ans son commensal. Cet ancien secrétaire le quitta aussi-tôt qu'il put le faire avec décence. Ayant été chargé de porter à S. A. R. le traité de la triple alliance, il saisit avec avidité cette occasion pour ne plus retourner auprès de l'Abbé, & pour être (ce sont ses termes) délivré du lion rugissant. Il écrivit à son maître qu'il allait voir sa femme & ses enfans, & après avoir reçu du Régent mille écus de gratification, il se rendit dans sa famille en Normandie, sans avoir jamais voulu rentrer au service d'un homme si violent.

L'Abbé, en sortant avec son secrétaire, croyait en avoir imposé aux argus, & leur avoir fait croire qu'il allait rendre une visite secrète relativement à la négociation. Dans cette confiance il courut tout le soir le guilledou, & rentra fort tard seul, crotté & houspillé, en serrant les fesses & les épaules, ayant honte de voir & d'être vu. Le suisse criait à tue-tête, qui est-ce? que demandez-vous? où allez-vous? point de réponse. Mais le Pere de Castagnere, Jésuite, neveu de l'Ambassadeur, qui apperçut & reconnut de loin l'Abbé, cria au suisse à pleine voix : ne voyez-vous pas que c'est M. l'Abbé Dubois. Celui-ci honteux d'avoir été reconnu, se retira dans son appartement,

ne voulut point souper avec l'Ambassadeur, & ayant mangé des œufs frais, chercha dans son lit un repos dont il avait grand besoin.

» Son tempérament exigeait de lui qu'il allât quelquefois boucanner dans la semaine. Cela lui égayait le cœur & l'esprit, lui fournissait de belles pensées, des expressions drôles & originales, & le facilitait dans les minutes qu'il écrivait lui-même, ou lorsqu'il dictait quelquefois des dépêches longues de cent pages. *Murois*, son courier, était un soir à firoter dans un des musiciens de la Haye avec des filles de moyenne vertu. Il se cacha au plus vite derrière la tapisserie lorsqu'il vit entrer l'Abbé *Dubois* avec son manteau gris, qui monta l'escalier, & demanda une chambre particulière. On fit monter une fille de joie..... & lorsque *Murois* entendit que l'Abbé, après avoir fait son affaire, ouvrait la porte & allait descendre, ce courier fit le plongeon sous la table, afin de n'être point vu. La fille étant descendue, *Murois* la fit boire pour lui tirer les vers du nez. « L'Abbé, lui dit-elle ne prend d'autre plaisir que ceux auxquels serait réduit un homme à qui une paralysie générale n'aurait épargné que la tête. Que les grands apprennent par ces honteux détails qu'aucune de leurs débauches, même les plus secrètes n'échappe à leur nombreux domestique.

Le Pere de *Castagnere* se trouvait toujours sur le chemin de l'Abbé *Dubois*, lorsque celui-ci donnait lieu à quelque scène comique. Ayant été dans un de ces musicaux, & voulant payer les dix écus auxquels se montait la dépense, le négociateur vit avec chagrin qu'il avait oublié sa bourse. On lui fit crédit, parce qu'étant venu plusieurs fois dans cette maison, il avait une bonne réputation. Il promit donc de revenir & d'apporter l'argent. Mais au bout de quelque tems, la maîtresse du logis ne recevant point de ses nouvelles, & le prenant pour un écornifleur, vint à l'hôtel de M. de *Châteauneuf*, son mémoire à la main. Comme il était nuit, elle le donna au Jésuite, croyant parler à l'Abbé. Cette bévue, occasionnée par l'habit séculier que portait selon l'usage d'Hollande le Pere de *Castagnere* fit découvrir de quelle nature étaient les intrigues secrètes dont l'Abbé paraissait si fort occupé. Elle servit d'ailleurs la haine Jésuitique que lui avait vouée ce dernier, toujours occupé à lui procurer des mortifications.

L'Abbé *Dubois* avait souvent donné lieu à ce ressentiment : car il disait assez haut, & même en public, que M. de *Châteauneuf* était un imbécile, qu'il n'avait pas assez de capacité pour lui être adjoint dans une négociation si importante & si épineuse. Cet Ambassadeur était cependant rempli

de mérite. Il était aimé & estimé de tout le monde, & savait pénétrer adroitement dans les affaires les plus délicates des Provinces-Unies. Nous n'en rapporterons qu'une seule preuve. Il pria un jour toutes les femmes des Ministres Hollandais à un dîner, où il n'y avait d'homme que son neveu & lui, l'Abbé *Dubois* n'étant pas encore à la Haye : on servit au dessert, à la place du furtout, une pyramide de tabatieres d'or, qui étaient en nombre égal à celui des Dames; quant au poids & au travail, l'égalité fut aussi rigoureusement observée pour ne causer aucune jalousie. Ce nouveau régal leur plut beaucoup. Elles firent chacune leur choix, & s'amuserent long-tems à faire des échanges & troquer les boîtes que le hasard leur avait fait échoir. Le Marquis profitait de ces instans de joie & d'épanouissement, pour faire causer ces Dames, apprendre les secrets de leurs maris & les faire entrer dans les vues du Roi son maître. Voilà l'homme que l'Abbé voulait faire passer à la Cour de France pour inepte & mal-adroit, afin de se donner le mérite des négociations.

M. de *Châteauneuf* joignait à cette magnificence un parfait défintéressement. Etant Ambassadeur à la Porte, il en donna une preuve éclatante; car ayant rendu des services considérables aux chrétiens de la Terre-Sainte, leurs députés lui offrirent en

reconnaissance une ceinture garnie de diamans ; mais il ne voulut jamais l'accepter , & permit seulement au Sr. de *Briancourt* , son secrétaire , de recevoir la patente de Chevalier du St. Sépulcre. » L'Abbé *Dubois* n'aurait pas sans doute refusé une si bonne aubaine , dit le secrétaire ; la grandeur d'ame de l'Ambassadeur n'aurait pas été de son goût : il aurait mieux goûté ce riche & magnifique present qu'il aurait mis avidement dans son greffe , & paraphé *ne varietur*. »

Quoique le Marquis & son neveu fussent très offensés des propos méprisans que l'Abbé tenait sur leur compte , ils le furent encore davantage des articles qu'il fit insérer dans les papiers publics. Il envoyait deux fois la semaine son secrétaire à *Riswick* , château célèbre par le traité de ce nom , porter des notes à Mde. du *Noyer* qui composait la quintessence de la gazette d'*Hollande*. L'Abbé y rendait compte des progrès & du succès de la négociation , se donnant impudemment de l'encens tant & plus , & se faisant passer pour seul négociateur. Ces louanges mendiées excitèrent la jalousie & la curiosité de l'Ambassadeur qui sentit bien qu'elles avaient été suggérées & dictées mot-à-mot. Il fit épier le secrétaire , & un de ses gens le rencontra sur le chemin de *Riswick* , ce qui mit à découvert la petite ruse de l'Abbé.

Cette découverte qu'on ne lui laissa pas ignorer, lui donna de l'humeur contre le porteur des notes qui en était cause innocente. Lui dictant une dépêche difficile, & ayant sans doute l'esprit en écharpe ce jour là, il s'en prit à lui, en disant qu'il était bon à être secrétaire du diable. Si le respect n'eût retenu celui-ci, il avait une réponse toute prête, mais il fut obligé de se taire, ainsi que dans une autre occasion, où travaillant avec son maître & l'ancien secrétaire, ils se mirent par hasard à gratter leur papier. L'Abbé grommelant entre ses dents, & jurant, dit : ces deux B. . . . là font autant de bruit que deux scieurs de bois.

Ayant fait un gros *pâté* d'encre sur l'original de la convention pour le canal de Mardick, qui servait de base & de fondement au Traité de la Triple-Alliance, il voulut persuader à son Secrétaire que cette tache était son ouvrage. Cette pièce avait cependant toujours été posée sur la table où le Négociateur écrivait seul. Quoi ! disait-il, un acte de si grande importance, qui coûte tant de millions, d'où dépendent le bonheur & le repos de la France, est ainsi maltraité ! Que dira M. le Régent ? Que je suis malheureux ! Je n'ai plus qu'à me jeter dans le canal. . . . C'était le refrain ordinaire lorsqu'il recevait quelque mauvaise nouvelle, ou que la négociation

recevait quelque échec. Son caractère, toujours extrême & pétulant, lui aurait peut-être fait effectuer cette menace s'il avait échoué dans ses projets; car il n'aurait pu en supporter la honte, ni les reproches & le triomphe de ses ennemis.

Le 1 Janvier 1717, dès six heures du matin, il fit appeller son Secrétaire pour travailler avec lui. Celui ci, en entrant, lui présenta un emblème & des vers qu'il avait composés à sa louange. Un cartouche renfermait un vaisseau au milieu des mers, & l'étoile polaire avec ces mots: *hoc duce tuta*. La France était représentée par le vaisseau, & l'Ambassadeur *Dubois* par l'étoile. Voici les vers qui accompagnaient cette allégorie :

Illustre Ambassadeur, dont le vaste génie
Fait mouvoir les ressorts de notre monarchie,
Toi, qu'un sage Régent, par son très-digne choix,
Rend le dispensateur & l'arbitre des loix...
Je ne veux point ici qu'un encens ridicule
Compare tes travaux à ceux d'un vain Hercule.
La paix est le doux fruit de tes fameux exploits,
Et fait tout le bonheur des Princes & des Rois.

En vain des Potentats la fine politique
Invente des détours de nouvelle fabrique;
Et toujours captieuse en ses raisonnemens,
Tâche de nous leurrer par de faux argumens.

Sous

Sous de traîtres appas si la noire Discorde
Tente de l'alliance éluder la concorde,
Tu connais l'ennemi sous ce masque trompeur ;
Tu terrasse cet hydre , & demeure vainqueur.

Non , ce n'est point flatter , Ministre prude & sage ;
Rien ne peut s'opposer à ton heureux passage,
De la brigue naissante un torrent furieux
Ne saurait l'emporter & se calme à tes yeux.
De même qu'un vaisseau qui commande les ondes
Ne craint point le fracas de leurs grottes profondes ;
La foudre, les éclairs, la tempête en courroux
Ne peuvent nullement l'ébranler de leurs coups.
C'est en vain que la mer écume de colere ,
Que les vents déchainés lui déclarent la guerre ;
Sitôt qu'il voit briller son astre glorieux ,
Il brave la tempête & menace les Cieux.

La France est ce vaisseau conduit par ta boussole ;
Qui ne craint ni la mer , ni le courroux d'Eole ;
Et ce même vaisseau , rudement agité ,
Doit à tes soins la paix & la tranquillité.
Que le Ciel à nos vœux , attentif & propice ,
S'intéresse aujourd'hui pour te rendre justice !
Mesurant ses faveurs & ta prospérité ,
Sur l'emploi que tu fais de ton autorité.

*Offerebat Excellentia tua
Donec Eminentia addidissimus , &c.*

« L'Abbé lut ces vers & lona le dessein du
cartouche , dit le Secrétaire. Moi qui n'avais

H

fait ce compliment par écrit que dans la vue de gagner ses bonnes grâces & non pas d'une récompense, je fus fort surpris de le voir en même temps tirer de sa poche une grande bourse qui était treffée de fil d'or & remplie de louis. Il n'en put dénouer les cordons, ni moi non plus. Cela me fit penser qu'il avait d'abord eu dessein de me donner une marque de générosité, ce qui m'aurait fait grand plaisir (quoique je n'aie pas l'âme vénale ni mercénaire); car j'étais brouillé avec l'argent comptant, comme je le suis ordinairement, sur-tout depuis que suis marié. Mais je reconnus que la première idée, qu'il avait rejetée comme une tentation, n'était point une volonté déterminée & effective, mais seulement une velléité qu'il rengaina avec sa bourse, à laquelle il ne voulut pas laisser prendre l'air davantage. Cette scène fut toute muette & dans le goût italien ».

« Se doutant bien que Madame *Dunoyer*, qui faisait la quintessence de la Gazette d'Hollande, viendrait le saluer au premier jour de l'an, il me donna six louis d'or pour lui remettre de sa part. Je compris qu'il la payait à un louis par chaque article qu'elle avait inséré pour lui faire plaisir. Cette Dame aurait fort bien exercé le syndicat de la Communauté des Rôtisseurs, car elle piquait & lardait finement. Elle aurait même pu espérer

une épitaphe pareille à celle d'un ancien Rôtisseur
qu'on lit sur les vitrages d'une Abbaye :

« Accordez-lui, Seigneur, tout autant de pardons
Qu'il a fiché de lardons, »

Le 4 Janvier fut enfin signé le Traité de la Triple-Alliance qui avait donné tant de peines & d'inquiétudes à l'Abbé *Dubois*. Depuis qu'il était à la Haye il avait toujours vécu dans la perplexité. Le consentement de la Province de Hollande lui coûta beaucoup de peines à obtenir. Quoique ce suffrage entraîne ordinairement celui des autres Provinces; que de longueurs, cependant, n'eut-on point à essuyer, & combien de négociations particulières ne fallut-il pas entamer pour le leur faire donner! aussi chaque Province qui accédait donnait un surcroît de joie à l'Abbé, qui ne manquait pas de dépêcher aussi-tôt un courrier à Son Altesse Royale pour lui faire part successivement de ces bonnes nouvelles.

En réjouissance de la signature du Traité M. de *Châteauneuf* donna un splendide souper aux Etats de Hollande & à Mylord *Cadogan*, Agent de l'Angleterre. Ce Lord avait la place d'honneur, & les sept Députés des Etats-Généraux étaient à ses côtés. L'Abbé *Dubois* était vis-à-vis, entre

MM. Châteauneuf & le Pere de Castagnere. La chere fut exquise, selon l'usage de cet Ambassadeur, qui avait la plus grande noblesse dans les manieres. Les timbales & les trompettes des Etats faisaient retentir l'antichambre à chaque santé que portaient les Plénipotentiaires. Milord Cadogan entr'autres but comme un templier en mangeant du fromage de Chester. Pendant tout le repas l'Abbé fut gai comme un pinçon, ricanant & contant des drôleries & des gentilleses.

Cette gaité ne fut pas de longue durée, car M. de Châteauneuf reçut un ordre particulier du Régent pour aller à Amsterdam où se trouvait le Czar, Pierre I, avec ses Ministres. L'Ambassadeur obéit & fit porter toute sa vaisselle à Amsterdam afin d'y régaler le Czar. Il profita de ce repas, selon les ordres qu'il avait reçus, pour entamer un Traité d'amitié & d'union entre le Souverain Russe & la France; l'on y proposa même quelques articles: cependant cette négociation ne fut terminée que long-temps après. Elle fut ébauchée à Paris, au mois d'Avril, pendant le séjour qu'y fit Pierre I, mais on ne signa le Traité, qu'au mois d'Août, en Hollande. Les signateurs furent le Marquis de Châteauneuf, le Comte de Goloskin, le Baron de Scaffiroffet & M. Torstoy.

L'Abbé Dubois, jaloux de voir employer d'autres

Négociateurs que lui , eut vent de l'ordre donné à M. de Châteauneuf. Il jeta feu & flamme contre cet Ambassadeur , qu'il traitait toujours d'imbécile , & contre Son Altesse Royale , à qui il écrivit dans sa colere : Vous ne savez, lui marquait-il, ni ce que vous voulez ni ce que vous faites. Ne devriez-vous pas être content de la Triple-Alliance , qui vous assure vos droits à la succession ? Pourquoi vous amuser à des vétilles & à de pareilles bagatelles ? Cependant ayant réfléchi par la suite sur la maniere cavaliere avec laquelle il avait traité son maitre , il chercha à réparer sa faute , & il disait , dans une lettre très-affectueuse , je languirai comme le poisson hors de l'eau , jusqu'à ce que je sois auprès de Votre Altesse Royale.

Ses liaisons les plus intimes à la Haye étaient avec M. de Laffarraz , Agent des Lignes-Grises & avec M. Basnage. Il allait souvent , par complaisance , aux Sermons de ce Ministre Protestant , dont il employait le crédit pour venir à ses fins & gagner les Etats de Hollande. Il se servait de ce Prédicateur , comme dans les Cours Catholiques on employait les Jésuites , Confesseurs des Souverains. L'esprit de l'Abbé Dubois avait commencé cette liaison , mais l'adroit Négociateur s'y prit encore d'une maniere plus adroite pour la cimenter. Il feignit de s'attacher à la femme du Ministre,

qui ressembloit, dit notre Manuscrit, à la haquenée de l'Apocalypse, mais avait encore quelque reste de beauté & de fraîcheur. Il en fit son héroïne, & lui prodiguait, par lettres & de vive voix, cent noms, plus affectueux les uns que les autres. C'était elle, d'ailleurs, qui faisait toutes ses emplettes, en linge, en drap de Hollande, & autres productions du pays.

La signature du traité donna du repos & du loisir aux négociateurs. L'Abbé Dubois l'employa à aller s'amuser à Amsterdam avec M. *Vassenaër d'Obdem*, & quelques autres personnes de considération. Il y acheta d'amples provisions de thé, des porcelaines & sept chevaux de carosse. Le Roi d'Angleterre lui écrivit pour l'engager à se trouver le 20 Janvier à Hellevoet Sluys, où il devait passer en retournant d'Hanover à Londres, lui marquant qu'il desirait le voir & conférer avec lui. C'était apparemment la première lettre que cet Abbé eût reçu d'une tête couronnée, car après l'avoir décachetée & lue, il s'approcha avec un air de triomphe de la table à laquelle travaillait son secrétaire, en lui disant, tenez, lisez, *George Roi*. Il n'eut garde de manquer à ce rendez-vous, auquel il trouva les Etats de Hollande & les Ministres étrangers qui étaient venus présenter leurs respects à S. M. Britannique. Mme. du Noyer s'y rendit aussi, & reçut

du Roi un présent de soixante guinées : car les Souverains & les Ministres cherchaient à gagner la bienveillance de cette femme d'esprit , pour tourner à leur avantage les traits qu'elle lançait dans toute l'Europe.

Depuis la fin de la négociation jusqu'à son départ , il s'occupait à écrire à S. A. R. , mais il écrivait bien plus assiduellement à M. Pecquet premier commis des affaires étrangères. Ayant pris goût aux négociations , il le priait de faire sa cour au Maréchal d'Uxelles qui , ayant ce département , pouvait seul l'y employer. Les termes les plus soumis ne lui coûtaient rien vis-à-vis de ce commis , parce qu'il croyait en avoir besoin ; car il s'insinuait en chien couchant , dit notre Secrétaire ; n'avait-il plus que faire des gens ? il s'enfuïait en lévrier , & mordait en mâtin.

Enfin le tems arriva où il fallut quitter La Haye : l'Abbé fit faire ses coffres , serrer ses papiers , & porter sa lettre de créance aux États. Mais ces préparatifs de départ ne se firent pas sans de nombreux juremens de sa part. Le Sr. Chef, son maître d'hôtel , lui apporta des états de dépense à payer. Quoiqu'il mangeât chez M. de Châteauneuf, il lui fallait souvent des potages à part , des drogues d'Apothicaire & des bouillons rafraîchissans , dans les-

quel on mettait , par ordre de M. *Chirat* , une tête de pavot pour le faire dormir. L'*Huillier* , chargé de l'équipage consistant en un chariot & sept chevaux de carosse , lui présenta aussi ses mémoires. L'Abbé tempêtait & jurait continuellement. Ces B...là me feront devenir fol ; ils me filent leurs mémoires l'un après l'autre comme le poison.

Il fut obligé de payer ces états de dépense ; mais il se tira mieux des étrennes qu'il devait selon l'usage aux gens de M. de *Châteauneuf*. Ayant été logé & nourri avec toute la suite de cet Ambassadeur pendant quatre mois , il voulait en témoigner sa reconnaissance & signaler sa générosité envers les domestiques. La prodigalité n'étant pas son défaut , il eut recours à la ruse afin de ne rien déboursier & de passer cependant pour libéral. Dans ce dessein il fit un rouleau de cent louis qu'il envoya au P. de *Castagnere* , en le priant de les distribuer aux Officiers & domestiques de son oncle , selon qu'il jugerait à propos. Le Jésuite ne voulut pas s'en charger , & en parla à l'Ambassadeur , qui fit défense à ses gens de recevoir cet argent. L'Abbé rît sous cappe , en voyant son rouleau de retour ; mais ne croyant pas sa prétendue générosité assez connue , il chargea son domestique l'*Huillier* de faire ses distributions , & d'en tirer un reçu. L'intendant , l'écuyer , le maître

d'hôtel, le chef de cuisine, le chef d'office, tous enfin furent tentés vainement, de sorte que l'argent revint à l'Abbé pour la seconde fois.

« Ce fut pour lors que l'Abbé joua une scène des plus croustillieuses, & fit le tartuffe à merveille. Il contrefit le fâché, même l'homme au désespoir. Il se promenait de long en large dans sa chambre & prit son épée en faisant semblant de la tirer hors du fourreau pour se la plonger dans le cœur. Moi qui étais seul avec lui, & qui écrivais auprès de la fenêtre, je tournais la tête de tems en tems pour observer si l'épée n'était point nue, ayant peur que cet archifol ne me poussât une botte par derrière & ne me prît en traître. Mais ce n'était point à moi qu'il en avait, & même il n'en voulait à personne, au contraire, il s'applaudissait en lui-même de cette réussite, quoiqu'il dit en se promenant, faut-il que je sorte d'ici comme un Capucin ! Quoi ! personne ne veut recevoir cet argent ! que je suis malheureux ! Enfin, il ne tira point l'épée, & n'en avait pas la moindre envie. C'était pour mieux couvrir son jeu, & quand même il aurait poussé la folie jusqu'à vouloir mettre la flamberge à l'air, il n'aurait pu le faire. Car *Manet*, son valet-de-chambre qu'il menaçait tous les jours, y avait pourvu.

» Enfin, pour dernière ressource, l'Abbé sonna, & fit venir la *Buffière*, valet-de-chambre chirur-

gien de M. de Châteauneuf , auquel il dit d'un ton plaintif & presque la larme à l'œil : mon cher pays , car il était Limoufin , mon ami la Buffiere , je te prie , reçois ce rouleau de cent louis : faut-il que je sois deshonoré , & que je sorte d'ici comme un coquin. Ah ! Mgr. , répondit l'autre , Dieu m'en garde , je n'en ferai rien , M. de Castagnere vient encore de renouveler des défenses de la part de M. l'Ambassadeur. L'Abbé jeta de colere le rouleau au milieu de la chambre ; le papier se crêva , tous les louis s'éparpillèrent , & firent un grand étalage sur le plancher. Ce valet-de-chambre se retira tout confus. Cependant notre tartuffe continuait de faire des lamentations de Jérémie , & de se désespérer en pétillant de joie d'avoir passé pour généreux sans qu'il lui en eût rien coûté : c'est ainsi que finit cette scène comique ».

Cependant il donna en partant trois louis à son Secrétaire pour le suivre , sans doute afin de lui clore la bouche sur ses sorties nocturnes. Après avoir pris congé des Ministres de la République , de la Noblesse de Hollande , & remercié M. de Châteauneuf & son neveu de l'agréable réception qu'ils lui avaient faite , il fit partir sa chaise de poste avec les coffres de papiers. Son Secrétaire la remplit afin de veiller à leur conservation. Il lui recommanda de faire diligence pour arriver à Mardick. L'Abbé

Dubois monta ensuite dans la yacht des Etats qui lui avait été préparé , au son des timballes , des trompettes , & au bruit du canon. MM. *Bafnage* & de *Laffarra* l'accompagnerent pendant le trajet jusqu'à *Mardick* pour parler d'affaires , & il leur remit à chacun un chiffre séparé en les quittant. Le yacht ayant marché toute la nuit , arriva à cinq heures du matin à *Mardick*, où l'Abbé prit terre au bruit de l'artillerie & des instrumens militaires. Après avoir fait boire largement tout l'équipage & lui avoir donné soixante ducats , il se coucha.

Le voyage du Secrétaire n'avait pas été si heureux. Après avoir passé une partie de la nuit dans une hôtellerie , il en partit de grand matin. Mais après avoir fait quelques lieues , il eut à passer un pont de bois dépourvu de garde-sous. Le postillon mal-adroit tourna les chevaux trop court, & n'ayant pas laissé assez de marge , la roue droite porta sur l'extrémité des planches. Celles-ci ne purent supporter la pesanteur de la chaise , elles cassèrent , & la voiture tomba dans un fossé profond qui avait très-peu d'eau. Le Secrétaire ne fut cependant point blessé , & le postillon ayant été chercher du secours aux environs , on retira de ce mauvais pas , la voiture , à force de chevaux & de cordages : ce qui causa un grand retardement. Arrivé enfin à Mar-

dick, il fallut embarquer la chaise de poste pour traverser ce passage dangereux qui a près d'une lieue de large, & qui est célèbre par la fin tragique du Prince d'Orange qui s'y noia.

L'Abbé Dubois qui grillait d'envie de se rendre auprès de S. A. R. pour recevoir le fruit de ses travaux, ne put rester long-tems au lit. Ne voyant point arriver sa voiture, il se mit à regarder par la fenêtre avec une lunette d'approche. Elle avait passé tranquillement le Mardick, mais la tempête s'éleva dans l'auberge. Les injures & les juremens se firent entendre. Les bonnes raisons & la cause du délai ne furent point écoutées, tant l'Abbé avait le sang échauffé & les humeurs en mouvement. Il renvoya le postillon à La Haye pour conduire à Paris le chariot & les sept chevaux, & se mit avec son Secrétaire dans la chaise de poste. Pendant la route il ne cessa de gronder & de répéter entre ses dents qu'il lui était de la dernière importance d'arriver bientôt à Paris, & qu'on lui avait fait perdre un temps très-précieux. Il apprehendait sans doute que ses ennemis ne profitassent de son absence pour le desservir au Palais-Royal : car l'emploi qu'on faisait de lui pour les négociations secrètes excitait la jalousie, & augmentait tous les jours le nombre de ses envieux.

« Je fis réflexion dans ce voyage, dit le Secré-

taire, que l'Abbé étant assis à gauche, enveloppé de son manteau gris, & moi à droite, vêtu d'un surtout doublé de velours noir avec des boutonnières d'or, je courrais risque d'être assassiné pour lui : car le Sr. de Sourdeval mon prédécesseur m'avait prévenu que j'étais avec un méchant homme, généralement haï de tout le monde ».

Quelle affreuse opinion avaient donc de cet Abbé tous ceux qui l'approchaient !

« Au bout des Landes d'Anvers, continue-t-il, nous nous arrêtâmes à une hôtellerie pour dîner. Il s'y trouva de jeunes Béguines assez jolies. L'Abbé Dubois qui était paillard comme le chien d'un Hermite, voulut leur en conter, les prenant pour des Marie-à-la-cocque. Ces Béguines dirent qu'elles étaient Religieuses, & des personnes consacrées à Dieu. Il leur répondit, je suis l'Abbé Dubois, ne craignez point, mes sœurs, & ne faites point tant les farouches. Je suis Ambassadeur du Pape, je vous ferai venir des pardons & des indulgences de Rome. Son éloquence ne les persuada point ; il voulut batifoler autour d'elles, & chifoner leur bavolet, mais il fut repoussé vivement.

Arrivé à Paris, il se hâta de reprendre l'habit ecclésiastique, & vola au Palais-Royal où il fut très-bien reçu de S. A. R. qui eut plusieurs confé-

rences avec lui. Il en profita pour témoigner sa reconnaissance au Marquis de Châteauneuf, & lui montrer en même tems le cas que faisait le Régent de ses recommandations. Il engagea S. A. R. à le nommer Conseiller d'Etat, & le fit paier de tout ce qui lui était dû d'appointemens par la Cour. Dans la suite il contribua à le faire élire Prévôt des Marchands, & se prêta de fort bonne grace à cette nomination. On doit dire ici à la louange de l'Abbé Dubois, que lorsqu'il voulait rendre service, ce qui arrivait rarement, dit le Secrétaire, personne n'entendait mieux que lui à faire valoir les talens & le mérite de celui qu'il protégeait. Son éloquence était alors très-vive, & ses sollicitations auprès de S. A. R. étaient très-pressantes. Mais il mettait autant de chaleur lorsqu'il voulait nuire à quelqu'un.

Lorsque son bagage fut débarqué, il envoya son Secrétaire porter en présent deux boîtes de thé à M. Pecquet, dont il s'efforçait toujours de gagner la bienveillance. Mais comme ce commis était très-généreux, & qu'il avait donné en récompense au porteur une gratification de plus grande valeur que le présent, l'Abbé chargea de cette commission son Secrétaire à qui M. Pecquet aurait manqué s'il lui avait fait quelques offres.

Il annonça ensuite à S. A. R. un présent que lui faisait Milord Cadogan, & qui consistait en

deux petits tonneaux de vin de Tokai avec un sac rempli de cailloux pour mettre dans les tonneaux à mesure qu'on les viderait. Mais il lui représenta que ce vin valait quatre-vingt livres la bouteille, & qu'il ne devait pas le mettre dans sa cave, ni le confier à ses Officiers. Le Prince consentit donc à ce que l'Abbé le gardât dans la sienne, de sorte que les jours où S. A. R. voulait s'en régaler, elle en envoyait chercher une bouteille chez l'Abbé qui faisait les fonctions de sommelier extraordinaire. Celui-ci ne se fiait pas davantage aux Officiers de sa maison qu'à ceux du Prince. Il avait aussi un caviiste qui était Chanoine de St. Honoré, son neveu le bredouilleur. Celui-ci descendait à la cave en manteau long, & portait la prévoyance jusqu'à ne donner pour la consommation de son oncle qu'une seule bouteille de Bourgogne à la fois, & toujours après l'avoir couchée sur son registre. Un jour que l'oncle dictait à son Secrétaire, il entendit quelqu'un marcher dans l'antichambre & le passage qui conduisait à l'escalier dérobé. Il ouvrit la porte de sa chambre, croyant trouver quelqu'un qui n'osait entrer sans être annoncé, & attendait pour l'être le retour du valet-de-chambre. Mais il n'aperçut que le Chanoine qui lui dit : mon oncle, c'est le to
so to tonnellerie que je je

mene à la cave. Peste soit du bredouilleur, dit l'Abbé, en jurant & fermant brusquement la porte sur lui.

Le Regent lui donna au mois d'Avril 1717, la charge de Secrétaire du cabinet du Roi, vacante par la mort de M. de Callieres. Comme il y avait sur cette charge un brevet de retenue de soixante mille livres, l'Abbé se vit dans le cas de délier sa bourse. A force de chercher des expédiens qui pussent l'en exempter, il obtint du Régent, en considération des services rendus au Roi dans le traité de la triple alliance, une gratification de pareille somme. Il en remit l'Ordonnance aux héritiers du sieur de Callieres, & sollicita par-dessus le marché un brevet de retenue pareil à celui de son prédécesseur, qui lui fut accordé.

Il avait amené de la Haye un domestique Hollandais qui, ayant usé un habit à son service, lui en demanda la valeur en argent. L'Abbé entra en fureur & prit un bâton pour le frapper. Ce laquais grand & fort le lui arracha des mains en le repoussant vivement. L'Abbé appella ses gens à son secours, en leur commandant de jeter ce mairaut par la fenêtre. Mais le Hollandais, sans s'émouvoir, lui dit avec une voix de tonnerre ; passant de bruit, l'Abbé, tous vos gens ensemble ne me feront pas peur, & n'oseront pas m'attaquer ;
ce

ce sera moi seul qui les jeterai tous par les fenêtres, & vous après eux. Le Maître eut beau jurer, faire tapage, envoyer chercher les Commissaires, il fallut payer le Hollandais & le renvoyer. Cependant il conçut de l'ellime pour lui d'après cet acte de fermeté, & le fit solliciter pour rentrer à son service, mais l'autre le fit remercier en ripostant à la mode, par de nouvelles fanfaronnades.

L'Abbé n'avait pas été plus heureux en Secrétaire. Un deux ayant été menacé des coups de canne, lui en donna le premier une volée, & le quitta ensuite. L'Abbé lui donna pour successeur un Ecrivain des Charniers, qu'il faisait travailler dans un grenier sans feu & sans le payer. Ce vieillard étant devenu malade & infirme, sa fille mariée à un Horloger, venait publiquement à l'hôtel de l'Abbé demander quelque à compte pour soulager son malheureux pere. Après cet infirme, il employa un sieur *Emale*, qui se dégoûta bientôt d'un Maître si emporté, & ayant été quelque temps Secrétaire du Marquis de *Rossi* à Bruxelles, fut enfin chargé des affaires du Roi à Liège. Nous avons vu la sortie du sieur *Sourdeval*, qui fut remplacé par notre Historien. Il mérita la confiance de son Maître, car l'Abbé écrivait de temps en temps à M. *Stanhope*, & lorsque l'heure du Conseil des Affaires Etrangères approchait, si la lettre n'était

pas encore mise au net pour pouvoir être signée; il lui disait de contrefaire la signature & d'envoyer à la poste. Celui-ci obéissait sans voir les conséquences terribles de cette négligence. Si en effet l'Abbé eût écrit aux Ministres Anglais quelque chose de répréhensible, ou se fût trop avancé vis-à-vis d'eux, il n'aurait pas manqué, selon l'usage des Grands, pour se disculper auprès de S. A. R. de rejeter toute la faute sur le Secrétaire qui avait signé les lettres.

Il avait eu son entrée au Conseil des Affaires Etrangères par le brevet de Conseiller à ce Conseil, que lui donna le Régent, peu de temps après la charge de Secrétaire du Cabinet du Roi. M. de *Canillac*, qui était son antagoniste, ne les voyait pas de bon œil; mais la faveur du Régent contenait les jalousies & les haines. Il entretenait souvent le Conseil de ses relations avec M. de *Laffaraz*, Agent des Lignes Grises à la Haye, & M. *Basnage*. Ce dernier, à cause de son crédit en Hollande, recevait souvent des lettres de l'Abbé, qui d'ailleurs étaient remplies de complimens tendres & affectueux pour Madame *Basnage*, son héroïne.

Il épuisait sans doute pour elle ses expressions douces & polies, car il ne lui en restait plus pour ceux qui l'approchaient ou avaient quelque affaire à traiter avec lui. Le Procureur d'une de ses Ab-

bayes, après lui avoir écrit plusieurs lettres qui étaient demeurées sans réponse, vint à Paris pour le presser de faire des réparations nécessaires & urgentes.. L'Abbé ne voulut point y entendre, & lassé de ses sollicitations & de ses importunités, il lui dit en colere : mon pere, je n'en ferai rien, quand même ce serait pour le Saint-Sacrement. Il ordonna un jour à son portier de dire qu'il n'était pas à l'hôtel, quand Dieu le pere viendrait lui-même le demander. Dans cet instant une personne ayant pénétré jusqu'à sa chambre, lui fit de longs verbiages. Pardieu, dit-il, en rentrant & fermant sa porte, cet homme là est un grand babillard : il serait bon pour faire l'histoire du déluge.

C'était ainsi qu'il recevait tous ceux qui lui demandaient de l'argent. Une lingere ayant apporté une piece de toile, il donna à *Forceville*, son ancien valet-de-chambre, une somme qui était trop forte de deux liards, en lui recommandant de se les faire rendre. Le valet de chambre n'en fit rien, n'osant pas demander une pareille bagatelle. Mais l'Abbé le lui reprocha très-vivement en lui disant : vraiment vous êtes un gros seigneur, vous êtes généreux & libéral du bien d'autrui : or, apprenez que deux liards & deux liards font un sol, multipliez ce sol, vous avez la livre, & les livres font

des millions. Ce n'est qu'à force d'attention & d'épargne que l'on devient riche.

L'Abbé *Dubois* avait grande envie de le devenir, car il a quelquefois prêté sur gage. Entre autres personnes qu'il a obligées de cette manière, on cite un Gendarme Limoufin qui vint lui emprunter cent écus en faisant son billet. L'Abbé ne s'en contenta pas, & lui demanda des sûretés. Le Gendarme lui apporta son équipage, un vieil habit d'ordonnance, un chapeau, des bottes, une selle & des pistolets, qui furent renfermés soigneusement dans le garde-meuble. Après un long espace de temps, n'entendant point parler de son débiteur, l'Abbé fit découdre & brûler le galon d'or, vendre l'habit dégarni & le reste de l'équipage à des marchands fripiers; mais il ne trouva pas son compte, & fut la dupe de son compatriote. On vint après cela demander l'habit de la part du Prince de Rohan, Commandant des Gendarmes; l'Abbé feignit de ne savoir ce qu'on voulait dire, & garda l'argent qu'avait produit cette vente de vieilles hardes. Dans son garde-meuble on voyait aussi des coffres, des couvertures de chariot appartenant à S. A. R. des habits, des soutaines mangées par les vers & la poussière, car il croyait avoir besoin du tout.

Le Gendarme ne fut pas le seul qui escroqua

de l'argent à l'Abbé Dubois ; malgré son avarice , une fille publique qu'il avait engagée à passer la nuit dans son appartement, ayant apperçu dans son gousset une bourse de louis , feignit un prétexte pour sortir un moment. Elle acheta sur le Pont-Neuf des jettons dorés , & s'étant rendue à l'assignation, elle les substitua , pendant le sommeil de l'Abbé, à ses louis , & se retira de très-bonne heure. Lorsque celui-ci voulut s'habiller , il sentit la diminution de poids qu'avait éprouvé son gousset. Les juremens furent la première ressource, & par réflexion il envoya chez la fille qui , s'attendant à ce dénouement , avait changé de quartier sans donner l'adresse de son nouveau logement.

Tels étaient les passe-temps nocturnes : ceux de jour n'étaient souvent pas plus relevés. Le sieur la Grege , tailleur à l'image de St-Ambroise , rue Dauphine , recevait de ses visites. Des habits à faire ou à raccommoder , servaient de prétexte , tandis que la véritable cause qui amenait l'Abbé chez lui était la jolie taillense. L'Abbé procura li souvent de l'ouvrage au mari que la femme accoucha d'une fille , par qui le premier pere se faisait appeler parrein. La multitude des affaires & des galanteries la lui ayant fait perdre de vue par la suite , Madame Panto se chargea de la rappeler à son

souvenir. Elle le fit en des termes très-peu recherchés. Un porte-faix , lui dit-elle , aurait soin de sa fille & aurait plus de cœur que vous. La vôtre d'ailleurs ne peut être reniée , car elle a toute votre physionomie , un museau de renard & un visage pointu comme vous. L'Abbé , piqué de ces propos insultans , lui dit qu'il ne ferait jamais rien pour elle , parce qu'on lui avait parlé sur ce ton-là.

Cependant fatigué des sollicitations de la mere & de la fille , il chercha à lui faire du bien aux dépens d'autrui. M. Yon avait légué en mourant une somme de 7200 liv. pour marier douze pauvres filles. Comme l'exécuteur testamentaire se trouvait ami de l'Abbé , celui-ci l'engagea à placer sa filleule dans ce nombre. Mais l'exécuteur testamentaire répondit qu'il s'y prenait trop tard , & que la douzième place était remplie. Regardez ma filleule , répliqua l'Abbé , son minois est joli , elle a le tour du visage agréable , & elle mérite bien que vous fassiez quelque chose , même un effort pour elle. Celui-ci pressé vivement , & craignant de désobliger un ami qui jouissait d'un grand crédit , tira 700 liv. de sa bourse & de ses propres deniers. Avec cette dot , la demoiselle la Grege fut mariée au nommé le Pot Boulanger du Chapitre Notre-Dame. Elle mourut huit jours après le décès du Cardinal , d'un saisissement subit.

en apprenant , dit-on , la mort de son illustre parrein.

Vis-à-vis de la chambre de l'Abbé *Dubois*, de l'autre côté du cul-de sac de l'Opéra , travaillait dans une petite chambre élevée, une couturiere. Celui-ci l'ayant apperçue par sa fenêtre, pendant qu'il dictait des dépêches à son secrétaire, oublia son ouvrage, & se mit à lui faire des signes pour qu'elle vînt le trouver. Cette fille ayant l'air de ne pas l'entendre , il continua long-temps ses minauderies ; mais impatienté , à la fin il renvoya son secrétaire , & appella son valet-de-chambre , *Manet* ; lui montrant la fenêtre de cette fille , il lui dit d'aller chez elle , & de la faire venir , sous prétexte de lui donner de l'ouvrage. *Manet* lui répondit avec son ton pesant & lourd : Eh ! comment voulez-vous que je devine la porte ? je ne vois que le derriere des maisons ; on m'enverra promener , & l'on me prendra pour un chercheur de midi à quatorze heures. Cependant il reçut une nouvelle injonction pour s'y transporter , mais il n'en fit rien , & dit pour s'excuser qu'il n'avait pu trouver l'endroit. Mon ami , lui repliqua l'Abbé en colere , vous êtes une bête & un butor , vous n'avez pas plus d'esprit qu'une cruche (1).

(1) Cette aventure rappelle celle de l'Abbé *Audibert*,

Ce *Manet* était un valet simple, naïf, & toujours endormi; aussi, n'entendant plus la sonette qui répondait dans sa chambre, il fut obligé d'attacher un cordon à son pied, afin que la femme qui amenait tous les matins l'ânesse de l'Abbé pût le réveiller. L'Abbé passant un soir d'un appartement à l'autre, & voulant se coucher, trouva *Manet* ronflant auprès du feu. Il l'appella plusieurs fois sans pouvoir en tirer une seule réponse. A la fin il s'approcha & le secoua rudement par l'épaule. J'y vais, répondit *Manet*, s'endormant de plus belle. Va, lui dit l'Abbé, en le jettant à terre, le diable te berce, puisse-t-il t'emporter aussi. Ce laquais lui était nécessaire pour émouvoir & purger sa bile, & peu de jours se passaient sans qu'il lui dît des injures ou qu'il le menaçât. Comme il était fort

attaché au Cardinal *Junfon*. Ayant la vue fort courte, il crut appercevoir vis-à-vis son appartement à Rome, au travers d'une fenêtre grillée, une Demoiselle qui lui faisait les doux yeux & lui soufflait des baisers avec la main : ce qu'ayant fait remarquer à un de ses amis, il lui dit : ne connaissez-vous point cette Demoiselle ? est-elle jolie ? Apparemment que j'ai le don & le bonheur de lui plaire, car elle me fait toujours des sinagrées par la fenêtre, elle me salue encore actuellement. Bon, répartit celui-ci, *inter cæcos cæcites imperant*, vous n'y voyez goutte; c'est un chat qui fait sa toilette, & nous annonce de la pluie en passant sa patte par-dessus son oreille.

lent, son maître lui donnait quelquefois des coups de pied pour le faire avancer. Je crois, disait-il, que ce b.... là a du plomb dans ses souliers.

Il fallait souvent à l'Abbé *Dubois* de ces médecines, & ceux qui l'approchaient de plus près, & dont il avait un besoin continuel, étaient les victimes de cette mauvaise humeur habituelle. Son Secrétaire & son Valet-de-chambre étaient les premières, lorsque la bile le dominait ou qu'il lui était survenu des chagrins ou de mauvaises nouvelles. Ils étaient tous deux des objets de colère, & il disait qu'ils lui avaient brûlé le sang. « Pour moi, dit le Secrétaire, j'étais, en mon particulier, la cause de tous les malheurs de la France & de l'Europe entière. Il ne m'a jamais frappé, mais souvent dit qu'il me tuerait, que je ne périrais que par ses mains; de même que *Manet*, qu'il disait vouloir pendre un jour à un des chenets de la cheminée. Il était bien triste pour moi d'avoir à vivre avec un tel maître; je faisais mon devoir par honneur, mais non avec agrément. Je me lassai un jour de ce train de vie qui aurait mis à bout la patience d'un Capucin, & je demandai à me retirer. L'Abbé me répondit fort sérieusement, Monsieur, si vous voulez me quitter, vous pouvez compter que je vous ferai mettre à la Bastille, car je veux être sûr d'une personne qui a mis le nez

dans les secrets de l'Etat. Il fallut baisser pavillon malgré moi, & faire de nécessité vertu. En effet, que pouvais-je répondre à celui qui, revêtu de l'autorité de M. le Régent, conduisait tout le monde *in virga ferrea* ».

« Cependant, malgré cette vivacité insupportable & diabolique, il avait quelquefois de bons momens, qui étaient bien rares à la vérité ; & il me disait une fois, d'un ton fort doux & fort tranquille : il ne faut pas prendre garde à tout ce que je dis, je suis un peu vif. Une autre fois il me tint un discours fort drôle : il faut que je fasse maison neuve, que je renvoie tout le monde, & si je le pouvais, je me renverrais moi-même. Cette expression est originale au suprême degré. Il se connaissait parfaitement bien : il faisait des retours désagréables sur sa conduite ; & rentrant dans cet intérieur qui le désolait, il était à charge à lui-même & à tout le monde. Il me disait un jour, qu'il avait oublié de faire ou d'écrire quelque chose d'essentiel, sans m'expliquer ce que c'était ; j'ai manqué à mon devoir, j'ai mérité d'être pendu. Je convenais en moi-même du fait, & je disais, bas, qui en doute ? On fit, dans ce tems-là, une liste de *vins* de la Cour, qui parut dans le Public, mais dont on ne nommait point l'Auteur. Les Princes & Princesses du Sang, les Seigneurs

& les Dames eurent chacun leur épithète, selon leur qualité, bonne ou mauvaise. Le vin masculin était désigné par ces mots, il est dans la boîte, droit, dur, bourru, &c.; & le féminin par ceux-ci, bon à mettre en perce, rappelle son buveur, sent la vieille futaille, &c.; & l'on y comprit l'Abbé Dubois sous le nom de vin malfaisant ».

Cette qualité le désignait parfaitement s'il faut croire un trait que son Secrétaire rapporte de lui. Nous avons vu les grandes obligations que l'Abbé avait eues à M. de Saint-Laurent, Précepteur de Son Altesse Royale, qui l'avait agréé pour Répétiteur sous lui, & avait fait plusieurs fois augmenter ses appointemens. L'Abbé, ayant pris pied dans la Maison d'Orléans, & se trouvant gêné dans ses projets par cet honnête homme, donna au Prince un Mémoire pour le faire chasser. M. de Saint-Laurent l'ignora toujours; cependant s'il fût mort quinze jours plus tard, il aurait fait renvoyer du Palais-Royal l'Abbé Dubois dont il avait reconnu les friponneries. Ce Précepteur était plein de science & de philosophie, aussi M. Bazin lui ayant demandé pourquoi il avait acheté la charge d'Introducteur des Ambassadeurs chez M. le Duc d'Orléans, plutôt que de vivre tranquille avec ses amis, il lui répondit : c'est une loge

que j'ai louée pour voir de plus près la comédie de la Cour ; *ut propius spectes*, dit Horace.

Les créanciers de l'Abbé Dubois n'étaient pas mieux récompensés que les bienfaiteurs, & il eut avec eux une scène pareille à celle d'Arlequin persécuté par la dame invisible, car il se trouva attaqué par quatre d'entr'eux à la fois. Le premier était un laquais Allemand, Gentilhomme de naissance, qu'il avait amené de Hollande. Ce domestique sollicitait le paiement de ses gages & le dédommagement de deux habits usés à son service pendant le voyage & depuis l'arrivée. L'Abbé, selon son usage, l'envoya promener & lui donna son congé en le menaçant de le jeter par les fenêtres. Je suis né gentilhomme, lui répondit le domestique, la nécessité m'a obligé de servir, mais je n'ai pas dérogé ; il n'appartient pas à un roturier de me traiter de la sorte : je ne sortirai point sans être payé, j'enlèverais plutôt des meubles, jusqu'à la concurrence de la somme ; delà j'irai me plaindre à Son Altesse Royale & raconter à tout Paris vos indignes traitemens.

L'Abbé était furieux, il trépignait & jurait ; cependant voulant se débarrasser de cet importun, il se réfugia dans un autre appartement ; mais il trouva en son chemin le Sieur André, Drapier. Celui-ci

demandait le paiement de trois pieces d'écarlate qu'il avait fournies pour la livrée, avant le voyage de Hanover. A ce créancier s'en joignit un troisieme qui était Propriétaire d'un corps-de-logis attenant au Palais-Royal & au cul-de-sac de l'Opéra. L'Abbé l'occupait depuis long-temps sans en avoir payé le loyer. Ils furent reçus aussi agréablement que le domestique Allemand. Mais le troisieme créancier répondit à l'Abbé, sans se déconcerter, que s'il n'était payé dans la journée, il ferait arrêter son carrosse. Le Sieur *André*, moins accoutumé à ces scenes odieuses, se trouva mal dans l'antichambre & fut assez long-temps à reprendre ses sens. L'Abbé, persécuté si opiniâtement, se refugia dans sa chambre, espérant d'être délivré de tous ces demandeurs fatiguans. Mais le destin en avait ordonné autrement : un Valet-de-pied de *Madame* l'y attendait. Celui-ci vendait des marchandises de contrebande (indiennes & mousselines qui l'étaient pour lors), & avait fourni deux robes pour deux maîtresses de l'Abbé. Il lui en demanda le paiement, & reçut la même réponse que les trois premiers. Protégé par *Madame*, ce Valet alla sur le champ se plaindre à cette Princesse, qui était à sa toilette. Elle envoya chercher à l'instant l'Abbé, qui, ne se doutant de rien, s'y rendit; & traversant son anti-

chambre pour aller chez cette Altesse, trouva encore le Sieur *André* revenant à la charge. Il l'envoya faire.... & monta chez *Madame*. Elle le reçut comme un polisson, lui reprocha durement ses dénis de priement, & le menaça de le faire punir par son fils. Cette correction changea l'humeur de l'Abbé *Dubois*. Il rentra chez lui doux comme un agneau, & donna à ses créanciers un billet à recevoir chez *Lefebvre*, Notaire, rue du Coq, chargé de faire valoir son argent sur la place. C'est ainsi que finit cette scène ridicule dont l'Abbé fit tous les frais, & que *Madame* raconta à toute la Cour.

Le sieur *Monbrun*, dont nous avons parlé plus haut, & qui n'avait aucun protecteur, ne réussit pas aussi bien à se faire payer. Il vint un jour prier l'Abbé de faire donner à son fils un petit bénéfice de quatre à cinq cents livres de rente, pour le soulager dans le dérangement où le système avait mis ses affaires. L'Abbé qui, dans sa jeunesse, avait tant de fois mangé chez lui, pour diminuer les frais de son auberge, qui d'ailleurs s'était approprié neuf cents livres sur la vente d'un cheval anglais appartenant au sieur *Monbrun*, ne l'écouta point, & feignit de le méconnaître.

Pendant que l'Abbé avait une guerre intestine avec les créanciers, le Régent craignait que la France ne fût bientôt obligée d'en avoir avec l'Es-

pagne. L'Empereur & le Roi d'Espagne n'avaient point fait de paix, & la lassitude des deux partis semblait seule suspendre les hostilités; mais la plus légère étincelle pouvait rallumer les feux & causer un incendie général. Le Roi d'Angleterre & le Duc d'Orléans redoutaient cet embrasement, parce que l'un ne se croyait pas suffisamment affermi sur le trône, & l'autre avait tout à craindre de la Branche Espagnole qui voulait l'exclure de la succession à la couronne de France. Ces deux Princes résolurent d'entamer une négociation avec l'Empereur & l'Espagne, & de les amener à signer un traité de paix, qui étendit à toute l'Europe les avantages de la triple alliance.

Le Négociateur de ce dernier traité fut choisi avec raison pour travailler à celui qu'on méditait. L'Abbé *Dubois* fut en conséquence nommé Ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Avant de partir pour cette ambassade, il laissa un chiffre à un de ses neveux qu'il avait fait venir de Brives nouvellement, & qu'il destinait à de grandes choses, à cause de sa douceur & de ses talens. Ce jeune homme avait été goûté par S. A. R., qui l'agréa, pour travailler avec Elle en petit Ministre de confiance, pendant l'absence de son oncle. L'Abbé *Dubois* avait établi un chiffre de correspondance avec le Régent, son neveu, & le Marquis de *Nancie* seul. Il choisit pour Secrétaire d'Am-

ballade le sieur *Néricault Desfontaines*, connu par plusieurs bonnes Comédies, qui lui avait été indiqué par le premier valet-de-chambre de S. A. R., & le fit partir pour l'Angleterre dès le mois d'Août 1717, où il fut suivi dans le mois de Septembre par la Maison de l'Abbé.

Celui-ci partit le 12 du même mois pour Calais, accompagné de son Secrétaire intime, d'un courier, d'un maître d'hôtel, d'un valet-de-chambre & d'un laquais. A minuit il rencontra près de Calais le sieur d'*Yberville* qui revenait de Londres où il avait été chargé des affaires pendant plusieurs années, où il avait même jetté les fondemens du traité. Les deux négociateurs s'entretenrent assez longtemps sur les affaires; après quoi le Sr. d'*Yberville* continua son voyage, & l'Abbé se mit à table avec une Demoiselle qu'il connaissait. » Car, dit son Secrétaire, il avait des maîtresses & des connaissances sur toute la route. Il voulait bien travailler aux affaires, mais sans préjudice aux plaisirs, dont il ne pouvait se passer..... il disait franchement : Quand on est une fois accoutumé à ce gargouillage-là, on ne saurait s'en passer. »

Arrivé à Calais, l'Abbé logea chez le Chevalier *Molé*, Commandant pour le Roi, & y resta quatre jours, parce que le vent était contraire à la navigation.

Pendant

Pendant ce temps là il écrivit à M. le Régent pour lui donner avis de son arrivée dans cette ville, & lui demander ses derniers ordres. Il écrivit aussi à M. le Maréchal d'*Uxelles* pour le prier de l'aider dans ses négociations, & de lui faire part de ses lumières supérieures & de ses sages réflexions. M. *Pecquet*, premier commis des affaires étrangères, ne fut pas oublié dans ses dépêches, car il lui en adressa une pour l'engager à faire sa cour au Maréchal d'*Uxelles*, président du conseil des affaires étrangères, & à le mettre bien dans son esprit.

Le vent étant devenu favorable, il s'embarqua sur un paquebot loué pour lui seul & sa suite, dans lequel il monta à la vue du Commandant & de tous les Officiers de la place qui l'avaient accompagné. A peine fut il en haute mer, qu'il en fut incommodé, parce qu'elle était agitée, que le vent était rude, & qu'on ne pouvait aller qu'à la bouline. Il fallut descendre du bâtiment avec une échelle de corde dans des bateaux plats, pour aborder. Les matelots étaient fort embarrassés à débarquer pendant la nuit une chaise de poste, des malles, des valises, des selles, des bottes. L'Abbé jurait comme un charretier embourbé, & les matelots répondaient sur le même ton.

Il soupa enfin & coucha à Douvres, d'où il partit pour Londres. Il fit une lieue & demie dans cette

ville, sans compter le fauxbourg, avant que d'arriver au quartier de Westminster Duckstreet (rue des Ducs), où on lui avait loué une maison à 7500 liv. par an. Elle était belle, grande, bien meublée, avec un petit perron & une petite porte quarrée selon l'usage, car il n'y avait point alors de portes cochères dans cette ville, ou du moins elles étaient très-rares. Il fut réveillé le lendemain par les hauts-bois & trompettes de la ville qui lui donnerent des aubades devant sa porte. Cette sérénade lui déplut très-fort, parce qu'on faisait, disait-il le contraire de ce qu'on devait : c'est à-dire, un grand étalage, au-lieu de tenir son arrivée secrète; cependant il leur donna trois guinées.

Ayant fait part de son arrivée à M. Stanhope, celui-ci le présenta à Sa Majesté Britannique. L'Abbé visita ensuite le Prince & la Princesse de Galles, la Duchesse de Munster, depuis Duchesse de Kendale, Mademoiselle de Schalenbourg, la Comtesse de Kielmanseck, son ancienne connaissance, Milord Cadogan, Milord Sunderland, M. de Craggs, le Baron de Bervstorff, le Comte de Bothman, M. de Robertson, & les miladis & femmes des Ministres. » Après ces visites il fallut songer à faire bonne chere, car les Anglais ne la haïssent point, & aiment assez à boire; ils ne font que dîner comme les Hollandais, mais le repas dure long-

temps. » L'Abbé Dubois qui connaissait ce pays , avait pourvu à tout. Il avait apporté toute sa vaisselle , & en outre , une partie de celle du Roi , marquée aux trois couronnes , & un surtout de vermeil. Son neveu lui envoya ensuite conformément à ses ordres , un beau carrosse neuf , attelé de six chevaux. Mais le cocher qui n'avait pas le pied marin , eut si grand-peur à Calais en voyant la mer , qu'il voulut abandonner l'équipage , & retourner à Paris. L'Abbé lui écrivit que s'il ne voulait pas s'embarquer , il le ferait jeter à la mer avec des boulets de quarante - huit livres à chaque membre.

On entama sur le champ la négociation de la quadruple alliance , & l'Abbé qui faisait marcher de pair son plaisir & les affaires negocia avec les Anglaïses. Pour y réussir plus vite & plus sûrement il prit pour domestique un nommé *Henri* , qui parlait très-bien Anglais , & venait de quitter un Ambassadeur de Portugal. Comme il avait servi aux plaisirs de cette Excellence , & qu'il y avait pourvu avec soin & dextérité , l'Abbé disait que c'était une bonne acquisition , & qu'il avait de grands talens. Cet *Henri* stylait au même métier ses deux fils , qui profitaient à vue d'œil , & suivaient fidèlement ses traces. Pour faire un essai de sa science , il procura à son nouveau maître

la maîtresse de son Excellence Portugaise, qui était pour lors désœuvrée, & logeait chez une Matrone. Cette Demoiselle était brune & jolie, elle plut beaucoup à l'Abbé. L'arrangement fut bientôt fait, & consista en quelques guinées qu'*Henri* lui devait remettre par semaine, & sur lesquelles il avait soin de prendre sa paraguante.

Pour se délasser de son travail, il faisait porter de temps en temps chez elle un souper fin qu'il n'avait garde de commander au Sr. Chef, son maître-d'hôtel dont il se méfiait, mais à un aide de cuisine, en qui il avait plus de confiance; & il allait prendre ses ébats. Lorsqu'il était quelques jours sans voir cette belle brune, elle venait accompagnée de sa matrone, se promener dans le parc de Saint James. Là, elle passait & repassait sous les fenêtres du cabinet de l'Abbé, lui faisant avec son éventail des reproches sur son indifférence. L'hôtel qu'il habitait avait une issue sur le parc, dans lequel on descendait par la cour intérieure & un perron. Lorsque l'Abbé, occupé à dicter des dépêches, l'apercevait, il était aux champs », il lui faisait des minauderies & des fingeries par la fenêtre & lui ricannait amoureusement au nez. Il la contemplait avec satisfaction & complaisance, se promener; il admirait sa noble démarche, sa taille fine & son beau port. La vieille matrone ou

forcie, laide comme le péché, marchant à ses côtés, servait encore de lustre & de relief à cette Vénus, laquelle enfin disparaissant, l'Abbé doux comme un agneau, appaisé par cette dose de lenitif, me disait d'un ton léger : je vous prie, Monsieur, de me faire la grace de me dire où vous en êtes; car il ne savait pas où il en était. Il avait perdu le fil de son discours & de son sujet; la Pénélope l'avait entraîné, il fallait lire & relire; mais étant frappé par un objet plus charmant que la négociation, & ne pouvant pas travailler, il remettait la partie au lendemain. »

Quelquefois il la faisait coucher dans son hôtel. Le rendez-vous étant donné, elle se promenait le soir dans le parc, jusqu'à ce que les valets-de-chambre de l'Abbé fussent retirés. L'Abbé couchait au rez-de-chaussée, & *Henri* introduisait la Demoiselle par le perron du jardin. Mais comme il était entouré de palissades & de treillages plantés à dessein d'éloigner les curieux, *Henri* la prenait par le travers du corps, l'élevait au-dessus des palissades, & l'Abbé la recevait par la fenêtre. L'exemple du maître influait sur toute la maison, & les sous-secrétaires de l'Abbé se rendaient à certains jours de la semaine dans une cave qui tirait du jour par un soupirail grillé, placé devant l'hôtel dans une allée du parc. Comme il y avait

une chapelle anglicane dans le même corps de logis, les Anglais & Angloises qui s'y rendaient étaient obligés de passer au-dessus de ce soupirail, & la mode de porter de larges paniers, qui régnait alors, servait à merveille la curiosité de cette jeunesse libertine.

L'Abbé Du Bois après avoir soupé chez sa maîtresse, allait souvent au cercle du Roi de la Grande-Bretagne qui tenait appartement pour les dames. Afin que sa toilette ne se ressentît point du désordre de sa conduite, il envoyait chercher une nouvelle perruque bien arrangée & bien poudrée. Cet article de sa dépense n'était sûrement pas le moindre. Car il payait en Ambassadeur extraordinaire les perruques, qui étaient faites par le fameux Hervé. Chacune d'elles lui coûtait cinq cens livres.

S'étant lassé de cette nymphe, l'Abbé cessa pendant quinze jours de la voir & de lui payer ses appointemens. Elle se crut abandonnée, & chercha des ressources dans de nouvelles connaissances. Un Officier allemand, d'une taille gigantesque, lui offrit sa bourse & ses services qu'elle n'eut garde de refuser. Cependant un tendre souvenir ramena l'Abbé chez son ancienne maîtresse. Il y trouva ce nouveau rival qu'il examina d'abord des pieds à la tête; après quoi il entra en fureur, lui demanda insolemment ce qu'il venait faire dans cette maison,

& lui dit en jurant qu'il s'en plaindrait au Roi d'Angleterre. Le géant lui répondit sans s'émouvoir ; pas tant de bruit , M. l'Abbé , vous n'êtes pas homme d'épée , quoique vous la portiez , & vous ne savez manier que l'écritoire. J'en écraserais cent comme vous , & les culbuterais tous comme des pygmées. Mais puisque vous me menacez de vous plaindre au Roi , je vais moi-même lui porter vos plaintes. Après ces mots il sortit.

Sa fureur ne fut point apaisée par la sortie de l'Officier , elle parut au contraire redoubler. Il chargea d'injures la demoiselle & la matrone ; les menaça de les faire pendre en leur donnant des coups de pied & des soufflets. Un malheur en amène ordinairement un autre ; de sorte qu'en s'escrimant ainsi , il heurta son genou contre l'encognure d'un bureau ; ce qui lui causa une grande douleur. On le ramena chez lui dans sa chaise à porteur , & il boita pendant quelques heures. Mais il ne parut point au Palais pendant plusieurs jours , étant retenu à son hôtel plutôt par la crainte que l'Officier allemand n'eût raconté son aventure au Roi , que par la douleur qui fut bientôt apaisée. Il fit informer M. Stanhope qu'il ne pouvait aller au Palais faire sa cour à Sa Majesté Britannique , parce qu'il avait une goutte sciatique. Le Roi envoya aussitôt savoir des nouvelles de la santé de l'Am-

ambassadeur ; les Ministres & les Lords vinrent eux-mêmes lui témoigner la part qu'ils prenaient à ses souffrances.

Lassé de cette comédie , l'Abbé Dubois reparut enfin appuyé sur une canne , & affectant des douleurs qu'il n'éprouvait pas. Le Roi le recevant dans son cabinet , lui ordonna de s'asseoir , quoique lui-même demeurât debout : car il ne s'asseyait presque jamais , & travaillait debout sur un pupitre élevé , à cause des hémorroïdes qui le tourmentaient cruellement. Sa Majesté , à qui l'Officier avait tout raconté , ne put s'empêcher de dire à l'Ambassadeur : en vérité , M. l'Abbé , il faut vous faire compliment , car vous avez une jolie maîtresse dans ce pays-ci. Celui-ci répondit en plaisantant , mais se hâta de rompre cette conversation & de parler de la négociation.

Cette contrariété le troubla pour quelques jours , & les dépêches s'en ressentirent. Il y avait même des jours & des heures où il ne pouvait en dicter une correctement. Son style était diffus , ses pensées déconfues , tout le distraiait alors de son travail , même une mouche , mais plus ordinairement quelque jolie anglaise qu'il voyait se promener sous ses fenêtres dans le parc Saint-James. Il courait vite pour la voir passer , l'examiner & la regaler du galant *veri prety* , qui veut dire fort jolie. Il voulait se re-

mettre ensuite au travail , mais la distraction le suivait à son bureau , & il faisait lire & relire , raturer & transposer cent fois. La faute en était toujours au Secrétaire , à qui il dit un jour d'un air fâché : j'étais guéri de ma sciatique , & vous êtes cause qu'elle me reprend dans le moment. Il prit sur le champ sa canne , & contrefit le boiteux. Mais après avoir fait trois ou quatre tours de chambre , il la quitta , oublia son prétendu mal & se radoucit. Ce Secrétaire convient cependant qu'habituellement l'Abbé *Dubois* avait le travail facile , qu'il employait quelquefois sept heures & des journées entières à dicter. Il n'interrompait pas même cette occupation en satisfaisant aux besoins les plus impérieux de la nature. Car il dictait un jour à son Secrétaire dans ce moment de crise , & il lui dit : à la ligne. Dans la situation où je suis , Mgr. , &c.

Sa première dépêche était adressée ordinairement au Conseil des affaires étrangères. Elle consistait en une simple relation des nouvelles de ce qui se passait à la Cour d'Angleterre , & de courses de chevaux , &c. pour amuser le tapis , & donner le change au Conseil. Elle le faisait passer pour un espion & non pour négociateur. Il ne mit sûrement pas dans la dépêche du Conseil, le récit d'une aventure qui lui arriva à Newmarket. Ayant été invité par le Roi à assister à une course fameuse , il emprunta un très-

beau cheval, orné d'une selle & de pistolets garnis en argent. Cet animal se sentant picquer à la croupe par une mouche, s'accroupit pour écraser son ennemi contre le gazon. L'Abbé, qui n'était pas habile cavalier, saisit sur le champ la crinière pour se retenir en selle. Dans ce moment fatal, Sa Majesté Britannique passa accompagnée de toute sa Cour, & l'Ambassadeur extraordinaire de France fut obligé d'ôter son chapeau, & de la saluer dans cette attitude contrainte & ridicule (1).

(1) Ce contre-tems fâcheux semble avoir affligé spécialement les Ecclesiastiques jaloux de faire parade d'une science absolument étrangère à leur état. Le P. Joseph, ce Capucin si célèbre sous Louis XIII, servait, au siège de la Rochelle en qualité d'Aide-de-Camp au Cardinal de Richelieu, & portait ses ordres dans l'armée. Comme il se plaignait toujours de l'indolence & de la paresse des chevaux que lui donnaient les Ecuyers du Cardinal, ils lui en choisirent un des plus vifs & entier, pour une revue. Le Capucin y parut à la tête du camp, revêtu de l'habit de son ordre, & monté sur ce coursier fougueux. Un Officier général qui se trouvait auprès de lui, avait une jument qui fit naître les plus vifs desirs à la monture du Capucin. Ce cheval entier saisit l'instant où son cavalier, distrait par la diversité des objets, laissait négligemment flotter les rênes. Il s'élance & renverse avec ses pieds l'Officier général, qui n'eut pas le tems de se reconnaître; & malgré les saccades redoublées du Capucin, les cris & les huées des spectateurs, il couvrit cette jument. Les

La seconde dépêche concernait la négociation, & était adressée à M. Dubois, le neveu, qui la déchiffrait, la portait à S. A. R., & prenait en substance ses ordres & ses réponses pour les envoyer à son oncle dans un plus grand détail. Mais la partie la plus secrète de cette négociation était réservée pour des lettres particulières & sans chiffre, adressées immédiatement à cette Altesse. Pour le faire en sûreté, l'Abbé Dubois était convenu avec ce Prince de certains noms particuliers par lesquels il désignait quelques personnes. *St. Pierre* était le *Marquis de Torcy*, ancien Secrétaire des affaires étrangères. *Le Poëte*, le *Maréchal d'Uxelles*, & l'homme au bassin des *Tuilleries*, M. le *Duc de Noailles*, parce que son hôtel y faisait face du côté du jardin. « Il les habillait tous de taffetas pour quarante sols, (dit son Secrétaire, dont les expressions sont ordinairement basses & triviales), les accommodant de toutes pièces, prévenait M. le Régent contre eux, & développait tout ce que la jalousie & la haine peuvent inspirer ».

Il écrivit aussi au *Marquis de Nancré*, Capitaine

Jésuites, qui n'aimaient pas le *P. Joseph*, le firent peindre & graver dans ce moment de crise, où il fut obligé d'attendre sur sa monture que le courrier eût assouvi sa passion, & d'en suivre malgré lui tous les mouvemens.

des Gardes de S. A. R. , qui avait été envoyé en Espagne pour engager Sa Majesté Catholique à entrer dans la quadruple alliance. Le même dessein liait sa correspondance avec le Sr. *Dubourg*, chargé des affaires de France à Vienne. Quoique l'Empereur tirât de grands avantages de ce traité, on avait beaucoup de peine à l'y faire accéder, & à mettre des garnisons neutres dans les Etats de Toscane & de Parme. Ces dépêches tenaient fort au cœur à l'Abbé *Dubois*, il ne se fiait pas à ses laquais pour les porter à la poste, & il envoyait tous les jours son Secrétaire les y mettre lui-même; quoique le quartier de Westminster qu'il habitait en fût éloigné de plus d'une lieue.

Le Roi d'Angleterre alla pendant quelque tems à Hamptoncourt, maison de plaisance éloignée de cinq lieues de Londres. L'Abbé *Dubois* s'y rendait toutes les semaines pour faire sa cour, & ne menait avec lui que son Secrétaire de confiance: celui de l'ambassade, le Sr. *Destouches*, n'était point de ces voyages, parce que l'Abbé ne l'aimait pas, & n'osait se confier à lui. Il avait de l'esprit & du mérite, ce qui portait ombrage à son maître, qui redoutait un surveillant aussi éclairé. Il passait quelquefois quinze jours sans le demander ni l'appeler dans son cabinet. Sa jalousie contre le Sr. *Destouches* allait si loin, qu'il lui reprochait d'avoir travaillé

pour le théâtre, & qu'il dit un jour avec aigreur : voyez un peu ce f. . . comédien avec son habit de la friperie ; il ne saurait sortir sans avoir un de mes laquais derrière lui. Ils se raccommoderent cependant par la suite, & l'Abbé lui confia, en partant de Londres, le soin des affaires de France.

L'Abbé *Dubois* n'admettait dans sa voiture d'autre étranger que le Chevalier *Schaub*, avec qui il parlait ouvertement & s'entretenait des moyens de faire agréer au Roi d'Espagne la quadruple-alliance. On n'épargnait pas le Cardinal *Albéroni* & l'on plaisantait beaucoup sur ses vivacités. L'Abbé *Dubois*, qui était jaloux des talens de ce Ministre, cherchait à le faire passer pour fou, & lui prodiguait des brocards qui le déchiraient en lambeaux. Mais il ne le faisait pas impunément, car le Ministre Espagnol ne parlait jamais de l'Ambassadeur Français qu'en disant : *questo birbante*, ce fripon, &c. ce que l'Abbé *Dubois* ignorait.

Arrivé à Hamptoncourt, cet Abbé y occupa l'appartement de M. *Stanhope*, qui le lui avait destiné. Il dîna ensuite avec le Roi, à la droite duquel il fut placé. Les autres Ministres étrangers eurent le même honneur. Sa Majesté Britannique, qui parlait notre langue avec assez de facilité, s'entretenait souvent avec l'Abbé *Dubois*, qui l'amusait par ses contes & ses historiettes. Il lui dit,

entr'autres choses , que les Anglais avaient la main fort légère , & qu'en descendant de voiture ils lui avaient pris une montre d'or & une bourse de cent guinées. Son Secrétaire assure que la scène de ce vol avait été le Parc Saint-James , & que les acteurs n'étaient autres que les syrenes avec qui l'Abbé allait quelquefois s'égayer sur la brune.....

Cependant la quadruple - alliance semblait se reculer tous les jours par les échecs qu'elle recevait de l'Empereur & du Roi d'Espagne. L'Abbé *Dubois* demanda un congé à Son Altesse Royale pour lui expliquer de bouche des choses qui ne pouvaient être confiées au papier. Il l'obtint , arriva à Paris le 4 Décembre 1717 , & ne voulant pas paroître encore au Palais-Royal , il descendit chez un Baigneur , dans la rue des Vieux-Augustins , où il coucha. Le lendemain il fit écrire au Comte de *Nocé* pour donner avis de son arrivée au Régent , qui voulut le voir dans son équipage de cavalier. M. de *Nocé* vint le prendre dans son carrosse & le mena chez le Prince , avec lequel il eut une très-longue conversation. Après cette visite l'Abbé reprit son logement & son habit ordinaires. Pendant le séjour qu'il fit à Paris , il travailla de toutes ses forces à réchauffer le Régent pour la quadruple alliance. Ce Prince s'était beaucoup refroidi sur cet objet depuis l'absence de l'Abbé ,

& la majeure partie du Conseil des Affaires Etrangères cherchait à l'en éloigner entièrement. M. le Maréchal d'Uxelles n'y donnait point les mains. M. Pecquet, le pere, Secrétaire & Rapporteur de ce Conseil, dont le Maréchal était Président, ne la goûtait pas davantage. Toute la vieille Cour enfin était d'un avis contraire. Les envieux & les ennemis de l'Abbé, qui cherchaient à le faire échouer dans cette négociation délicate, se joignaient à elle.

L'Abbé reprit en peu de jours son ascendant ordinaire sur l'esprit du Prince, & l'ayant suffisamment ranimé pour la négociation, il repartit le 25 Décembre pour Londres. Ce voyage n'offrit rien de remarquable, qu'un petit incident arrivé à Douvres. Les aubergistes accoururent au-devant de lui & prièrent son Excellence de leur faire l'honneur d'accepter leur maison; l'Abbé, lassé de leurs importunités, dit à celui qui le pressait davantage : Va te faire.... toi & ton Excellence. Il monta sur le champ dans un carrosse à six chevaux & arriva à Londres le même jour. Son premier soin fut de rendre compte au Roi & à ses Ministres des conférences qu'il avait eues à Paris avec M. le Régent & de reprendre le fil de la négociation. Il ne cessait d'écrire à Son Altesse Royale de se tenir toujours en garde

& de se défier des flatteurs, c'est-à-dire, des conseillers opposés au Traité projeté. Ce Prince lui répondait de sa main, l'assurant qu'il persistait dans ses desseins, & finissait ces lettres par ces mots: Ne doutez point, mon cher Abbé, de ma confiance & de mon amitié (1).

Toute la finesse de l'Abbé *Dubois* était employée à flatter le Roi d'Angleterre & à découvrir les choses qui plaisaient le plus à Sa Majesté Britannique. Il faisait venir, pour ce Prince, des fromages de *Cramayel*, & recevait, régulièrement, à toutes les postes, les plus belles truffes que *Brives* pouvait fournir. Le Roi les aimait beaucoup & faisait honneur aux présens de l'Ambassadeur. On leur attribua même une aventure qui arriva dans ce temps-là au Roi *George* & à la Duchesse de *Munster*, nommée depuis la Duchesse de *Kendale*. L'impériale du lit dans lequel ils étaient couchés se détacha du plafond & tomba sur Sa Majesté. Elle aurait été étouffée sous ce fardeau avec la Duchesse, qu'un embonpoint extraordinaire mettait hors d'état de se dégager, si les valets-de-chambre

(1) Le Secrétaire observe ici qu'il tonna très fort à Londres le 24 Janvier 1718. Les amateurs d'observations météorologiques nous sauront gré de leur conserver celle-ci, quoiqu'elle paraisse déplacée dans une vie particulière.

ne fussent accourus au bruit. Cet accident se répandit par toute la ville, & les plaisans le firent graver sur des tabatieres, que l'on se montrait en cachette. On y voyait un lit, quatre pieds entrelassés, & l'impériale tombée, entre les mains des domestiques, qui faisaient tous leurs efforts pour la soulever. La toilette de la Duchesse & ses habits étaient placés à droite sur un fauteuil, & ceux du Prince à gauche sur un autre.

Les présens & galantries de l'Abbé ne se bornaient pas à Sa Majesté seule, ils s'étendaient aux maîtresses de ce Prince & à leurs femmes. Il engagea le Régent à faire faire, par la *Fillon*, célèbre Couturiere de Paris, des habits complets & des andriennes (1) pour les femmes, avec les plus belles étoffes d'or & d'argent de Lyon. Il envoya, en même temps, les mesures de la Duchesse de *Munster*, de la Comtesse *Rielmansek*, de Mademoiselle de *Schulembourg*, de Miladi *Sunderland* & de Miladi *Stanhope*.

(1) En 1704, à la première représentation de l'*Andrienne*, Comédie en vers de *Baron*, imitée de *Térence*, la Demoiselle *Dancourt*, qui jouait le premier rôle, avait une robe abattue avec des paremens. Toutes les Dames la trouverent de si bon goût, qu'elles en firent faire de pareilles, que l'on appella des *Andriennes*.

Le Régent, dont la générosité n'avait pas de bornes, donna des ordres précis, & les habits arrivèrent à Londres, accompagnés de pieces d'étoffe d'or entieres, destinées pour les maris de ces dames. L'Ambassadeur les fit étendre dans une salle de son hôtel, en apparence pour détruire les faux plis, mais pour donner un spectacle nouveau aux Anglais. Ils vinrent en foule pour le voir, les femmes sur tout dont les parures étaient alors fort simples, trouvaient ces présens d'une richesse & d'une magnificence inouïe.

Quelques jours après ce fastueux étalage, l'Abbé envoya à chacune des dames nommées ci-dessus, un habit complet, & garda pour lui les andriennes. C'étaient des robes abbatues de drap d'or ou d'argent des plus riches, du meilleur goût & de la dernière mode. Les devans & les manches étaient garnis de franges & de glands d'or trait à graine d'épinards. Pour dénaturer & déguiser son vol, il fit décondre par la femme de charge de sa maison, tous les ornemens, toutes les robes, & en conserva précieusement les morceaux. Les seuls valets-de-chambre du Roi reçurent de lui une piece de drap d'or avec laquelle ils s'habillerent, & effacèrent tous les Seigneurs Anglais qui étaient très-modestes, & ne portaient que des étoffes unies. Il ne donna donc aux femmes que la moitié du pré-

sent qui leur était destiné , & les hommes furent oubliés. L'Abbé se substitua à leur place , s'empara des andriennes & pièces d'étoffes , s'accommodant ainsi , sans scrupule , du bien du Roi son maître , & du Régent. Cependant il leur en faisait honneur. Car il était très-brillant les jours de gala , tel que celui de la naissance , de la fête du Roi , jours auxquels les Ministres étrangers ne paraissaient à la Cour qu'avec des habits neufs , & cherchaient à se distinguer par la magnificence. Parmi ceux que porta l'Abbé *Dubois* dans cette ambassade , on remarqua un velours violet avec des paremens , & la veste d'une étoffe d'or , un autre fait avec une mosaïque canelle & or , rehaussé de paremens , & la veste gris-de-lin & argent. L'Abbé affectait de se montrer à la fenêtre qui s'ouvrait sur le parc Saint-James , lorsqu'il portait ces riches habits , & se pavait aux yeux des bourgeois de Londres étonnés.

Quoique l'Abbé n'eût l'air de s'occuper que de la paix générale aux yeux de l'Europe , & de la quadruple alliance à ceux du Régent , il ne perdait cependant pas de vue sa fortune & son élévation. « Il y travaillait à la sourdine , dit son Secrétaire , & à la sappe ; & pour y parvenir , il aurait volontiers servi de parrein à un ami qu'on eût voulu arquebuser ». Pour cet effet , il adressa à S. A. R. un Mémoire très détaillé sur le projet de

casser tous les conseils de régence, & de rétablir la charge de Ministre des affaires étrangères. L'Abbé ne se proposait pas ouvertement pour cette place, mais il l'insinuait en disant au Régent qu'il fallait mettre dans un poste si délicat un sujet capable, & affectionné à S. A. R. La proposition n'était pas équivoque, & autant aurait valu qu'il se fût désigné lui-même, car il ne cessait de répéter à ce Prince qu'il n'était aimé réellement & solidement que de lui. Avec *Dibagnet*, seul concierge du Palais-Royal, ajoutait-il dans ce Mémoire, & avec de la fermeté, V. A. R. se fera plus respecter & craindre qu'avec trente de ses Conseillers, tous reconnus pour des flatteurs & des traîtres.

Ce Mémoire ou cette Instruction fut envoyé trois mois avant la signature du traité de Londres, au Comte de *Nocé*, Gentilhomme de la garde-robe du Duc d'Orléans. L'Abbé le priait, dans une lettre particulière de le présenter au Régent dans un moment où il serait tranquille, & de bonne humeur: Le Comte vit, après le plus léger examen, qu'il s'agissait, dans cette missive de casser le Conseil des affaires étrangères, présidé par son ami le Maréchal d'*Uxelles*. Il n'eut garde de le remettre, & s'excusa au retour de l'Abbé, en lui disant qu'il n'avait pu trouver le moment favorable, le Prince ayant été accablé d'ennui & de travail.

Les ennemis de l'Abbé *Dubois* lui rendaient à Paris, avec usure, les mauvais offices qu'il employait contr'eux dans ses dépêches. Ils profitaient de son absence pour croiser ses desseins, & ils agirent si habilement auprès de S. A. R., qu'elle fut déterminée à ne pas signer le traité. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'Abbé *Dubois*. Il n'osait plus demander un congé pour venir à Paris changer la résolution du Prince. Cependant c'était là le seul remède au mal. A force de réfléchir & de combiner les divers expédiens que lui fournissait son esprit inventif, il s'attacha à celui-ci : ce fut d'engager S. M. B. à envoyer en France M. *Stanhope*. Il l'obtint, & ce Ministre arriva à Paris au mois de Juillet 1718, pour persuader, avec son éloquence ordinaire, au Régent & au Maréchal d'*Uxelles* que ce traité était fort avantageux à la France, & que le refus de le conclure aurait les plus funestes conséquences. Cette négociation fut traitée dans plusieurs conférences, auxquelles assistait M. *Pecquet*. Milord *Stanhope* goûta beaucoup ce commis, fut enchanté de la force de ses raisonnemens & de la manière précise & naturelle avec laquelle il s'énonçait.

Les conférences eurent l'effet désiré, & le Régent se rendit aux fortes représentations, & plus encore aux vives sollicitations du Ministre Anglais. Il consentit à faire une convention par laquelle on

s'engageait réciproquement à signer à Londres la quadruple alliance. Cette nouvelle étant arrivée au Roi d'Angleterre, il la fit porter sur le champ à l'Abbé Dubois par M. Craggs, Secrétaire d'Etat. Celui-ci s'écria en entrant *signatum, sigillatumque est*. A ces paroles, l'Abbé ne put contenir sa joie. Il accourut, & se jeta au col de M. Craggs, en le remerciant & le caressant affectueusement. Il fit aussitôt appeler son Secrétaire intime après la sortie du Lord, & lui dit d'un air satisfait & joyeux : enfin, j'ai triomphé de tous mes ennemis ; le traité sera signé, M. Craggs vient de me l'apprendre : vous avez eu plus de part que personne à mes peines & à mes chagrins, ajouta-t-il, il est juste que vous en ayez le premier à mon triomphe.

« Ce consentement de S. A. R. à la signature du traité, remplit d'une certaine onction de douceur les actions & les paroles de l'Abbé, qui avait eu le sang fort échauffé & fort aigri de la résistance du Prince. Nous autres martyrs, dit son Secrétaire, avions grand besoin de cette bonne nouvelle, & d'un ange consolateur car notre Ambassadeur diabolique était comme un fagot d'épines qu'on ne pouvait approcher qu'avec des pincettes. Il voulait jeter tout le monde par les fenêtres, faire tout pendre, tout tuer ; & sa colère était si grande, qu'elle s'étendait même jusqu'à S. A. R. Un jour que je

travaillais avec lui, il se promenait en robe-de-chambre, avec son bonnet de nuit très-enfoncé, & marmottant entre ses dents; il eut l'imprudence & l'insolence de dire en parlant, de M. le Régent: il ne mérite pas toutes les peines que je me donne. Jè lui remettrai ses fichus papiers, & l'enverrai faire... lui & son s..
Gouvernement. Il approcha en même tems de la table où j'écrivais, & me regarda sous le nez, comme pour remarquer si je n'avais pas entendu, & si je ne faisais pas réflexion à ce qu'il venait de prononcer. Je fis semblant de ne pas appercevoir sa contenance, & d'être entièrement occupé de mon ouvrage».

M. Stanhope ayant quitté la France, fit au Roi son maître le détail de sa mission & du succès qu'il avait obtenu. Il rendit en même temps à ce Prince un témoignage avantageux de la capacité, des talens & de la bonne volonté de M. Pecquet. S. M. B. voulant donner à ce commis une marque distinguée de sa satisfaction, lui fit offrir un diamant de la Reine Anne, estimé quinze cents pistoles. M. Pecquet le refusa, quelques instances qu'on pût lui faire; mais l'Abbé Dubois, choqué de cette louable répugnance & d'un si noble désintéressement, dit ouvertement que si M. Pecquet refusait ce diamant; pour lui, il l'accepterait volontiers.

Le tems qui s'écoula depuis le retour de M. Stanhope, jusqu'à la signature du traité, se passa en vi-

sites, en promenades, en réjouissances & en repas splendides. L'Abbé en donna de magnifiques, malgré son avarice. Il cherchait à briller dans ces occasions d'éclat. La chère était grande, fine & délicate, car il avait amené avec lui les meilleurs cuisiniers de Paris. Le chef d'office ayant demandé quelques vers pour mettre à la main d'un esclave qui formait la pyramide du dessert, le Secrétaire intime composa ceux-ci sur le champ.

Je suis sorti de l'esclavage :
A vous, Milord, je dois ma liberté.
Est-il un plus heureux présage
Que le repos qu'assure le traité.

L'Abbé reconnut l'écriture & en fit lecture aux *Cadogan*, convives, MM. *Stanhope*, *Sunderland*, *Craggs* & *Schaub* qui y applaudirent beaucoup, & burent de nouveau au bon succès de la négociation. Le Chevalier *Schaub* dans un autre repas ayant plaisanté l'Abbé *Dubois* sur ses maîtresses, celui-ci répondit effrontément, en montrant son Secrétaire, qu'il n'en avait point d'autre, & ne pouvait s'en passer parce qu'ils travaillaient continuellement ensemble.

Malgré ses politesses & ses caresses affectueuses, il n'avait pu rien gagner auprès du Ministère Allemand que le Roi d'Angleterre avait formé en

sa qualité d'Electeur d'Hanover. Il était composé du Baron de *Bernstorff* & du Comte de *Bothman*. L'Abbé avait employé le canal de M. *Robetson*, Secrétaire du cabinet de S. M. B. fort lié avec ces deux Ministres, pour le faire entrer dans ses vues. Mais ce fut toujours inutilement. Il fut obligé de dévorer ce chagrin sans oser se plaindre, & il en agit de même dans un voyage d'agrément qu'il fit sur la Tamise avec M. *Craggs*, Secrétaire d'Etat. La populace anglaise, ennemie née des Français, & qui sur l'eau se permet toute sorte de licence, jetta à l'Ambassadeur Français de petits cailloux ronds, dont un lui fit à la tête une contusion qui exigea la main du Chirurgien.

Il se tira plus heureusement de quelques mauvaises plaisanteries qu'il fit sur le purgatoire, dans un dîner d'appareil auquel assistaient tous les Ambassadeurs étrangers. Ils ne conçurent pas une grande idée de sa religion, mais l'Envoyé de l'Empereur en fut très-scandalisé. Les Catholiques d'Angleterre qui avaient entendu la messe dans la chapelle française, ne virent pas avec plus d'édification l'Abbé *Dubois* rire & parler pendant toute la cérémonie, & ne s'occuper que des femmes qui y assistaient.

Le temps de signer le traité arriva enfin, & après qu'il en eut collationné toutes les copies à

la Secrétairerie d'Etat à Londres, il fut signé le 2 Août 1718, en grande pompe. Non-seulement les Plénipotentiaires y apposèrent leur signature, mais encore l'Archevêque de Cantorbéry, l'Evêque de Londres, & tous les plus distingués d'entre les Seigneurs d'Angleterre. L'original du Traité fut porté par un Secrétaire de l'Abbé *Dubois* à S. A. R. qui le gratifia d'une ordonnance de mille écus. Après cette signature l'Ambassadeur se disposa à retourner en France; mais il travailla, avant son départ, à réconcilier le Roi *George I*, avec le Prince de Galles, son fils. L'Abbé pendant son séjour en Angleterre, avait employé toutes les voies & tous les moyens possibles pour procurer cette réconciliation. Elle lui paraissait d'autant plus importante que d'abord elle lui faisait jouer le rôle de pacificateur & de conciliateur, & qu'ensuite il craignait pour le traité de la quadruple alliance, les conséquences fâcheuses de cette inimitié domestique.

Le Roi d'Angleterre & le Régent qui craignaient la guerre & voulaient s'assurer leurs prétentions au trône, n'avaient conclu ce traité que pour s'attacher l'Empereur, afin de donner la loi à l'Espagne, par le moyen de cette union, à laquelle ils ne doutaient pas que la Hollande ne prît part. On assurait à l'Empereur la possession de

la Sicile , à condition qu'il renoncerait à ses prétentions sur la couronne d'Espagne : d'un autre côté , l'Angleterre pour avoir la paix avec l'Espagne , offrait de lui rendre Gibraltar qui , avec le port Mahon , était l'unique fruit des dépenses prodigieuses que la dernière guerre avait coûtées aux Anglais. Tous les arrangemens n'avaient point d'autre objet , disait-on , dans le *Traité* , que la conservation de la tranquillité de l'Europe , & l'observation des *Traités d'Utrecht , de Baden & de Bâle*. Ils furent signifiés à *Philippe V* , avec menace de lui déclarer la guerre s'il ne s'y soumettait dans l'espace de deux mois.

Ce ton d'autorité & de hauteur choqua le Cardinal *Albéroni* ; qui tenait le timon des affaires à Madrid. Il chercha tous les moyens pour rompre l'alliance & en détacher quelque Puissance. Ses vues ne se tournèrent pas du côté de Londres , de Paris & de Vienne , où il savait que les contractans étaient intéressés à soutenir le *Traité*. Mais il s'adressa aux Provinces-Unies sur lesquelles on avait tellement compté , qu'elles n'avaient pas même été appelées à la signature , & qu'on les y avait formellement comprises sans les consulter. L'Ambassadeur du Roi d'Espagne leur fit des représentations très fortes pour les empêcher d'accéder à la quadruple alliance. Car , leur disait-il , cette Puif-

sance combinée donnera des loix à toute l'Europe; & s'emparera exclusivement de tout le commerce, sur-tout si l'Empereur devient puissant sur les bords de la Méditerranée. D'ailleurs, quel intérêt avez vous à la paix entre l'Espagne & l'Empire? aucun. Peut-être même cette guerre vous est-elle favorable, à cause de la neutralité que vous observez, & qui fait passer dans vos mains tout le commerce des Puissances belligérantes.

Les Etats-Généraux se rendirent à l'évidence de ces raisons & aux sollicitations pressantes du Cardinal *Albéroni*. En vain la France, l'Angleterre & l'Empire employèrent-ils les offres, les prières & les menaces, ils furent inébranlables. Ce refus d'accession fut consacré à la postérité par une médaille ingénieuse que fit frapper le Marquis *Beretti-Ladi*, Ambassadeur d'Espagne en Hollande. D'un côté on voyait un char brillant portant les Héros d'Autriche, d'Orléans & d'Angleterre, tous trois tendant la main à la Hollande, assise sur son lion, tenant d'une main le bonnet de la liberté, & de l'autre la quatrième roue qu'elle refusait constamment de joindre aux trois autres : au bas on lisait ces mots, *Sistit adhuc quartâ deficiente rotâ*. Au revers étaient ces paroles : *Fœdus quadruplex imperfectum Republicâ Batavicâ fortiter prudenterque constante*. Le Cardinal ne se contenta pas de détacher

cette République de la quadruple alliance , il projeta encore de susciter aux deux Rois tant d'embarras & de divisions intestines , qu'ils fussent hors d'état de s'occuper de l'Espagne. Nous verrons bientôt comment il s'y prit à l'égard de la France , & avec quel succès.

L'Abbé Dubois qui ne s'attendait point aux suites que devait avoir sa négociation , partit de Londres très-content. Sa séparation avec *Sara Bisding* , parente de *M. Cragg* , qu'il avait débauchée & qu'il ne voulait pas emmener en France , malgré ses vives instances , fut douloureuse. Il lui promit de ne jamais l'oublier & de la soutenir par des secours fréquens. Le nommé *Dubuiſſon* , maître à danser Français , établi à Londres , & qui avait été souvent employé pour les plaisirs de l'Ambassadeur , fut chargé de recevoir chez *M. Guillaume Law* , Banquier , & de lui remettre trois guinées par semaine dont elle donnait quittance. Malgré ses beaux sermons , l'Abbé la négligea bientôt. Car cinq mois après , le 16 Janvier 1719 , il écrivit au sieur *Dubuiſſon* la lettre suivante. » J'ai reçu votre lettre que la *Fleur* m'a remise. Cessez de faire travailler l'écrivain & d'y employer inutilement de l'argent. A ces sortes d'ouvriers , tant tenu , tant payé. L'argent que vous lui avez donné est autant de perdu ; mais c'était une charité que je ne

puis pas continuer absolument. Contentez - vous de dire que vous n'avez pas reçu de mes nouvelles , & ne vous embarrassez pas d'autre chose ; mais ne recevez plus rien chez M. Law ». L'allégorie est facile à deviner , ainsi que le travail auquel *Sara Bifding* avait été employée ; mais elle serait toujours demeurée ignorée , si l'Abbé avait payé le maître à danser de ses avances. N'en ayant jamais voulu rien faire , celui-ci s'adressa aux héritiers du Cardinal , & montra toute la correspondance pour justifier la légitimité de ses demandes.

Le négociateur ayant passé Boulogne , rencontra le Comte de *Provana* , Ministre du Roi de Sardaigne , qui retournait à Londres. Ces deux Ambassadeurs mirent pied à terre , & s'entretenrent ensemble pendant une demie-heure , en se promenant dans la campagne. L'Abbé *Dubois* lui trouva beaucoup d'esprit & de mérite , & le jugea digne d'être employé par un Prince aussi fin & aussi habile politique que l'était le Roi de Sardaigne. Il en parla en ces termes à son Secrétaire qui était dans sa chaise de poste ; & ajouta : si ce que j'ai en tête réussit , vous aurez à travailler diablement. Le soir les voyageurs descendirent à Bretenil , & logerent à la poste. Quoique le séjour de l'Abbé y fût très-court , devant en partir le lendemain au point du jour , cependant il craignit de s'en-

nuyer. Se rappelant d'avoir vu à son dernier passage une jolie fille dans une hôtellerie qui était placée vis-à-vis la poste, il voulut l'aller voir, mais la rue étant remplie de fumier & de boue, il fut obligé de se faire transporter sur les épaules de son valet-de-chambre, *Manet*, dont la lenteur lui arracha bien des juremens, & dont la maladresse faillit à précipiter dans la fange l'Ambassadeur extraordinaire du Roi très-chrétien.

Il arriva enfin à Paris le 17 Août 1718, à trois heures après-midi, & il vola chez S. A. R. qu'il trouva bien disposée en sa faveur, & persuadée que le négociateur de la quadruple alliance avait les plus grands droits à sa reconnaissance. Pour l'entretenir dans ces dispositions favorables, il eut avec elle une très longue conférence, & ne l'interrompit que pour aller à son hôtel, & en apporter la copie du mémoire sur les conseils qu'il avait envoyé trois mois auparavant au Comte de Nocé. S. A. R. l'attendait avec impatience, & était prête à partir pour Saint-Cloud. Quand il fut arrivé, le Prince le fit monter dans la voiture, où les Gentilshommes ordinaires du Duc d'Orléans les laissèrent seuls. Ils s'entretenirent ainsi pendant la route, & au château; à la promenade & au

souper , après lesquels ils revinrent coucher au Palais-Royal. (a)

L'Abbé avait exposé en détail au Régent les raisons que nous avons déjà données , & sur lesquelles il se fondait pour engager ce Prince à

(1) L'arrivée de l'Abbé *Dubois* à Paris, fut consignée dans les noëls de 1717.

Arrivant d'Angleterre,
L'Ambassadeur *Dubois*,
En mettant pied à terre,
Apperçut les trois Rois :
Faisons vite un traité ,
Dit-il , avec ces Princes :
Donnons des millions , don don ,
S'ils ne suffisent pas , la la ,
Lâchons quelques Provinces.

Et quelques années après.

Plein d'audace & de zèle,
Prélat contre les loix ,
En vrai polichinelle
Parut l'Abbé *Dubois*.
Le bœuf s'épouvanta ,
L'âne effrayé recule.
Dès qu'on eut dit son nom , don don ,
Un chacun s'écria : la la ,
C'est *Dubois* : qu'on le brûle.

casser

caffer les confeils de régence, & à leur substituer des secrétaires d'Etat. Il réussit à le persuader; car dès le lendemain matin il dicta à son secrétaire, des lettres de remerciement adressées à tous les conseillers, pour être signées par S. A. R. Pendant qu'il était occupé à ce travail, le Cardinal de Noailles, président du Conseil de conscience, envoya sa démission au Régent. On prétendit qu'il avait su les intentions de ce Prince, & qu'il l'avait prévenu; mais il est plus vraisemblable, que lassé d'une place dans laquelle il n'éprouvait que des dégoûts & des contrariétés, il avait cherché à s'en démettre, & que le hasard seul avait fait concourir ces deux circonstances.

Après le départ de l'Abbé Dubois, le Sr. Desfouches, secrétaire d'Ambassade, fut chargé des affaires de France. Comme il n'était pas bien partagé du côté de la fortune, il accepta une bourse de cinq cens guinées que le Roi de la grande Bretagne lui fit offrir. Elle le dédommagea d'une bague de diamant que S. M. B. lui avait voulu donner, ainsi qu'au secrétaire intime, à la signature du traité. L'Abbé Dubois avait empêché ses secrétaires de les accepter, en disant que ce n'était pas la coutume en France. Mais la raison qu'il leur donna en particulier, fut que cette galanterie du Roi George l'obligerait à en faire de semblables

aux secrétaires Anglais : il ne voulait pas faire cette dépense, disait-il « pour épargner l'argent du Roi, qu'il regardait comme celui du Régent, & qu'il ménageait comme le sien, ou pour mieux dire, parce qu'il était naturellement vilain & crasseux & n'aimait point à donner, ni à voir donner les autres. »

Il fallut cependant nommer un Ambassadeur en titre, & l'on choisit le Comte de *Senneftere* ; mais l'Abbé le retenait toujours, & reculait son départ ; de sorte que toutes les lettres des Ministres Anglais finissaient par ces mots : *quand aurons-nous M. le Comte de Senneftere ?* Il partit à la fin, & mena avec lui, pour secrétaire d'Ambassade, le Sr. *Blondel*, qui fut depuis chargé des affaires du Roi à Turin. L'Abbé *Dubois* qui se défiait de l'Ambassadeur & du secrétaire, ordonna au Sr. *Destouches* de demeurer en Angleterre, d'éclairer leurs démarches, & de lui en rendre compte. Celui-ci lui obéit exactement, & fournit par ses avis tant d'occasions de mortifier le Comte, que celui-ci, lassé d'avoir à ses trousses un espion, & l'ame damnée de l'Abbé, demanda son rappel. Il l'obtint facilement, & le Sr. *Destouches* fut de nouveau chargé seul des affaires & de la conduite des intrigues de son protecteur.

Cependant les préparatifs pour la suppression des conseils de régence & pour la création des secrétaires

d'Etat étant finis, le 24 Septembre 1718 l'opération fut consommée, & le Régent put alors se regarder comme Monarque absolu, jusqu'à la majorité du Roi. L'Abbé *Dubois* fut récompensé de ses négociations, & plus encore du plan qu'il avait donné, par la place de Secrétaire d'Etat des affaires étrangères. *M. Pecquet* qui en était le premier commis, vint avec ses sous-ordres, saluer le nouveau Ministre, & lui dit entr'autres complimens, que pour apprécier l'importance de sa place, il fallait considérer que le Ministre des affaires étrangères n'a d'autre supérieur que le Roi, & n'a aucune relation forcée avec ses collègues dans le ministère. L'Abbé le reçut gracieusement, le pria de continuer son travail & ses soins, & de l'aider de ses sages conseils. Il lui envoya, même pendant la première semaine, les paquets cachetés, afin que cet habile homme en prit connaissance le premier. Quoique cette confiance fût méritée, elle ne fut pas de longue durée, & dès la seconde semaine après son entrée au Secrétariat, il garda & ouvrit seul les principales dépêches. Il redoutait l'œil de *M. Pecquet*, & il se méfiait de ses subalternes. C'est pourquoi il n'employait au déchiffrement que son Secrétaire intime. Cette opération ne lui découvrait pas des choses très-flatteuses, sur-tout dans les dépêches d'Espagne, où *M. le Marquis*

de *Nancret* était envoyé. Les lettres de ce Seigneur étaient très-bien écrites & très sages. Il y peignait au naturel le chagrin & la colere que causait à leurs Majestés catholiques, & au Cardinal *Alberoni*, la quadruple alliance. Ils reprochaient à la France de vouloir forcer un Roi d'Espagne, Prince de la maison de Bourbon, à accéder à ce traité dont les préliminaires ne tendaient qu'à agrandir l'Empereur en Italie par la cession de la Sicile. Si l'Abbé eût porté & lu au Conseil, comme son devoir l'exigeait, de pareilles dépêches, ses ennemis & les partisans de la vieille Cour auraient recommencé leurs plaintes, & fait valoir les raisons dont ils s'étaient servis auprès de S. A. R. pour l'éloigner du traité de Londres.

« Pour éviter tous ces reproches, pour pallier la vérité des faits, & les dérober aux yeux du Conseil, il fallait tronquer & changer toutes ces dépêches. J'en faisais, dit son Secrétaire, de fausses & de faux chiffres, par ordre de l'Abbé, & je remplissais les lignes du déchiffrement de ce qu'il me dictait de favorable. Il était bon faussaire; car il contrefaisait parfaitement bien devant moi les signatures du Duc de *Saint-Aignan*, du Marquis de *Nancret*, du sieur de *Chammorel* & du sieur *Destouches*...

Les lettres d'Espagne n'arrivant que le Samedi, &

ayant peur que ce travail diabolique ne fût pas fait assez à tems pour le Conseil du Dimanche, quoique je tinssé pied à boule le jour & la nuit; je l'ai vu, dans le commencement de son Ministère, mettre, comme un possédé, ses deux mains dans la bouche, se les mordre de rage, en disant : il faut que je succombe sous le fardeau; il faut que je périsse. Je disais en moi-même, qui trop embrasse mal estreint, & je pensais que l'on a beaucoup plus de peine à être fripon qu'à être honnête homme. Ces dépêches simulées étant revenues du Conseil, je lui représentais de tems en tems, & le faisais souvenir qu'il fallait les brûler. Il me répondait toujours : vous avez raison, je le ferai. Il ne le fit point; de sorte qu'après sa mort, en faisant l'inventaire des papiers, on découvrit la fausseté ».

Sa qualité de Secrétaire d'Etat l'obligeait à être Secrétaire du Roi. Il en acheta donc une charge du sieur *Godemel*. On convint d'un prix dont on passa acte pardevant Notaire. L'Abbé *Dubois*, pour paiement, fit déclarer le sieur *Godemel* vétérân pendant deux ans, & lui sauva une taxe de cinquante mille écus, à laquelle il avait été condamné par la Chambre de Justice. Le vendeur ne voyant point dans tout cela d'argent comptant, allait de tems en tems demander à l'Abbé *Dubois* le prix de cette

charge , qui valait quatre-vingt & tant de mille livres. Celui-ci le remettait de jour en jour , & lui dit enfin avec emportement & colere : j'ai payé votre charge en vous rendant un service considérable qui vaut beaucoup plus qu'elle. Ainsi , si vous osez dire quelque part que vous n'avez pas été payé , je vous ferai mettre dans un cul de basse-fosse. Ces menaces produisirent leur effet : le sieur *Godemel* se tut jusqu'à la mort du Cardinal , après laquelle il demanda son paiement au Chanoine de S. Honoré , neveu & héritier de cette Eminence. Celui-ci crut qu'on lui demandait deux fois le même paiement , & ne voulut point entendre raison. Le plaignant eut recours à M. de *Martincourt* , Lieutenant de la Prévôté , pour avoir accès auprès de M. d'*Armenonville*. Ce Magistrat fit venir l'Abbé *Dubois* , & lui parla des demandes du sieur *Godemel*. L'Abbé soutint que son oncle avait payé & en montrait pour preuve le contrat de vente de la charge dans lequel le paiement était énoncé , mais non certifié. Cette autorité ne convainquant point M. d'*Armenonville* , le neveu ajouta que son oncle avait sauvé au plaignant une taxe de cinquante mille écus sur les tailles. Cela peut être vrai , répondit le Garde des Sceaux ; mais appelez-vous cela payer une charge de Secrétaire du Roi ? N'est-ce pas plutôt vendre un plaisir , un service ?

De sorte que le neveu fut obligé de payer cette vieille dette.

L'Abbé *Dubois* s'occupa ensuite à faire meubler magnifiquement son logement. Il avait obtenu en 1717, au Palais Royal, l'appartement du Marquis de *Chatillon*, pour y donner ses audiences. Le Chevalier de *Chavigny*, qui l'avait accompagné dans son Ambassade de Londres, fut chargé de lui acheter un meuble qui répondit à sa nouvelle dignité. Il trouva, pour le prix de seize cents livres, un canapé & six fauteuils de velours vert, à bandes d'étoffes d'or & d'argent. Les courriers de l'Abbé eurent ordre de se tenir dans l'anti-chambre les jours qu'il donnerait audience aux Ambassadeurs, & de reconduire les Ministres étrangers. Ceux-ci s'en formalisèrent, & dirent par-tout que l'Abbé *Dubois* faisait faire les honneurs de chez lui par des postillons. M. le Prince de *Conti* étant venu chez ce Ministre pour lui parler de quelques affaires, *Marois*, hardi & effronté, s'offrit à lui donner la main, & à lui servir d'écuyer pour descendre l'escalier. Le Prince le refusa; & voyant ce domestique qui était noir comme un Africain, lui demanda qui il était, & quel pays l'avait vu naître? Monseigneur, lui répondit celui-ci, je suis Parisien & courrier de l'Abbé *Dubois*.

Une de ces audiences manqua à être funelle au

Corps Diplomatique , car à peine était-elle finie ; & les Ministres étrangers sortis avec leurs domestiques, qu'une poutre du plancher de l'anti-chambre sur laquelle ils avaient tous passé se cassa : son affaïssement fit un creux très-grand , & le dommage aurait été bien plus fort , si une table de marbre de six pieds de long qui était dans cette piece , se fût trouvée immédiatement au-dessus de la poutre. Mademoiselle de Valois couchait au-dessous de cette anti-chambre , & l'on frémit à la vue du danger qui avait menacé ses jours. Sa chambre n'en fut heureusement pas endommagée , parce qu'il y avait un petit caveau de séparation , & un double plancher sur lequel la poutre brisée se reposa. L'Abbé Dubois ayant été appelé , & voyant ce désordre , se mit à sauter dans le passage qui précédait , & dit en riant & en rechignant : tous ces b de laquais ont tant dansé , tant sauté , & boute & aye , & allons donc , qu'ils ont enfoncé mon anti-chambre.

Si l'Abbé Dubois avait triomphé le 9 Août 1718, du combat de Messine , où la flotte anglaise avait détruit la marine Espagnole , les avis secrets qu'il recevait de Londres & de Hollande, avaient changé sa joie en vives inquiétudes. On lui apprenait généralement, sans pouvoir lui donner de détails , que le Cardinal Albéroni allait bouleverser toute la

France, faire ôter la Régence au Duc d'Orléans, pour la transporter au Roi son maître. On ajoutait encore que ses intrigues ne tendaient à rien moins qu'à renverser la Maison de Hanovre du Trône d'Angleterre, & à y replacer le Prétendant.

Voilà tout ce que l'on savait au Palais Royal des desseins d'*Albéroni*, & l'on se donnait de grands mouvemens pour éventer ses mines. Tout était inutile, la finesse de l'Abbé *Dubois*, l'habileté de *M. d'Argenson*, & la foule d'espions qu'il sondoyait dans la Capitale. C'est dans ces fâcheuses conjonctures que le hasard fit découvrir la fameuse conspiration du Prince de *Cellamare*. On a dit & imprimé cent fois que la découverte en fut faite par une célèbre marrone, la *Fillon*, qui ayant enivré un Secrétaire de ce Prince, avait pris ses papiers & les avait portés au Régent. Mais le récit du Secrétaire qui nous sert de guide, détruit cette historiette, & nous donne le fil qui dirigea le Duc d'Orléans dans ce labyrinthe. Nous devons à la vérité de l'histoire le passage entier de cet Ecrivain.

« Le nommé *Jean Buvat*, ancien Ecrivain de la Bibliothèque du Roi, que je connaissais, vint me trouver au Palais Royal, & me fit confidence qu'il se trouvait bien embarrassé, & qu'il ne savait quel parti prendre. Je suis né Français, me dit-il; il y a trente-cinq ans que je suis Ecrivain de la Bi-

bliothèque. J'ai de modiques appointemens, & je suis mal payé. Comme je sais l'Espagnol, j'ai trouvé à travailler, à mes heures perdues, dans la secrétairerie du Prince de Cellamare, qui me paie bien, & où je suis bien nourri; mais j'y vois des choses qui se passent contre le Gouvernement de la Régence. D'un côté, si je trahis l'Ambassadeur, il me fera casser bras & jambes; d'un autre côté, si je ne révèle pas mon secret à l'Abbé Dubois, je n'échapperai pas à sa colère, & pour faire sa cour à Monseigneur le Régent, il me fera pourrir & périr dans un cul de basse-fosse. Dans cette situation, que dois-je faire? & que me conseillez-vous?»

« Je lui répondis que, comme il était Français, sujet du Roi, & même à son service, il valait beaucoup mieux à tous égards lui être fidèle, & se jeter entre les bras de Sa Majesté, & je lui conseillai de s'ouvrir à l'Abbé Dubois. Comme je logeais immédiatement au-dessous de lui, & que j'avais nuit & jour dans ma poche une clef de la chambre, pour y faire entrer les courriers & autres personnes par l'escalier dérobé, j'introduisis le sieur Buvat dans le cabinet du Ministre, qui le reçut gracieusement, lui promit monts & merveilles, & me recommanda de faire faire moi-même sur-le-champ un clef ou passe-partout de la porte cochère du cul-de-sac de l'Opéra, & de la remettre incessamment

samment à cet Ecrivain , qui venait me joindre tous les soirs à dix heures dans ma chambre, de laquelle je le menais dans celle de l'Abbé. Le sieur *Buvat* apportait de petit chiffons de papier où il avait écrit en cachette dans la Secrétairerie de l'Ambassadeur d'Espagne, les noms de certaines personnes, les dates de mémoires & de passe-ports. Enfin il donna avis du départ de l'Abbé *Porto-Carrero*, qui, accompagné de quelques autres, portait une lettre du Prince de *Cellamare* au Cardinal *Albéroni*, dans laquelle il était parlé de mettre le feu à toutes les mines. Il faut avouer que, dans cette occasion, l'Ambassadeur d'Espagne, ou ses Secretaires agirent avec bien peu de prudence, de prendre un Français pour travailler dans la Secrétairerie, où il pouvait appercevoir & découvrir des choses propres à en faire usage contre eux».

« L'Abbé *Dubois* ayant tiré la quintessence du sieur *Buvat*, se fit seul valoir à Mgr. le Régent, par son attention & sa vigilance pour les intérêts de S. A. R. on ne dit pas un mot de l'auteur de la découverte

Le sieur *Buvat*, qui n'avait point eu la récompense promise, & qui était toujours mal à son aise, n'étant pas payé à la Bibliothèque du Roi de ses appointemens peu considérables, venait de tems en tems se prosterner devant l'Abbé *Dubois*, & lui donnait

des placets. Celui-ci ayant coutume de payer d'ingratitude, même ceux qui lui avaient fait les plaisirs les plus essentiels, & à qui il avait le plus d'obligation, & de les abandonner sans faire semblant de les connaître, dit, pour se débarrasser une fois pour toutes de cet importun : il est vrai que, d'un côté, vous avez rendu service dans cette occasion ; mais d'un autre côté, vous avez mérité la corde, en lui montrant le doigt sous la gorge & haussant le col, vous avez écrit contre le Gouvernement lorsque j'étais en Angleterre, & il ne tient qu'à moi de vous faire pendre. Belle consolation & belle récompense ? Or qu'est ce que *Buvat* avait donc tant écrit contre le Gouvernement ? C'est que l'Abbé étant Ambassadeur à Londres, vit un gazetin de nouvelles manuscrites, & reconnut le caractère de cet écrivain, qui marquait : *l'on ne croit pas à Paris que l'Abbé Dubois réussisse dans sa négociation*. D'avoir annoncé cette chose, c'était un cas pen-dable ».

Le Cardinal *Albéroni* était instruit des mécontentemens des Français & de la manière dont on était affecté sur le Régent. On avait vu s'évanouir les grandes espérances qu'il avait données à la mort de *Louis XIV*. Les deux partis qui divisaient l'Eglise étaient également mécontents, & chacun d'eux se plaignait de ce que Son Altesse

Royale n'employait pas toutes les forces de l'Etat pour le rendre triomphant. Mais les plus animés étaient les Jansénistes, que le commencement de la Régence avait flatté de la plus grande faveur. Le Régent avait perdu la plus grande partie de sa considération par l'éloignement de M. d'Aguesseau, la faveur de M. d'Argenson & de l'Abbé Dubois, sa confiance en Law, & l'abus criant qu'en faisait cet étranger, le changement des monnoies, le rétablissement des impôts, l'humiliation du Parlement & la dégradation du Duc du Maine. Les Provinces étaient dans une fermentation terrible; sur-tout la Bretagne & la Normandie.

Les inquiétudes sur le sort du jeune Roi se renouvelèrent & étaient appuyées vivement par les bruits injurieux que répandaient les partisans de l'ancienne Cour & de la Maison de Villeroi. On cherchait d'ailleurs à les justifier par les liaisons du Duc d'Orléans avec le Roi d'Angleterre. La vie particulière de ce Prince était horriblement dépeinte. On traitait d'incestes abominables ses voyages à Chelles, dont sa fille était Abbessé, & ses parties de plaisirs à la Meute, chez la Duchesse de Berri. Le Ministre Espagnol crut le moment favorable pour lui faire ôter le gouvernement, & chargea de cette commission délicate l'Ambassadeur ordinaire d'Espagne à Paris, le

Prince de Cellamare. Celui-ci n'eut pas de peine à trouver des ouvriers : c'est ainsi qu'il s'exprimait dans ses lettres au Cardinal ; le zèle pour la religion , l'amour pour le Roi, la vue de ce qu'on avait à craindre du système, les promesses, l'argent de l'Espagne , lui en donnerent un grand nombre.

Madame la Duchesse du *Maine*, le Cardinal de *Polignac* qui était dans la confidence de cette Princesse, étaient entrés dans cette conspiration, ainsi que des Evêques, des Magistrats, des Seigneurs, & les Jésuites. Les Cardinaux de *Rohan* & de *Bissi* furent violemment soupçonnés d'y avoir eu part. De tous les états, les militaires seuls n'étaient point dans ce complot. On n'osa pas même les solliciter, tant leur dévouement à Son Altesse Royale était connu. Le Régent s'était toujours appliqué à se les attacher par son exactitude à les faire payer, par les égards qu'il avait eu pour les billets dont ils étaient porteurs, par la multitude des survivances qu'il leur avait accordées, par les pensions qu'il avait données à leurs veuves, & enfin par celles dont il avait chargé les bénéfices en leur faveur.

Quand on se fut assuré du plus grand nombre des mécontents, le Prince de *Cellamare* écrivit au Cardinal que les mines étaient prêtes & qu'il

n'attendait plus que ses derniers ordres pour les faire jouer. Il ne s'agissait d'abord que d'être en possession du Roi & de se saisir du Régent, le reste n'aurait été qu'un jeu. On avait donc arrêté que de tous les endroits du Royaume où l'on avait des intelligences, on enverrait à Paris & aux environs un certain nombre d'hommes déguisés en marchands, en ouvriers, en religieux. Des fauxsonniers & autres contrebandiers, au nombre de trois cents, avaient été choisis & devaient se revêtir d'habits de Garde-du-Corps; ils se seraient rendus, la veille de Noël, chez les Peres de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, où le Régent devait entendre la Messe de Minuit. Là ils se seraient assurés de sa personne & l'auraient conduit, sans délai, sur les frontières d'Espagne, pour l'y renfermer dans une Maison d'Etat. Des courriers apostés devaient, sur-le-champ, partir pour toutes les grandes villes du Royaume, y distribuer les lettres préparées; & la révolution paraissait inévitable. L'Ambassadeur chargea de ces dépêches importantes l'Abbé *Porto-Carrero*, neveu du Cardinal de ce nom, qui retournait en Espagne. L'Abbé *Dubois*, qui, comme nous l'avons vu, avait été averti du jour de son départ & du contenu des lettres dont il était porteur envoya à la suite des courriers chargés des ordres pour le

faire arrêter. Ils furent exécutés à Poitiers , le 2 Décembre 1718, & l'Abbé *Porto-Carrero* , après avoir été fouillé , continua sa route. On lut au Conseil les lettres du Prince de *Cellamare* , qui , toutes étaient signées par cet Ambassadeur , & renfermaient le nom des conjurés, des modeles de lettres que le Roi d'Espagne devait écrire au Roi de France , aux Etats Généraux, au Parlement , &c.

On commença cette lecture par les écrits du Prince de *Cellamare* & les modeles de lettres. L'Abbé *Dubois* qui la faisait & conduisait toute cette affaire, en qualité de Ministre des Affaires Etrangères, ayant commencé à lire la liste des conspirateurs, le Duc d'Orléans l'arrêta en disant qu'on serait trop étonné d'entendre les noms de plusieurs personnes à qui il n'avait fait que du bien. Il ajouta qu'il voulait même leur épargner la peine de demander grace , persuadé que cette conduite les ferait rentrer dans le devoir. On admira , avec raison , la modération de Son Altesse Royale , qui se contenta d'abord de faire arrêter le Prince de *Cellamare*. Cet Etranger était déchu de tous ses droits d'Ambassadeur , par la conspiration dont il s'était déclaré le chef.

Il fut arrêté le 9 Décembre 1718 , sous prétexte de quelqu'affaire importante ; on lui donna rendez-

vous

vous chez M. Leblanc , Secrétaire d'Etat de la Guerre. A peine y fut-il entré qu'on lui montra l'ordre du Roi pour s'assurer de sa personne , qui fut confiée à M. de Liboy. Ce Gentilhomme ordinaire du Roi fut chargé de le garder à vue & de l'accompagner à son hôtel. L'Abbé Dubois avait pris les devants ; il entra , en carrosse , dans la cour de cet hôtel , qui était dans la rue Neuve-des-Petits-Champs. Sa voiture fut suivie par un détachement de Mousquetaires déguisés , qu'on avait postés dans les caffés des environs , dans les allées , & à l'entrée de la petite porte du jardin du Palais-Royal. Ce Ministre , ainsi escorté , descendit de carrosse , monta à la Secrétairerie de l'Ambassadeur , se saisit des papiers & en fit une perquisition si exacte , qu'on leva , par son ordre , les boiseries & les parquets. Le Prince de Cellamare , témoin , parapha ceux qui n'avaient aucun trait à la conspiration , & l'on en fit quatre ballots , cachetés de ses armes , pour être déposés au Louvre & envoyés au Roi d'Espagne. M. de Liboy , accompagné de deux Capitaines de Cavalerie , qui étaient dans un second carrosse , le conduisit ensuite jusqu'à la frontiere. Il reçut , dans toutes les villes de France où il passa , les honneurs dûs à son caractère. Mais son conducteur ne le perdit pas de

vue un seul moment & envoya jour par jour à l'Abbé Dubois un détail exact de toutes les conversations qu'il avait eues avec son prisonnier.

Il fallut appuyer cette démarche vigoureuse par un manifeste de rupture entre la France & l'Espagne, auquel travaillèrent MM. de Fontenelle & la Motte, de l'Académie Française. L'Abbé Dubois le donna au public, comme son propre travail, selon son usage ordinaire; mais les moins clairvoyans n'y furent pas trompés. On traduisit ensuite en Français les lettres du Prince de Cellamare au Cardinal Albéroni. On les imprima au Louvre au nombre de quatre mille exemplaires, qui furent envoyés dans toutes les Provinces, à tous les Parlemens, & à toutes les personnes notables de Paris. Le Secrétaire des Affaires Etrangères en envoya aux Ambassadeurs & aux Ministres étrangers avec un court préambule qu'il avait composé lui-même, ainsi que la lettre d'accompagnement. Cette lettre n'était qu'un long verbiage & une grande phrase embrouillée, qu'il fallait lire jusqu'à la signature pour la pouvoir comprendre. Elle commençait par ces mots, *comme ce qui*, & le préambule par ces autres, *afin que*, qui apprêterent à rire aux malins & firent donner à l'Abbé Dubois le nom de *Prieur d'afin que* & d'*Abbé comme ce qui*.

Le manifeste fut traduit en Espagnol , en Italien & en Anglais , & fut répandu avec profusion par toute l'Europe avec les lettres de l'Ambassadeur.

Peut-être que le Duc d'Orléans ayant démasqué ses ennemis à la face de tout le Royaume , aurait borné là sa vengeance : car sa modération est connue. La Grange , auteur des infâmes Philippiques , l'a assez éprouvée. On fait d'ailleurs que ce Prince , loin de punir le chef des trois cents hommes qui devaient l'enlever , le récompensa de sa hardiesse , & le nomma Colonel des Dragons de son nom. Mais la Duchesse du Maine désespérée de voir ses projets échouer , & son époux s'endormir sans énergie ni vigueur , ne cessait de se plaindre. Elle jetait feu & flammes contre le Régent , jurant hautement qu'elle répandrait plutôt jusqu'à la dernière goutte de son sang , que de ne pas tirer vengeance de ces insultes par l'épée de ses enfans. Ces cris & ces menaces lassèrent le Prince ; il la fit arrêter le 29 Décembre avec le Duc son mari , M. de Malezieux , & plusieurs autres personnes qui lui étaient attachées. L'Abbé Dubois accompagnait presque toujours MM. d'Argenson & Leblanc qui allaient interroger les prisonniers renfermés à la Bastille pour cette affaire. Il y mettait tant de chaleur , que le Gouverneur était obligé de lui rendre compte des plus petits détails. Le carac-

tere dur de l'Abbé se développa dans une de ces petites occasions où l'ame se peint naturellement. Il examinait avec le Régent les mémoires de pharmacie des prisonniers : & voyant pour le Comte de Laval deux lavemens tous les jours, il se récria sur cette quantité de remedes. Mais le Duc d'Orléans lui répondit avec cette bonté qui faisait le fond de son caractère : Abbé, puisqu'ils n'ont que ce divertissement, ne le leur ôtons pas. Pour pacifier la Bretagne, ce Prince fit décapiter cinq des principaux conspirateurs, & rendit leurs biens à leurs femmes & à leurs enfans.

Le Prince de Conti s'attendait aussi à être arrêté à cause de ses liaisons avec la Duchesse du Maine. Il se renfermait dans son hôtel avec un grand nombre de Seigneurs bien armés, faisant bonne chere le jour & la nuit. Mais ses terreurs furent vaines ; Pon n'en vint point à cette extrémité, quoique l'Abbé Dubois répétât toujours à son Maître, & sur-tout, dans ce temps de crise, que la fermeté & la vigueur seules pouvaient le soutenir dans sa Régence, & le faire craindre & respecter de ses ennemis. C'est ainsi que fut appaisée cette grande fermentation qui, un siecle plutôt, aurait mis la France en combustion. La nouvelle banque, la maniere inouïe dont on conduisait les finances, l'ébranlement des fortunes particulieres & l'import-

tance que tous les Ordres de l'Etat mettaient aux querelles du jansénisme , détournèrent l'attention des Français. Chacun pensa à soi , & laissa le Régent & le Cardinal *Albéroni* se tendre des pièges & les démêler.

Ce dernier n'avait pas été plus heureux dans ses entreprises contre l'Empereur & l'Angleterre. La flotte qu'il avait envoyée pour conquérir la Sicile fut entièrement dispersée par les Anglais. Sur terre les troupes Espagnoles , après avoir fait paraître beaucoup de valeur & d'intrépidité , furent obligées de céder la campagne aux troupes Allemandes que les Anglais , maîtres de la mer , y transportèrent en grand nombre. Elles se retirèrent dans les villes qu'elles avaient prises , & y furent assiégées & contraintes de se rendre. Le Duc de Savoie même livra aux Impériaux les places qu'il possédait encore. Dans le nord, la flotte qui devait transporter le Chevalier de *Saint-George* en Ecosse , eut des vents si contraires , qu'elle ne put y aborder. Les intrigues en Bretagne & en Poitou , pour faire soulever ces deux provinces , n'eurent aucun effet. Les vaisseaux qui devaient débarquer des troupes , de l'argent , des armes , furent longtemps en mer & dissipés par la tempête. Un ou deux seulement arriverent , mais beaucoup plus tard qu'on n'était convenu. Toute la conspiration

avait été déconverte, & ils ne servirent qu'à sauver les principaux conjurés.

L'année 1719 commença par la déclaration de guerre à l'Espagne : cette guerre fut poussée avec vigueur, & le Régent montra à ses Alliés, l'Empereur & le Roi d'Angleterre, que la qualité de Prince du Sang qui distinguait le Roi d'Espagne, n'empêchait pas de le poursuivre comme un ennemi cruel. La prise de Saint-Sébastien & de Fontarabie, suivit la déclaration. L'Abbé Dubois eut grand soin de faire chanter le *Te Deum*, & de commander des réjouissances à chaque conquête. Les relations fastueuses les suivirent & furent répandues avec profusion. Les Grands d'Espagne opposés au ministère du Cardinal & au gouvernement de la Reine catholique, triomphaient. Ils firent frapper une médaille satyrique sur laquelle on voyait la Reine d'Espagne tirant par le licol un âne qui ne voulait pas marcher, le Roi d'Espagne monté sur cet animal, & le Cardinal *Albéroni* suivant avec un grand fouet. On lisait au bas cette légende espagnole : *Anda animal que lo manda el Cardinal* : marche animal, c'est le commandement du Cardinal. Ces mots formaient une équivoque, parce qu'on ignorait s'ils s'adressaient au Prince ou à sa monture. Les succès furent variés pendant l'année 1719; mais la fortune se décida enfin pour

les Français , & l'Espagnol fut contraint de céder aux efforts réunis des trois plus redoutables puissances de l'Europe. Nous verrons l'année suivante commencer par la paix générale & le renvoi du Cardinal *Albéroni*, fruit des intrigues de l'Abbé *Dubois*.

Celui-ci n'oublia pas de se faire récompenser des veilles & des recherches que lui avaient occasionnées la conjuration d'Espagne. Il fut nommé le premier Mars 1719 à l'Abbaye de Bourgueil, vacante par la mort du savant Abbé de *Louvois*. Cette mort n'affligea pas le nouvel Abbé ; mais il en apprit une au mois de Mai de cette année qui le chagrina beaucoup. Son neveu, dont nous avons parlé pendant l'Ambassade de Londres, vit terminer sa carrière à la fleur de son âge. Il était d'une complexion délicate, & s'était donné beaucoup de mouvement pendant l'Ambassade de son oncle, qui le chargeait de commissions extraordinaires, outre les lettres de correspondance qu'il avait à écrire & à déchiffrer. « Il allait tous les jours aux quatre coins de Paris, à pied, n'osant passer des fiacres en ligne de compte, parce qu'il connaissait son oncle pour un grand ménager & archi-vilain. Ce neveu tenait de race, & ayant sucé avec le lait l'économie & la lésine, qui était assez de son goût, se tua le corps & l'ame, & devint

étique ». En vain fut-il prendre l'air & les eaux de Passy. Sa santé ne put se rétablir. Il fut obligé, sur la fin de 1718, d'aller en litier à Brive, pour y respirer l'air natal. Son estomach ne pouvant plus faire ses fonctions & supporter la nourriture ordinaire, il fut réduit à vivre de lait de nourrice, & succomba en peu de tems.

L'Abbé *Dubois* fut très-sensible à cette perte, & dit, les larmes aux yeux : mon cher neveu est mort, j'en suis inconsolable ; c'était sur lui que je fondais toutes mes espérances. Il avait en effet envie de se le faire donner pour adjoint aux affaires étrangères. Quelqu'un étant venu, peu de jours après, pour régler un compte avec l'Abbé ; il lui répondit vivement : vous me prenez au dépourvu, j'ai perdu, par la mort de mon neveu, la clef de toutes mes affaires domestiques. Il paraît que vous voulez établir une communauté de biens entre vous & moi.

Le neveu occupait dans le Collège de Saint-Michel, une bourse de 120 livres de revenu, quoique M. le Régent lui donnât deux milles écus de pension, pour avoir été le correspondant de son oncle, dans la négociation de la quadruple Alliance. La Marquise d'*Hautefort*, qui n'aimait pas son oncle le Ministre, était chargée de l'administration de ce Collège, en qualité de Patrone.



Elle disait que, pour la rareté du fait, elle faisait toujours employer ce neveu à la tête du compte qu'elle rendait chaque année au Recteur de l'Université, des revenus de Saint-Michel. Ces bourses étaient devenues le patrimoine des *Dubois*, car un frere de l'Abbé en avait long-tems possédé une.

Les Commis des Affaires Etrangères ne partagerent pas la douleur de leur Ministre. Ils perdaient dans son neveu un surveillant fatigant & minutieux. N'ayant point de bureau assigné, ils travaillaient dans un des appartemens de l'Abbé, & avaient sans cesse à leurs trousses ce neveu qui, comme un Inspecteur général de Police, préfet de Collège, ou Régent de classe, les traitait à-peu-près comme des grimes, cependant avec une maniere douce & polie, mais un peu vétilleuse & cuistrale. Après la mort du sieur *Pluvost*, Officier de S. A. R., on les logea au Palais-Royal sous la conduite de M. *du Theil*, homme versé dans la correspondance & les négociations.

Les affaires & les sollicitudes augmentèrent tellement, que le Ministre oublia de faire venir de Londres les ratifications du Traité de la quadruple alliance. Le sieur *Destouches*, à qui on les avait remises dans le tems, ne pensait pas à les envoyer, & les avait données au sieur *Chef*, Maître-d'hôtel de l'Abbé, qui était resté en Angleterre avec lui. Celui ci les mit négligemment dans une boîte, &

après les avoir gardées plusieurs mois sur une tablette, sans qu'on les demandât, en chargea de lui-même le courier *Guyon*, qui venait à Paris. Les ratifications coururent de grands risques entre ses mains; car s'étant élevé une tempête auprès de Calais, le paquebot pencha. L'eau y entra, & la boîte nagea & coula presque à la mer. On vint heureusement à bout de la retenir, & les rognures de chiffon, dont elle était garnie, empêchèrent les papiers ministériels d'être endommagés.

Il ne négligeait pas de même ses intérêts, & tournait ses vues du côté de Rome. Elle seule pouvait lui accorder des honneurs aussi élevés que son ambition le désirait. Sa naissance mettait un obstacle invincible aux grands desseins que le Régent avait sur lui. La noblesse & la Cour ne l'auraient vu qu'avec indignation, devenir premier Ministre. Rome ayant obtenu pour les Cardinaux, le rang de Prince dans toutes les Cours catholiques, lui offrait en perspective cette brillante décoration. Le Marquis de *Monteleon* avec qui il avait fait connaissance à Londres, lui avait conseillé de s'occuper vivement de cet objet, & pour y réussir, d'embrasser avec chaleur le parti de la constitution. On sait avec quelle ardeur *Clément XI* sollicitait en France son admission entière & l'abolition du jansénisme. Ces querelles, la honte de l'esprit humain & du dix-

huitième siècle, sont déjà tombées dans l'oubli, & nous rougirions de les en faire sortir. C'est pourquoi nous n'en parlerons que lorsque nous y serons forcés par une nécessité indispensable.

Il y avait dans ce tems-là à Rome, un Jésuite français nommé *Lafiteau*, que ses supérieurs y avaient envoyé pour achever sa théologie commencée à Paris. Ayant reconnu dans ce jeune Religieux, ce genre d'esprit qui rend propre aux intrigues & aux négociations, ils crurent que l'Italie serait un théâtre digne de ses rares talens en ce genre. Leur attente ne fut pas trompée. Le Pere *Lafiteau* fit une traduction française d'une homélie de *Clément XI.* Ce Pontife en fut flatté, & goûta le génie du traducteur dans plusieurs conversations qu'il eut avec lui. Il lui donna une preuve de la considération la plus distinguée. Le jour de la Purification, distribuant des cierges bénis au clergé & au peuple, le Pontife apperçut dans la foule, le Jésuite chéri, il le fit approcher, & lui donna un des cierges destinés pour les Cardinaux.

Dans une Cour où la morgue la plus ridicule & l'étiquette la plus minutieuse, reglent les cérémonies, une pareille distinction fixa tous les yeux sur le P. *Lafiteau*. L'Europe catholique en fut bientôt instruite par ses Ambassadeurs, & la France crut devoir employer dans ses négociations, un

Religieux, son sujet & favori du Pontife romain: Le secret des affaires lui fut confié, & le Cardinal de la Trimouille n'eut plus que le titre d'Ambassadeur. Flatté de l'attention du Régent à se servir d'un négociateur pour qui il avait marqué de l'estime, le pape parut se raccommo-der avec un Royaume qui retentissait depuis long-temps des appels au futur concile, & niait sa toute-puissance.

Il l'avait déjà envoyé au Régent pour traiter des affaires secrètes, & le négociateur avait gagné les bonnes grâces de S. A. R., mais il perdit dans ce voyage celles de ses confrères. Ceux-ci avaient une règle qui les oblige de révéler aux supérieurs des maisons où ils logeaient, les affaires dont ils étaient chargés, sur tout lorsqu'elles étaient de conséquence, & devaient être traitées avec les grands. Le P. Lafiteau qui était descendu chez eux, ne l'observa point, & on ne manqua pas de lui en faire des reproches très-vifs & très-amers. Pour les éviter, au printemps de 1719, lorsqu'il vint à Paris, le Religieux quitta leur habit, & prit le nom d'Abbé de Moranges, avec le petit collet & le manteau court. La constitution servait de prétexte à ce voyage; mais il avait pour véritable cause, des conférences avec l'Abbé Dubois, sur des matières qu'on n'osait confier au papier.

Cette affaire importante était l'acquisition d'un

chapeau de Cardinal, que ce Ministre voulait acheter, & brûlait d'envie de porter. L'Abbé de *Moranges* s'adressa au Secrétaire intime de l'Abbé, & attendit quelque temps avec lui le retour du maître ». Il ne se fit pas connaître, & ne me confia point, dit le Secrétaire, qui il était, mais il parla de choses indifférentes: je vis un personnage souple comme un gand, qui savait se plier & se replier adroitement en toutes sortes de façons. : caractère véritable des peres de la société. «

» La conversation tomba par hasard sur l'Abbaye de la Trappe. Je louai beaucoup cette sainte Maison, où Dieu est véritablement adoré en esprit & en vérité. dont les Religieux ont fait un divorce extraordinaire avec le monde. j'y ajoutai que, suivant ce principe salutaire, un Religieux qui veut allier le monde avec Dieu, la solitude du cloître, avec le commerce des hommes trouve dans cet étrange alliance, un vuide qui le désole & lui rend la vie très-malheureuse. A ce discours, l'Abbé de *Moranges* ouvrait de grands yeux, & restait tout interdit, ne sachant que répondre. il crut que j'avais pénétré qu'il était Jésuite, que je voulais le fronder & jeter des pierres dans son jardin. Mais rien n'était plus éloigné de ma pensée, car j'avais tenu ce langage fortuitement & in-

nocemment ; sans avoir dessein de lui faire de la peine. Après avoir entendu rentrer le carosse du Ministre , je montai à son appartement par l'escalier dérobé , j'ouvris la porte secrète , & j'introduisis l'Abbé de *Moranges*. Ils eurent ensemble de grandes & fréquentes conférences , & cet Abbé eut ordre de se rendre toujours d'abord dans ma chambre. »

L'agio florissait alors dans la rue Quinquampoix , que l'on pouvait appeller la rue dorée. Toutes les fortunes de la France y étaient versées dans la banque royale. Celles même des Anglais & des Hollandais y étaient apportées & échangées contre des actions , dont la valeur & le prix variaient sans cesse d'un jour à l'autre. Le commerce de ces papiers-monnoye opéra des renversemens de fortunes étranges & des métamorphoses curieuses.

Un de ces fortunés enfans de *Plutus* , ayant pour toute ressource une somme de dix mille livres en billets d'état , les convertit en actions de la première main. Le succès suivit son commerce avec tant de constance , qu'il fut en état d'avoir un équipage dans l'espace de trois mois. Il alla en commander un chez un ouvrier. Celui-ci lui demande quelle sorte d'équipage il voulait avoir. — Une berline des plus belles. — Dans quel goût la voulez-vous ? la doublera-t-on de velours cramoisi ? y mettra-t-on des crépines d'or ou

d'argent ? — oui, de l'or, de l'argent, du velours cramoisi, n'importe, vous ne sauriez la faire trop belle. Tenez, mon maître, voilà des arrhes, quatre mille livres en billets de banque, je m'appelle un tel, & demeure dans une telle rue, je vous recommande de me la faire livrer très - promptement. Adieu, la rue Quinquampoix m'appelle. Il partit en meme-temps. Le carossier courant après, lui cria : Monsieur, Monsieur, quelles armes voulez-vous ? toutes des plus belles, mon ami, toutes des plus belles.

Un autre *actionnaire* avec tant de bonheur, qu'il fut en état d'acheter la voiture du maître qu'il venait de quitter. Après s'être montré dans tous les quartiers, il revint à la rue Bourg-l'Abbé. Ceux-ci entrent dans un cabaret voisin. Pour lui, après avoir commercé quelques actions, il veut regagner son équipage. La pluie survint. Surpris, il oublie qu'il est le maître de la voiture, & monte derrière par habitude. Le cocher s'en appercevant, lui crie : eh ! Monsieur, à quoi pensez-vous ? Tais-toi, dit le maître en s'appercevant de sa méprise, je ne l'ai fait que pour voir par moi-même, combien il y peut tenir à-peu-près de laquais ; car il m'en faut encore au moins deux, & peut-être davantage.

La femme d'un domestique ayant engagé, à

l'insu de son mari , un Agent-de-change à lui procurer des premières soumissions, les convertit ensuite en billets d'Etat. Ce fonds produisit cent mille écus. Elle ne put taire sa fortune à son mari. Celui-ci, transporté de joie , court à l'instant chez son maître pour demander son congé. Comme il entrait , un ami de la maison le pria de lui chercher un bon cocher. Je suis dans le même embarras que vous, lui répondit le nouveau riche, je pense à en chercher un pour moi tel que vous me le demandez; & charité bien ordonnée commence par soi-même.

La même classe d'hommes offrit encore un autre exemple de la bifarrierie de la fortune. Un d'eux devenu riche par le commerce des actions , avait un superbe équipage. Son cocher voulut un jour couper la file des carrosses ; mais n'ayant pu gagner la tête des autres chevaux par l'adresse des cochers à qui il voulait faire cet affront, ils prirent querelle ensemble & se battirent. Là-dessus l'homme nouveau menaça le cocher qui lui barrait le chemin, de lui donner vingt coups de canne. A ce mot un Officier qui avait été tranquille spectateur de la querelle, sauta de son carrosse , & obligea l'Actionnaire à mettre pied à terre. Celui-ci ne vit pas plutôt son adversaire l'épée à la main, qu'il prit la fuite en criant : à moi la livrée.

Il suffisait même d'approcher de cette heureuse
rue

rue pour y faire sa fortune, témoin un bossu qui trouva moyen d'y gagner plus de cinquante mille livres avec sa bosse : elle était en pente douce, à-peu-près comme un pupitre, & il la prêtait, pour une légère rétribution, à ceux qui voulaient écrire ou signer quelque contrat. Il en était de même de ceux qui avaient des maisons dans la rue Quinquampoix. Certains d'entre eux louaient plusieurs appartemens jusqu'à une pistole par jour.

Pendant ce tems-là l'Abbé *Dubois* n'eut pas besoin de commercer & d'agioter pour s'enrichir, il eut de *M. Law* un grand nombre d'actions qui ne lui coûtaient d'autre peine que celle de les demander. *M. Pecquet*, ce premier Commis des Affaires Etrangères, dont nous avons déjà parlé, dit au Ministre, qu'il ne venait point solliciter des actions pour les premiers Commis, qui n'en avaient que faire ; mais pour les subalternes assez mal partagés du côté de la fortune. L'Abbé *Dubois*, qui n'était pas généreux, s'y prêta en apparence d'assez bonne grace ; mais il ajouta qu'il fallait avancer 500 liv. comptant pour la nourriture de chaque action, & qu'il n'était pas en état de faire cette dépense pour ses Commis. *M. Pecquet* ne s'en laissa pas imposer par ce subterfuge, & lui répondit qu'il trouverait les fonds & en faisait son affaire. Le Ministre ne pouvant s'échapper, donna quatre actions à chaque

Commis, & autant à son Secrétaire intime, comme surnuméraire des bureaux.

L'argent de la Banque servit aussi à meubler l'appartement que l'Abbé donna à son frere au Palais Royal au dessous du sien. Il fit venir cette année le Maire de Brive, qui fut depuis son héritier. Le Ministre voyant que son neveu le Chanoine de Saint-Honoré était extrêmement borné, très-pieux & grand bredouilleur, désespara d'en tirer parti, & de le pousser dans le monde. Il avait perdu en outre ce neveu qu'il avait tant aimé; c'est pourquoi il appella auprès de lui le pere de ces jeunes gens, & le combla d'honneurs. Ce *Dubois* devint bientôt Secrétaire du Cabinet du Roi, Secrétaire des Commandemens de l'Infante-Reine, & Directeur des Ponts & Chaussées. Les anecdotes que nous en rapporterons à leurs dates, serviront à le faire connaître aux Lecteurs.

Vers la fin de Novembre 1719, l'Abbé *Dubois* essuya un passe-droit auquel il fut très-sensible : ce Ministre croyait déjà avoir assez fait pour Rome, en protégeant la Constitution & ses fauteurs, & en lui offrant des sommes considérables, pour mériter un chapeau. Le Pere *Lafiteau* l'en avait souvent flatté, & le Régent desirait cette nomination. Cependant Clément XI voulant récompenser M. de *Mailly*, Archevêque de Rheims, de son zele pour

la Constitution , & de son attachement aux intérêts des Jésuites , fit une promotion de Cardinaux , dans laquelle il comprit ce Prélat. Il en fit , dans un Confiltoire , un éloge magnifique , l'appellant *Malleus hereticorum*. C'était un *Concetti* Italien fondé sur le nom de cet Archevêque.

L'Abbé Dubois qui venait récemment de faire donner l'Evêché de Sisteron au Pere *Lafiteau* , pour l'engager à solliciter son chapeau avec plus d'ardeur , jetta feu & flamme contre la Cour de Rome. Il fit tomber le poids de sa vengeance sur le nouvel élu , & persuada S. A. R. que le Roi ne devait point donner la calotte rouge à ce Cardinal , parce qu'il avait sollicité à Rome par amis & par argent , sans le consentement de Sa Majesté. Le Régent dépêcha le Chevalier de *Villeron* , Enseigne des Gardes-du-Corps , pour lui défendre , au nom du Roi , d'accepter le chapeau , & fit écrire par M. d'*Armenonville* , Secrétaire d'Etat , au Lieutenant-Général du Présidial de Rheims , la Lettre suivante.

« MONSIEUR ,

« Vous avez sans doute appris que M. l'Archevêque de Rheims a été compris dans une promotion de neuf Cardinaux , que le Pape vient de faire ;

mais comme ce Prélat a sollicité & obtenu cette dignité étrangere sans en avoir eu ni demandé la permission du Roi, Monseigneur le Duc d'Orléans n'a pu regarder ce procédé de sa part que comme une infraction non-seulement à l'obéissance & à la fidélité que son rang & sa naissance exigeaient de lui, mais même au serment qu'il a prêté en qualité de Duc & Pair. S. A. R. n'a pu se dispenser, pour le maintien de l'autorité de Sa Majesté, qui est en ses mains, de faire défense à ce Prélat, d'accepter cette dignité, d'en prendre le titre, ni d'en porter les marques. Elle a, pour cet effet chargé le Chevalier de Villeron, Enseigne des Gardes-du-Corps, de lui porter les ordres de Sa Majesté à ce sujet. Elle m'a ordonné en même-tems de vous écrire que son intention est que votre Compagnie, ni aucun des Officiers qui lui sont subordonnés, ne reconnaisse ce Prélat comme revêtu de cette dignité, & ne lui rende aucun devoir ni honneur à cette occasion. Je ne doute pas que vous ne vous conformiez en ce qui est en cela aux ordres de Son Altesse Royale. Je suis, &c. &c.

M. de la Vrilliere, depuis Comte de Saint-Florentin, qui était aussi allié aux *Maillis*, se donna tant de mouvemens que malgré le ressentiment de l'Abbé *Dubois*, son parent rentra en grace. Il arriva à Paris l'année suivante, après avoir fait faire

les excuses nécessaires, & le lendemain il fut présenté au Roi par S. A. R. Sa Majesté lui mit la calotte de Cardinal, & il prit le titre de Cardinal de *Mailli*. Mais il ne le porta pas long-tems, car il mourut peu de tems après. L'Abbé *Dubois* ne lui pardonna pas d'aussi bon cœur que S. A. R. : toutes les fois que la nouvelle Eminence venait le voir pour les affaires de la Bulle, la conversation s'échauffait au point que le Ministre se tordait les mains, & avait toutes les peines imaginables de retenir sa colère.

« Quoique l'Abbé *Dubois* eût beaucoup d'égards & de politesse extérieure pour M. *Pecquet* pere, dont il tirait des secours considérables, il lui cherchait cependant noise, & me dit un jour : l'on s'occupe là-bas à recevoir des visites (le bureau de ce Commis était placé au-dessous de l'appartement de l'Abbé), l'on y passe son tems à débiter des nouvelles, & on laisse-là mes affaires qui vont cahin caha. Mensonge ordinaire & pure vision du Ministre, qui s'imaginait qu'on parlait toujours de lui & contre lui. Jaloux de cet homme sensé, qui le redressait dans ses fausses démarches, & qui lui donnait de bons conseils, mais qui lui portait aussi ombre en ne déguisant point la vérité ; il aurait fort souhaité l'éloigner de la Cour par reconnaissance, & cherchait même toutes les occasions favorables

de mordre sur lui, quoiqu'il n'y eût pas prise, pour venir à bout de son dessein. L'ayant communiqué à quelques-uns de ses amis intimes, on lui dit sagement : donnez vous-en bien de garde, ne vous avisez pas de faire une telle bétise. C'est la plus grande faute que vous puissiez commettre, & vous auriez le tems de vous en repentir ».

« Un jour M. *Pecquet* étant assis auprès de l'Abbé dans son appartement, le discours tomba sur la Suede. L'Abbé *Dubois*, livré entièrement à ses bons amis les Anglais, desquels on prétend qu'il avait une pension de cent mille écus (1), n'était point bien intentionné pour cette Couronne, & avait même témoigné une grande joie de la mort de *Charles XII*, qui avait voulu contribuer à transporter le Prétendant dans le nord de l'Angleterre. M. *Pecquet*, consommé dans les affaires, & plein d'expérience, lui dit qu'il se trompait dans son préjugé, & qu'il était au contraire de l'intérêt de la France de vivre toujours en bonne intelligence avec la Suede. L'Abbé ne convenant point de cette vérité, M. *Pecquet* lui répondit : Monsieur, si ma proposition vous paraît extraordinaire, c'est que vous trouvez extraordinaire que les hommes ne

(1) Elle n'était que de 1000 liv. sterlings, ou 24000 liv. de France.

marchent pas la tête en-bas , parce qu'ils ont coutume de marcher la tête en-haut. Le Ministre grimaçant & gesticulant, se promenait en long & en large dans sa chambre, marmottant entre ses dents, *marcher la tête en-haut, marcher la tête en-bas.* M. Pecquet, scandalisé, leva le siege, & jetta même assez rudement sur la table un livre ouvert qu'il tenait à la main ».

« En sortant , il rencontra dans l'anti-chambre M. de Chavigni, qui paraissait fort empressé à solliciter, pour son compte, quelque grace auprès de l'Abbé, & qui demanda à M. Pecquet : est-on de bonne humeur là-dedans ? Oui, reprit celui-ci, vous n'avez qu'à y entrer. M. de Chavigni ouvrit doucement la porte; mais ayant apperçu l'Abbé Dubois, roulant les yeux, grinçant les dents, & égratignant la tapisserie avec ses doigts écartés & crochus, & les chaises, de même qu'un chat fâché carde les meubles avec ses griffes, il décampa au plutôt, prit congé sans demander audience, & vint faire des reproches à M. Pecquet de ce qu'il l'avait laissé entrer, & ne l'avait point averti que le moment n'était pas favorable. Ce dernier repliqua : vous avez vu à ma contenance que je suis sorti d'un grand sang-froid & d'une grande tranquillité, il ne tenait qu'à vous d'entrer de même. Au reste, je ne savais pas qu'il aiguise actuellement ses ongles,

& qu'il décharge sa colere sur des meubles innocens ».

« Quinze jours se passerent sans que M. *Pecquet* vit le Ministre, & qu'il eût avec lui aucune relation. S. A. R. en eut vent, & demanda à l'Abbé *Dubois* interdit, fais-tu comment se porte *Pecquet*? y a-t-il long-tems que tu ne l'as vu? Monseigneur, répondit l'Abbé, je crois qu'il se porte bien. Ce n'est pas tout-à-fait là ce que je te veux dire, repliqua S. A. R. Je fais que tu t'es brouillé avec lui mal-à-propos : il faut que tu te raccommodes, & pour cet effet, je t'ordonne de le prier à dîner pour faire la paix ; & même, comme tu es un peu brouillon, de lui montrer dorénavant toutes les dépêches que tu écriras dans les pays étrangers, afin que tu n'y fasse pas de pas de clerc ».

« Il fallut une négociation de raccommodement, & des entremetteurs. L'Abbé députa M. de *Chavigni* pour porter le rameau d'olivier ; mais il ne gagna rien sur M. *Pecquet*. Le Ministre lâcha encore quelques lévriers de réconciliation, ou plutôt envoya d'autres Ambassadeurs, mais inutilement : il n'y eut que M. l'Abbé *Tamifier*, homme sincere & ami de M. *Pecquet*, qui put réussir dans cette ambassade. Le jour fut assigné pour le dîner. Ils étaient quatre à table. L'Abbé *Dubois*, M. *Pecquet*, l'Abbé *Tamifier*, comme négociateur, & un autre pour

faire la partie quarrée. Pendant tout le repas , le Ministre , faisant semblant de rien , fut doux & souple comme un chien qui a reçu les étrivieres de son maître ; & en ricannant à contre-cœur , & goguenardant , tourna toutes choses en plaisanterie. Mais il fut dans la suite plus sage à ses dépens ; & depuis cette scene il ne lui arriva jamais de se brouiller avec M. *Pecquet* , qu'il ménageait extrêmement , & à qui il m'envoyait porter régulièrement les minutes de toutes ses lettres , pour le prier de retrancher librement , ou d'ajouter ce qu'il jugerait à propos ».

L'Abbé *Dubois* se consola de ce léger échec par la disgrâce de son plus redoutable antagoniste , *Albéroni*. Depuis le refus qu'avait fait l'Espagne d'accéder à la quadruple alliance , ces deux Ministres n'avaient cessé de travailler l'un contre l'autre , mais avec un succès bien différent. Le Prélat Espagnol avait vu échouer tous ses projets contre l'Angleterre & la France. Il venait même à la fin de 1719 de perdre une grande partie de sa faveur ; comptant trop sur des intrigues subalternes , il crut que l'armée des Français qui assiégeait Fontarabie déserterait à la vue du Roi d'Espagne , issu du sang de ses Souverains. Pour y réussir , il engagea Leurs Majestés Catholiques à se rendre au camp espagnol. Elles le firent , & n'y arriverent que pour

être témoins de la prise de cette place & de Saint-Sébastien. Lassées d'une guerre si malheureuse, elles proposerent une trêve que la paix suivit bientôt.

On employa, pour ces négociations, le Marquis de Scotti, Ministre du Duc de Parme, en qui la Reine Catholique avait une grande confiance. L'Abbé Dubois, qui conduisait de Paris toute l'intrigue, de concert avec l'Empereur & l'Angleterre, fit annoncer par ce Ministre que les trois Puissances belligérantes, n'entendraient à aucun accommodement, sans qu'au préalable le Cardinal Albéroni ne fût chassé du ministère : le Marquis de Scotti employa toute son adresse pour faire accepter cette condition à la Reine d'Espagne. Elle devait le rang illustre qu'elle occupait au Cardinal ; & malgré les bienfaits nombreux par lesquels elle lui avait témoigné sa reconnaissance, elle hésitait à sacrifier ce serviteur. Mais le besoin de l'Etat, épuisé par une guerre soutenue contre presque toutes les forces de l'Europe réunie, fut le plus fort, & fit sagement taire la reconnaissance. Le Ministre fut disgracié & renvoyé d'Espagne. Cette réussite valut au Marquis Scotti un présent des plus riches de la part de S. A. R. ; mais qui était encore plus le fruit de la reconnaissance particulière de l'Abbé Dubois. Celui-ci lui envoya donc le portrait du Roi de France,

enrichi de magnifiques diamans. Le présent était si considérable , que le Marquis le fit dessiner exactement , & l'envoya au Duc de Parme son maître, afin d'obtenir son agrément pour l'accepter.

Cette agréable nouvelle fut apportée à l'Abbé *Dubois* le 17 Décembre 1719 par un valet-de-chambre de M. d'*Adoncourt*, Commandant de Bayonne. Il fut de joie en ouvrant le paquet & courut tout joyeux chez Son Altesse Royale après avoir recommandé à son maître-d'hôtel le courrier qu'il prit ensuite à son service. Le Régent accorda à son illustre Exilé le sauf-conduit qu'il demandait pour traverser la France & se rendre en Italie, où il a fini ses jours en 1752, nouvelle preuve de la modération de ce grand Prince & de son éloignement pour la vengeance. L'Abbé *Dubois* lui donna , pour l'accompagner sur les terres de France , le Chevalier de *Marcien*, à qui il avait expressément recommandé de lui faire savoir en détail toutes les conversations qu'il aurait avec cette Eminence ; mais le Chevalier avait affaire à un grand politique. Quoiqu'il fût rempli d'esprit & de dextérité, il ne put pénétrer l'intérieur , ni arracher les secrets du Cardinal ; car celui ci, sans avoir l'air de se contraindre, parlait toujours avec modération & retenue, ne doutant point que son conducteur ne rendit à ses

maîtres un compte fidele & détaillé de leurs entretiens. Le Chevalier, effectivement, s'en acquittait avec exactitude & précision.

C'est ainsi que le Gouvernement de l'Espagne fut ôté, à la sollicitation des ennemis de ce Royaume, au plus habile Ministre qu'il eût jamais eu. *Albéroni* semblait y avoir été conduit par un enchaînement de faits aussi extraordinaires & aussi difficiles à prévoir, pour apprendre aux Princes que la dernière classe des citoyens renferme les plus grands hommes, & qu'il ne leur manque qu'un théâtre pour se développer. Le hasard l'offrit au Curé *Parmésan*. Quoiqu'il ne l'entrevît que dans une perspective obscure, sa grande ame & son génie actif l'apperçurent d'un coup-d'œil & saisirent avec avidité cette occasion de se distinguer. Il trouva l'Espagne épuisée par la guerre de la Succession, affaiblie par l'émigration perpétuelle des colonies occidentales, avilie par le concours des plus redoutables Puissances de l'Europe. Cependant il crut possible de relever cet Etat languissant, & il l'entreprit.

Le mauvais succès de tous les Ministres Espagnols qui ont voulu l'imiter depuis 1719, ou entrer dans la route qu'il s'était frayée, suffirait pour nous donner une juste idée de ce grand Politique. Dès qu'il fut en place il forma de vasses

projets & s'occupa uniquement de réunir à l'Espagne les Etats d'Italie. Il mit tout en mouvement; eut l'art de communiquer son ardeur à cette noble & dédaigneuse & à ces peuples superstitieux que l'inquisition avait abâtardis. On leva des troupes, on équipa des vaisseaux; & si l'Europe entière ne se fût opposée à ses desseins, il aurait fait un conquérant de l'indolent *Philippe V*. Le plus profond secret couvrit ces préparatifs immenses, & la guerre des Vénitiens contre les Turcs servit merveilleusement à dissiper les inquiétudes sur leur destination. La flotte que l'on croyait armée contre les Ottomans fondit tout à-coup sur la Sardaigne que l'Empereur avait mal gardée. Les conquêtes auraient suivi en grand nombre cette expédition vigoureuse, si la France, l'Angleterre, l'Empire & les vents déchainés n'eussent mis un obstacle invincible au succès.

On ne juge les hommes que par l'événement; & le malheur qui s'attacha opiniâtement au Cardinal fit porter de ses vues & de son caractère un jugement défavorable. Il fut traité, par les Puissances ennemies, de brouillon, d'ambitieux, d'étourdi même & d'homme superficiel, qui avait abusé de l'autorité de son maître & l'avait compromis. Il est cependant vrai que la conspiration du Prince de Cellamare avait été bien combinée,

d'après la disposition où les esprits se trouvaient en France, & bien conduite au choix près des Conjurés de Bretagne, qui était l'ouvrage de l'Ambassadeur seul & des agens du Cardinal. On avouera même qu'il rétablit la réputation de la Nation Espagnole, qu'il lui révéla le secret de sa puissance, & apprit à l'Europe étonnée quel poids cette Monarchie mettrait dans la balance politique, si jamais elle sortait de sa léthargie.

La chute du Cardinal *Albéroni* & le respect qu'on avait eu au milieu de sa disgrâce pour la pourpre dont il était revêtu, en firent sentir encore plus vivement le prix à l'Abbé *Dubois*. Quoique son ambition n'eût pas besoin de cet aiguillon pour solliciter le Chapeau avec ardeur, cependant il parut à cette époque redoubler d'empressement & de soins pour l'obtenir. Il ne plaignait ni le travail ni le temps pour écrire de longues & fréquentes dépêches à l'Evêque de Sisteron, & n'épargnait point l'argent du Roi pour envoyer à Rome courrier sur courrier.

« Il avait toujours sur sa table, dit son Secrétaire, un *agenda* sur lequel il écrivait les notes de tout ce qu'il avait à faire. J'y lus, écrit de sa main, *Madame de Gudagne, cent mille écus*. Ce nom original & la somme exorbitante me frappèrent, & je ruminais dans moi-même quelle pouvait

être cette bienheureuse à qui un si gros paiement pouvait être destiné. Les deux premières fois que l'Abbé me dicta à ce sujet, je n'entendis rien à son langage ni à son mic-mac. Il parlait de Madame de Gudagne, qui avait un procès à la Rote, dont le Vice-Légat d'Avignon était le Rapporteur..... Enfin après avoir fait réflexion & avoir combiné toutes choses, je développai le mystère, & je conclus que c'étaient des termes convenus avec le Pere Laffiteau, Jésuite, avant son départ de Paris; que cette Dame était l'Abbé Dubois; que le procès pendant à la Rote était le chapeau de Cardinal désiré & sollicité; que le Vice-Légat, Rapporteur, était le Cardinal Albani, jadis Gouverneur d'Avignon, aujourd'hui Camerlingue de Clément XI, & que les cent mille écus promis en son ou en farine étaient destinés à envoyer un portrait du Roi garni de diamants, & de même valeur pour en faire présent à cette Eminence protectrice ».

« Je fis assez connaître, que j'étais au fait de tout ce stratagème. Le premier jour de Janvier 1720, l'Abbé étant resté au lit & contrefaisant le Malade imaginaire, me fit appeler dès le matin. J'entrai dans sa chambre, & le trouvant seul, je lui dis : Monsieur, je prends la liberté de vous souhaiter une bonne santé & le gain de

vosre procès à la Rote. Il fut étourdi & frappé de mon compliment. Mais après y avoir fait réflexion, il me répondit d'un ton fort doux : Monsieur, je vous remercie ».

« Il me fit approcher une table au chevet de son lit pour travailler avec lui, & me pria d'aller dire à son portier de ne laisser entrer que ceux qui apporteraient des bourses de jettons, qu'il recevait dans son lit, & qu'il avait grand soin de compter pour voir s'il y en avait cent. Le sieur *Martin*, son Intendant, le trouvant sur le fait & voyant cette attention à compter les jettons, crut qu'il voulait lui en faire présent d'une bourse, & dit bonnement : Monsieur, ne vous donnez pas la peine, je les prendrai bien sans compter. Tout beau, lui répond l'Abbé, en serrant la bourse comme un chat serre une souris dans ses griffes, ce n'est pas pour vous que le four chauffe ».

« Il resta couché jusqu'à quatre heures après midi que M. le Régent envoya un garçon de la chambre pour savoir de ses nouvelles & pour lui dire que Son Altesse Royale était surprise de ne l'avoir pas vu de la journée. Il se leva sur le champ & alla souhaiter la bonne année à son maître, qui lui donna pour étrennes un million en actions & cent mille livres d'argent comptant pour

pour nourrir ces actions, desquelles l'on pouvait bien dire, comme des enfans de Paris : *enfans de l'an, mauvaise nourriture* : outre cela l'Abbé Dubois m'avait fait calculer, dans l'après-dîné, d'autres actions qu'il avait dans un porte-feuille, où j'en trouvai pour seize cent mille livres ».

Le Cardinal de la Trémouille, Archevêque de Cambrai, chargé des affaires du Roi à Rome, mourut le premier Janvier 1720. La lettre de l'Abbé d'Hugues, son Secrétaire, fut rendue à minuit avec une dépêche de l'Evêque de Sisteron. L'Abbé Dubois les ayant lues dans son lit, s'habilla avec précipitation & alla sur le champ chez Son Altesse Royale. Ce Prince était couché & avait donné des ordres à son valet-de-chambre pour ne laisser entrer dans son appartement qu'une Dame avec laquelle il se délassait des fatigues de la Régence. L'Abbé demanda à parler à son maître; mais le valet-de-chambre lui fit part de la consigne & de la cause qui l'avait fait donner. Le Ministre insista pour entrer, disant que les défenses n'étaient pas faites pour lui, & se mit en devoir d'ouvrir la porte de la chambre. Le valet sauta sur lui pour l'en empêcher, le prit au travers du corps & l'égratigna en plusieurs endroits. Mais ses efforts furent inutiles, l'Abbé tint bon & parvint au lit du Prince, à qui il annonça la vacance de l'Arche-

vêché de Cambrai & le desir qu'il avait de cette dignité.

« Monseigneur le Régent lui répondit : es-tu fol ? toi , Archevêque , tu es un fripon ; mais , au reste , qui est-ce qui te fera Prêtre ? votre premier Aumônier , Monseigneur ; à quoi Son Altesse Royale repliqua , tu as raison ; mais tout le monde va tomber sur moi & me reprocher de t'avoir fait Archevêque. Que cela ne vous embarrasse point , Monseigneur , répartit l'Abbé ; il me vient en pensée un expédient , qui est d'écrire à *Destouches* , chargé des affaires du Roi à Londres , pour solliciter une lettre du Roi de la Grande Bretagne à Votre Altesse Royale , par laquelle il lui demande pour moi cet Archevêché en considération des services que j'ai rendus dans les traités de la triple & de la quadruple alliance. Pour lors , Monseigneur , vous serez à l'abri de tout blâme & de tout reproche en montrant cette lettre & en disant que vous n'avez pu refuser cette grace à Sa Majesté Britannique. M. le Régent y consentit , & fit un serment solennel sur ce qu'il tenait alors , de nommer à l'Archevêché de Cambrai , l'Abbé qui le talonnait & extorquait de lui une promesse authentique & irrévocable.

Il fit , dès le lendemain , un modele de lettre que le Roi d'Angleterre devait écrire au Régent

pour cet effet. Il l'envoya au Sieur *Destouches*, en lui ordonnant de se servir du canal de *M. Stanhope*. Ce Ministre s'y employa avec zèle, le Roi signa la lettre, & le Régent en fit une lecture publique aux courtisans. L'Abbé, pour récompenser la ponctualité du chargé d'affaires, lui fit donner une pension de six mille livres.

La nouvelle de sa nomination ayant percé dans le public, le bruit se répandit que cet Abbé était marié. Sa femme, dont il s'était séparé à son arrivée à Paris, lui fit demander une audience. On ne sait pas précisément quel en fut le résultat; mais ce dont on est bien assuré, c'est que l'Abbé lui assura une subsistance honnête pour une femme de la plus basse extraction, en la menaçant de la faire renfermer à l'Hôpital pour le reste de ses jours, si elle ouvrait jamais la bouche sur leur mariage. Son silence cependant ne suffisait pas & n'en anéantissait pas les preuves testimoniales; elles subsistaient, & *M. le Cardinal de Noailles* n'aurait jamais donné les mains à l'ordination de l'Abbé *Dubois*. Voici la manière dont il s'y prit pour les supprimer entièrement.

L'Intendant du Limousin fit, disent les écrits du temps, une tournée dans la Généralité, & prit des arrangemens pour faire casser sa voiture à quelques pas d'un village. C'était celui dans lequel le mariage de l'Abbé avait été célébré & inscrit

sur les registres. Ne pouvant passer outre, l'Intendant demanda au Curé l'hospitalité, & il passa la nuit au presbytere. Il s'informa pendant le souper de l'exactitude du Curé à signer les registres de la paroisse : celui-ci lui montra l'endroit où ils étaient renfermés. Muni de ces connaissances, l'Intendant fit exécuter le dessein qu'il avait formé d'enivrer le Pasteur, & en vint facilement à bout par le moyen d'un vin prétendu étranger (mais réellement mixtionné) qu'il portait dans ce voyage. Son valet-de-chambre joua la même comédie auprès de la servante du Curé, & leur sommeil fut des plus profonds. On en profita pour parcourir les registres, & en arracher la feuille sur laquelle était relaté le mariage de l'Abbé, qu'il lui fit parvenir.

C'est sans doute d'un autre mariage dont le Secrétaire veut parler lorsqu'il dit : » M. le Régent, après avoir décacheté & lu une lettre en présence de ses favoris les plus intimes, leur dit en plaisantant : je vous le donne à deviner, vous ne vous imagineriez peut-être pas ce que contient ce paquet : c'est le contrat de mariage de l'Archevêque de Cambrai : chacun se mit à rire en disant, voilà un très-digne Archevêque..... Outre que l'on prétend que l'Abbé *Dubois* fut marié réellement & formellement l'on assure

encore qu'il avait plusieurs femmes ; que la première était morte & la seconde vivait , qu'il avait épousé Mademoiselle *Populus* , fille d'un Chasublier sur le pont Notre Dame , mariée ensuite à *Gochereau*, Messager de Toulouse, rue Gilles-Cœur, dont l'Abbé *Dubois* disait : J'aime *Gochereau*, parce qu'il a pris mon parti , c'est-à-dire épousé ma maîtresse. Comme ces mariages de l'Abbé n'étaient qu'en détrempe , l'on compte aussi parmi ses femmes Mademoiselle *Léger* , dont il était éperdument amoureux , & à qui il avait promis de l'épouser , mais qui est aujourd'hui Mademoiselle *Coleffe* , mariée à Orléans , la *le Tellier* , la *Fouine* & la *Jumeau* , de manière qu'on pouvait avec raison l'appeller l'Abbé de la polygamie ».

Tant de précautions ne purent tranquilliser le Prélat futur , & il n'osa s'adresser à l'Archevêque de Paris pour se faire ordonner Prêtre. M. de *Besons* , alors Archevêque de Rouen , offrit son diocèse pour y suppléer , & M. l'Evêque de Nantes son ministère. Alors l'Abbé *Dubois* fit venir son neveu, Chanoine de Saint-Honoré. Il lui ordonna de tirer en cachette de la sacristie de son Chapitre les ornemens nécessaires pour la cérémonie du lendemain 24 Février 1720. Il dit ensuite au sieur *Bastide* , son chef de cuisine , qu'il avait une grande confiance en lui , sans expliquer la commission dont

il le chargeait. Et lui donnant un sac de huit cents liv. pour la dépenses partez, ajouta-t-il, allez-vous en aux Quinze-Vingts; il y a un homme appuyé sur le bénitier auquel vous ferez signe de vous suivre; c'était l'Aumônier de M. de Tressan, Evêque de Nantes, habillé en séculier: de-là vous irez aux voitures du Carrousel où vous trouverez un carrosse à quatre chevaux & à quatre places, prêt & attelé, dont le cocher a ordre de vous conduire par-tout où vous direz. Vous trouverez dans le carrosse deux personnes; c'étaient deux valets-de-chambre de l'Evêque, vous les ferez mettre sur le devant, & donnerez la première place à l'homme que vous aurez joint dans l'église: voici un paquet cacheté que vous ouvrirez seulement au Roule, & qui vous indiquera l'endroit où vous devez aller.

Le paquet étant décacheté, offrit une lettre pour le Curé d'une paroisse de campagne, fise au-delà de Poissy. On se mit en marche pour la lui porter. Le curé la reçut, l'ouvrit, & y en trouva renfermée une autre adressée à un Chapelain du voisinage. Ce dernier l'ayant lue dit au porteur de retourner à Poissy pour y choisir la meilleure hôtellerie, & d'y commander un grand souper, parce qu'ils auraient compagnie le soir. En effet M. l'Evêque de Nantes y arriva sur la brune avec l'Abbé

Dubois, dans un équipage à six chevaux. Ils y souperent & couchèrent. Mais l'Abbé ne put fermer les yeux de toute la nuit. Un artisan qui demeurait vis-à-vis l'auberge ne cessa de travailler & de faire du bruit avec son marteau. Le valet-de-chambre de l'Abbé voulut lui imposer silence d'autorité ; mais l'artisan , sans l'écouter , redoubla le bruit , & n'y mit fin qu'à la vue d'un écu que lui donna *Bastide* mieux avisé.

Le lendemain , dès le point du jour, l'Evêque & l'Abbé allerent à pied à une chapelle éloignée de Poissy d'un quart de lieue. Là, ce dernier reçut dans la matinée le sous-diaconat , le diaconat & la prêtrise, en vertu de la dispense que Rome lui avait accordée. L'Ordinant marchant dans la chapelle & embarrassé dans les habits sacerdotaux , se heurta & s'écorcha la jambe contre un banc ; ce qui lui causa une douleur très-sensible & très-aigüe. Etant de retour à l'auberge , il dit à *Bastide* , je me suis déchiré toute la jambe. Celui-ci lui répondit hardiment ; vous avez donc bien juré. Non , je vous assure , *Bastide* , croyez-moi , je n'ai pas juré, répartit l'Abbé d'un ton doux & humble.

On revint le soir au Palais Royal , & *Bastide* mit dans la chambre de l'Abbé , sur une table , le sac avec le reste des huit cents livres. Il y avait ajouté pour tout mémoire ces mots sur un petit

morceau de papier : Il y avait tant d'écus dans le sac , il en reste tant. L'Abbé ayant lu cette note , secoua la tête & lui dit : voilà un mémoire d'arlequin. Monsieur , répondit *Bastide* en riant , je n'en fais pas faire d'autres ; je n'ai pas de compte à vous rendre , n'étant que votre chef de cuisine & non votre maître d'hôtel ou votre Intendant : c'est à eux à dresser des mémoires. L'Abbé fut obligé de se payer de ces mauvaises raisons , c'est bien , lui dit-il , en enrageant , c'est bien fait , vous avez raison.

Rien ne s'opposant plus à la nomination de l'Abbé *Dubois* à l'Archevêché de Cambrai , puisqu'il était prêtre , & que les preuves de son mariage étaient anéanties , on le proclama par la voie des gazettes. Le lendemain le Duc d'Orléans aperçut à son audience une femme habillée & coëffée avec toute la régularité & la modestie d'une dévote. Sa figure qu'il crut reconnaître , l'attira auprès d'elle , & son étonnement fut grand , en voyant sous ce lugubre accoutrement la *Fillon* , cette célèbre matrone. Ah , ah ! dit-il à ses Courtisans , voici du fruit nouveau , la *Fillon* en habit de pénitente. Hélas ! oui , Monseigneur , répondit la rusée , il y a temps pour toutes choses. Le Prince qui ne cherchait qu'à s'égayer , lui demanda de quelle nature était l'affaire qui la con-

duifait à son audience. Par quel endroit , lui dit-il , puis-je te fortifier dans le changement que ta modestie m'annonce ? Il vous est aisé , Monseigneur , lui répondit elle d'un air contrit. Quoique je connaisse les pieges dont le monde est rempli , & que j'en aie même inventé pour surprendre l'innocence , je ne laisse pas de les craindre pour moi-même. J'ai donc pourvu à ma sûreté , en me retirant dans un couvent.

Vous êtes si pitoyable , continua-t-elle , Mgr. , envers les gens de mon caractère , à qui vous procurez des asyles sacrés , que j'ose espérer que vous m'en assignerez un pour le reste de mes jours. Je viens donc implorer votre bonté , en suppliant très-humblement votre Altesse Royale de me donner une Abbaye. Personne ne fait mieux que moi conduire les demoiselles. J'espère que , consultant leur avantage & le mien , vous ne me refuserez pas. Toute l'audience & le Prince lui-même étouffaient de rire. Il eut beaucoup de peine à lui répondre. Par ma foi , lui dit-il , il faudrait épuiser l'état pour fournir à l'entretien des filles qui se rangeraient sous tes loix , si je te donnais une Abbaye. Mais au reste , y penses tu bien d'aspirer à une Abbaye ? Pourquoi non , reprit-elle , je suis fâchée de n'être pas *du bois* dont on fait les Abbés , car j'oserais prétendre à un Archevêché. Le Prince

qui était bon & qui aimait les saillies d'imagination ; bien loin de s'offenser de cette liberté , la renvoya en riant , & en lui disant qu'elle n'avait qu'à persister au moins un an dans une vraie pénitence , & qu'alors il lui promettait un hermitage , où elle serait servie par les deux plus vieilles & plus laides *Duègues* qui se trouveraient en Italie ou en Espagne. A ces mots , la matrone se retira d'un air effronté & tout-à-fait différent de celui avec lequel elle était entrée à l'audience. Elle dit assez haut en sortant , qu'à ce compte elle allait reprendre possession de son ancien couvent.

L'Abbé *Dubois* s'était attendu aux sarcasmes , & ne s'en affectait pas , pourvu qu'il parvint à ses fins. Il fit meubler son appartement selon sa nouvelle dignité. » Car il était d'un goût exquis & raffiné en tout. Il écrivit au Chevalier *de Chavigni* , alors Envoyé extraordinaire du Roi à Gênes , de lui faire fabriquer des pieces de damas de tels & tels dessins , dont il envoya les modeles. La premiere anti-chambre était tendue de trippe cramoisie avec de grands tableaux originaux , représentans des chasses de cerfs & de sangliers. La salle à manger décorée de grands tableaux des mêmes Maîtres encadrés dans une boiserie sculptée & dorée. La troisieme piece tendue de tapisseries de la couronne, rehaussée d'or & d'argent. La quatrieme d'un da-

mas de Gênes cramoisi , avec des bordures & carrouches de broderie & galons d'or , les portieres de même. La cinquieme qui était la chambre d'audience , de damas jonquille avec des broderies & des galons d'argent. Les dessus de porte ornés de glaces & de sculpture dorée à jour. Toute la face de la cheminée & les deux côtés ornés de même(1). La fixieme piece, un cabinet de damas bleu ture , avec des lez de drap d'or & d'argent ; le lit de même fait en cuvette. Les étoffes or & argent ne lui avaient rien coûté ; elles provenaient du vol qu'il avait fait à Londres , ayant retenu pour lui la plus grande partie des pietes entieres, envoyées pour faire des présens au nom de Sa Majesté & de S. A. R. Les glaces qu'il tira de la Manufacture Royale ne lui coûtèrent pas plus. Il y en avait pour douze mille écus sur le compte du Roi , de l'argent duquel il disposait comme du sien propre.

« L'on voyait dans la piece destinée à recevoir les Ambassadeurs , & dans la salle d'audience , de magnifiques tableaux des plus grands Maîtres. Les plafonds de cet appartement étaient dorés en relief

(1) On appréciera mieux ce luxe lorsqu'on saura que M. de Cotes , Architecte du Roi , venait d'imaginer récemment de substituer sur les cheminées les glaces aux anciens ornemens lourds & massifs.

formés de dessins à la dernière mode. Dans les trois premières pièces pendaient des candelabres de bronze doré d'or moulu, & dans les autres des lustres de cristal de roche. Toutes les croisées des fenêtres, revêtues par bas de marbres différens, faisaient face, d'un côté, à un petit jardin composé de treillages verts en compartimens, & d'un parterre de fleurs. La septième pièce, quoique inutile, était une Chapelle très-propre, d'un goût enchanté, & ornée de fort beaux tableaux. Enfin la huitième pièce, proche la salle à manger, formait un buffet tout de marbre, avec une niche & une grande cuvette au milieu, d'où sortaient deux jets d'eau ».

A la fin du carnaval de 1720, Mademoiselle de Valois, fille du Régent, fut mariée par procureur au Prince héréditaire de Modene. Le mariage avait été proposé dès la fin de 1719 ; mais l'Abbé Dubois en avait empêché jusqu'alors la conclusion. Le public crut que la jeune Princesse, effrayée de la rigoureuse étiquette de la Cour de Modene, où tout, disait-on, se faisait au son de la cloche, avait une grande répugnance à quitter la France. Mais le Ministre seul retarda ce départ, parce que le Comte Solvatico, Envoyé du Duc de Modène, s'était d'abord adressé, par ordre de son maître, au Maréchal de Villeroy. L'Abbé, jaloux de cette pré-

sérence, fit entendre à S. A. R. que ce parti ne convenait point à la Princesse sa fille; que l'on pouvait attendre encore, parce qu'on trouverait un parti plus avantageux. Le Duc de *Modene* sentit alors la faute qu'il avait faite : il négligea le Maréchal, & chercha à gagner l'Archevêque de Cambrai, qui donna les mains à ce mariage, en recevant pour présent cinq tableaux originaux d'Italie, dont un était orné d'une bordure d'ébène avec des plaques d'argent.

L'Archevêque les donna à S. A. R. qui aimait beaucoup les tableaux & dessinait lui-même avec goût & facilité. Le Prince les fit placer dans la superbe collection du Palais Royal qu'il avait commencée. L'Archevêque de Cambrai joignit à ce présent un petit lustre de crystal de roche à pyramide, de la plus grande beauté. Quoiqu'il n'aimât point à faire de largesses, il se détermina cependant à se détacher de ces deux objets précieux, sachant bien, dit son Secrétaire, qu'il donnait un pois pour avoir une féve. Pour adoucir le chagrin de la jeune Duchesse de *Modene*, le Roi lui fit des présens magnifiques; le collier de perles, la croix & les pendans d'oreille qu'elle reçut de la main de Sa Majesté, furent estimés huit cents mille livres. Ses autres bijoux en valaient dix-sept cents mille ;

sa toilette, sa garde-robe, les étoffes qu'elle emporta coûtèrent quinze cents mille livres.

Cependant le nouvel Archevêque prêta serment au Roi, le 6 Juin, en présence de S. A. R., & fixa au 9 du même mois la cérémonie de son Sacre. L'Abbaye du Val-de-Grace fut choisie à cet effet, & l'on employa huit jours à élever dans la nef un amphitéâtre pour placer les spectateurs. L'Archevêque donna ordre à ses gens de se faire habiller proprement, & l'un de ses couriers acheta un habit de soie pour le prix de cent écus ; il fut un des maîtres de cérémonie, il fut chargé de recevoir à la porte de l'Abbaye les Seigneurs qui se présentaient. Le Duc de la Feuillade le reconnut, parce qu'il avait été anciennement courrier de M. de Chamillard & du Marquis de Cany. Il lui demanda quelles fonctions il faisait à la cérémonie. Monseigneur, lui répondit-il, je suis courrier ordinaire de Monseigneur l'Archevêque de Cambrai ; mais je suis aujourd'hui un Gentilhomme extraordinaire, & je fais les honneurs. Ce fut là tout le profit qu'il tira de sa dépense, car il ne fut jamais question de le récompenser, ou de le dédommager.

« Le jour du Sacre étant arrivé, l'Archevêque se leva de grand matin, dit son Secrétaire, se revêtit de sa soutane violette, avec le rochet à dentelles &

lamolette. Au lieu de prier, de gémir il s'amusait à reluquer une couturiere qui s'habillait dans une chambre vis-à-vis & éloignée, & lui donnait des bénédictions par la fenêtre ». Son valet-de-chambre ne le servant pas à sa guise, le Prélat s'emporta à son ordinaire, & lui donna des coups de pied pour accélérer sa marche.

Les cent-suisses de M. le Régent gardaient la porte de l'Eglise : elle était remplie de Prélats & de Seigneurs qui y étaient venus en foule pour faire leur cour au Duc d'Orléans. Ce Prince y assista avec le Duc de Chartres son fils, celui qui se retira & mourut à l'Abbaye de Sainte-Genevieve. Les deux Princes se placerent dans une tribune du chœur, & suivirent la cérémonie dans un pontifical que l'on avait placé devant eux. M. le Régent ne cessa de regarder le Prélat avec sa lorgnette, & de rire avec son fils de son air gauche & embarrassé. Celui ci eut en effet beaucoup de peine à se prosterner devant l'Autel pendant les Litanies, ainsi qu'il est d'usage ; car il était tourmenté d'une diarrée pour laquelle le Pere Sébastien, célèbre Mécanicien de l'Académie des Sciences, avait été chargé de lui faire un urinal à ressort renfermant une éponge. Le Cardinal de Rohan, consécrateur, assisté des Evêques de Nantes & d'Avranches, ne fut sans doute pas assez expéditif ; car le nouvel Archevêque,

rentrant au Palais Royal , fut obligé de changer de vêtement , en jurant contre l'urinal , qui , malgré le ressort , avait tout laissé répandre. Ce b.... de Pere Sébastien , avec toute sa science , est un ignorant , & n'a pu venir à bout de ce que je lui avais demandé.

On fut frappé de la beauté de son anneau , qui était d'un seul diamant , estimé quarante mille écus. Il en avait donné cette somme au sieur Rondez , Joaillier du Roi , en billets de banque , lorsqu'ils étaient en valeur. Cependant il eut soin de faire savoir en Angleterre que cet anneau était un présent que lui avait fait Son Altesse Royale pour le sacre. Nous trouvons cette fable consignée dans les Mémoires de la Régence du Duc d'Orleans.

La cérémonie du Sacre fut suivie d'un splendide repas , auquel assistèrent tout ce que le Corps Diplomatique , la Cour , la Robe & la Prélature avaient de distingué. Le festin avait été dressé dans la grande salle du Palais Royal , & S. A. R. vint le voir servir. Quatre-vingt Suisses , avec un Officier à la tête , porterent les plats , & les convives ne furent servis que par des pages & des valets-de chambre. M. Dubois , frere de l'Evêque , au lieu de faire les honneurs de la seconde table , se plaça à la première , vis-à-vis de l'Evêque , afin de le contempler à son aise , & lui dit d'un air niais & goguenard : à votre santé ,
mon

mon frere. Celui-ci ne répondit à cette familiarité déplacée que par un souris dédaigneux. Ce repas somptueux coûta trente mille livres, & il y eut, outre cette dépense, des porcelaines cassées pour deux cens écus.

Depuis son élévation aux dignités ecclésiastiques, l'Abbé *Dubois* cherchait toutes les occasions d'étaler son luxe & ses richesses. Il envoya, à Saint-Eustache, le jour de la Fête-Dieu, huit domestiques, habillés de neuf, portant de grandes torches à ses armes, pour suivre la procession. Il se rendit lui-même, à pied, au reposoir qui se fait ordinairement vis-à-vis la rue du Coq, où il fut apperçu, à genoux, remuant dévotement les lèvres, par le Régent, qui se mit à rire à ce spectacle. Le Grand Ecuyer de France, le Prince *Charles de Lorraine* n'avait pas l'air de croire, davantage que Son Altesse Royale, à la dévotion de l'Archevêque de Cambrai; car il lui fit en ces termes son compliment sur son sacre: Monsieur, je ne me réjouis pas avec vous, & je ne vous congratule point de ce que vous êtes Archevêque, vous méritez toutes les places & tous les honneurs; mais de ce que vous avez fait votre Premiere Communion. Des plaisanteries & des quolibets sans nombre furent répandus dans le public à cette occasion. On écrivit: *A Messieurs du Chapitre de Cambrai assemblés capitulairement.* Après

avoir défait plusieurs enveloppes ils ne trouverent que des groseilles vertes & ces mots : Messieurs, on vous envoie la fausse en attendant le poisson.

Peu de temps après qu'il eut pris possession de son Archevêché, revint de Vienne le sieur *le Vieux*, Jouaillier de Paris. L'Archevêque l'y avait envoyé au mois d'Avril pour négocier auprès d'*Alexandre Albani*, Nonce & neveu de *Clément XI*, le défistement de l'opposition de l'Empereur à sa promotion. Ce Jouaillier était connu du Nonce, & sous prétexte de son commerce de bijoux & de diamans, il s'était chargé de cette négociation pour laquelle on lui avait donné un chiffre. Il crut à son retour d'Allemagne avoir gagné ou du moins mérité les bonnes grâces de l'Archevêque, & lui demanda pour son fils un canonicat de Cambrai qui était vacant. Celui-ci le lui promit en disant : volontiers, avec bien du plaisir; j'écris à Rome aujourd'hui, & votre affaire est dans le sac.

Il avait cependant résolu de nommer son neveu. Pour concilier ces intérêts opposés il écrivit à l'Evêque de Sisteron qu'un Particulier, nommé *le Vieux*, était assez fol pour se flatter d'obtenir cette grace en faveur de son fils, mais qu'il l'engageait à lui marquer dans sa réponse que ses efforts avaient été infructueux. L'Evêque de Sisteron était au fait de

ces ruses politiques, il fit ce que l'Archevêque désirait, & de plus fit parler le Pape même en ces termes : vous demandez mon agrément pour cet étranger, & vous ne me dites pas que l'Archevêque de Cambrai a un neveu. Je sais qu'il en a un, que c'est un sujet plein de mérite, un digne Ecclésiastique, capable de rendre service à l'Eglise, & je veux absolument qu'il ait ce canonat. Le Jonailier fut obligé de paroître content d'un refus si bien motivé. Il eut plus de peine encore à tirer du Prélat le paiement des frais du voyage à Vienne & de quatre mille livres, pour des boutons de manche composés d'un rubis & de huit brillans qu'il avait fournis à l'Archevêque de Cambrai.

M. Dubois était si flatté de la grandeur de son frere & de l'éclat qui en réjaillissait sur lui, qu'il ne laissait échapper aucune occasion de la faire connaître aux Limousins ébahis. Ceux-ci, en lui écrivant pour demander sa protection, mettaient sur leurs lettres : à *Monseigneur de Dubois, frere de Monseigneur de Cambrai*. Pour lui, il n'osait implorer le crédit & l'autorité de ce frere, mais il amusait ses compatriotes par de stériles espérances ; leur répondant que le Prince, son frere, étant accablé d'affaires importantes, n'avait pas eu le temps de penser aux leurs. Cette principauté, dont il s'enorgueillissait, n'était qu'un vain nom attaché à l'Arche-

vêché de Cambrai, dont le Prélat prend le titre de Prince du Saint-Empire.

Fâché de voir que l'Evêque de *Sisteron*, chargé depuis la mort du Cardinal de la *Tremouille*, des affaires de France à Rome, l'amusait toujours pour son chapeau, sans gagner de terrain, il écrivit au Pape *Clément XI*, peu après son sacre. Il le sollicita de le faire Cardinal à la nomination du Chevalier de *Saint George* (le prétendant) & aux instances de M. le Régent, qu'il prétendait jouir en cette qualité d'un droit de nomination particulière & extraordinaire. Il attendait peu de fruit de cette lettre; mais il était charmé de se donner par la signature d'Archevêque, Duc de Cambrai, un relief qui rachèterait aux yeux de *Clément XI* la bassesse de son extraction, car il savait que ce Pape fastueux la regardait comme un obstacle à la pompe.

Le Régent qui n'était pas accoutumé à respecter l'Abbé *Dubois*, n'avait garde de respecter davantage l'Archevêque *Dubois*. Celui-ci lui ayant déplu un jour, où ayant fait quelques pas de clerc S. A. R. courroucée, lui donna des coups de pied au cul. Il représenta, en se ferraillant contre une tapisserie, qu'il était Prêtre & Archevêque, & qu'en cette qualité il ne devait pas être battu, le Régent redoubla, & lui dit : tiens, voilà pour

le Prêtre, & voilà encore pour l'Archevêque. Il est vrai que ce Prélat n'avait mis aucune réforme dans sa conduite & dans ses paroles, car il sortait souvent sans croix, & descendait par un escalier dérobé dans le cul-de-sac de l'Opéra, où l'attendait une chaise à-porteur, & de là il se faisait porter *incognito* chez ses anciennes connaissances.

Son neveu, le Chanoine de *Saint-Honoré* étant entré dans son cabinet, dans un de ces momens d'éclipse, & voyant la croix épiscopale sur sa table, crut qu'il l'avait oubliée. . . . qu'on appelle vite mon oncle, cria-t-il hautement, il a oublié sa croix, il sort sans croix. Paix, paix, M. l'Abbé, lui répondit un laquais accoutumé aux allures du Prélat, ne faites pas de bruit, M. votre oncle vous en saurait mauvais gré. Le Chanoine était aussi réglé dans ses mœurs, & aussi modeste, que le Ministre l'était peu. Il vivait très régulièrement, assistait à tous les offices de son Chapitre, & donnait beaucoup aux pauvres. Sa doctrine sur les affaires du temps était celle d'un foudré janséniste : il avait même appelé & réappelé malgré son oncle. Celui-ci qui ne faisait aucun cas des constitutionnaires & de leurs ennemis, mais qui ménageait la Cour de Rome, à cause du chapeau, fut très-fâché de son premier appel, & lui dit en colere, pour le détourner du second : f. . . . vous plutôt par la

fenêtre, que de faire une chose comme celle-là. Le neveu n'en tint compte, & fit toutes les démarches qui pouvaient lui donner de la considération dans le parti des rigoristes.

Cette promotion si ardemment sollicitée, ne se faisait pas, & l'envie de l'avoir, occasionnait tous les jours de nouvelles dépenses au Prélat. L'Evêque de Sisteron lui avait donné pour négociateur intermédiaire, le Comte de *Lannoy*, qui était connu, disait-il, de beaucoup de gens accrédités. Celui-ci prétendit avoir fait présent d'une montre d'or, qu'il ne donna jamais, dit le Secrétaire, & en demanda le payement à l'Archevêque de Cambrai. On employait aussi un neveu de l'Evêque de Nantes, depuis Archevêque de Rouen, le Comte *Carminati*, mais celui avec lequel le Ministre entretenait une correspondance plus suivie, était le Cardinal *Gualteri*. Ce Prélat était protecteur de l'Angleterre, & par-là très-lié avec le Chevalier de *Saint-George*, qui avait accordé sa nomination à l'Abbé *Dubois*. Il faisait déchiffrer les lettres sur un papier séparé, lorsqu'elles traitaient des intrigues du chapeau; il les gardait, & n'avait garde de les communiquer au premier Commis du département de Rome.

Ayant un jour dicté à son Secrétaire intime, une longue dépêche pour l'Evêque de Sisteron,

il la fit, selon l'usage, chiffrer & mettre au net; mais à peine cet ouvrage fut-il fini, qu'il voulut le refaire & le changer entièrement, & exigea qu'il fût expédié pour telle heure au départ du courier. Le Secrétaire lui représenta qu'il demandait une chose impossible, attendu le peu de temps qui restait. Ce mot d'*impossible* choqua le Ministre, qui entra en fureur, se mit à jurer, à dire à son Secrétaire qu'il était cause de son malheur & de ceux de l'Etat. qu'il le ferait périr dans un cul de basse-fosse. & qu'il l'allait exécuter sur le champ. Il sonna en même temps, & envoya chercher *Duval*, Exempt de Police; le Secrétaire se mit tranquillement à travailler, en attendant le dénouement de cette comédie. Au bout de quelques heures, on vint annoncer à l'Archevêque que *Duval* était dans l'anti-chambre; cet intervalle de temps l'avait sans doute radouci, car il répondit : qu'il s'en aille, je n'ai rien à lui dire.

Dans une autre circonstance, ce Secrétaire lisait des papiers ministériels à l'Archevêque, pendant que ses valets-de-chambre l'habillaient. Celui-ci se trouvant dans un instant de mauvaise humeur, s'emporta contre son lecteur, & lui dit qu'il parlait de manière à ne pouvoir être entendu qu'il lisait comme un chien. qu'il faisait oïa ; oïa, oïa, & contrefit le chien à plusieurs reprises.

devant des valets. Le Secrétaire se voyant ainsi humilié, jeta de dépit les papiers sur une table, & sortit du cabinet, en fermant la porte brusquement. L'Archevêque fit courir après lui pour le rappeler, se mit en sentinelle derrière la porte, tenant en main, au lieu de pistolet, une grosse écritoire de campagne, & disant à ses gens : je l'attends, quand il rentrera, je le tuerai, & je serai pout : ce qu'il dit en frappant du pied sur le parquet pour imiter le bruit d'une arme à feu ; mais son attente fut vaine, car l'offensé ne revint que le soir. Pendant cet intervalle, l'Archevêque pria M. Pacquet le fils d'écrire auprès de lui, en lui disant d'un ton lamentable : Monsieur, prenez je vous prie la plume, car on m'abandonne. Il apperçut le soir au bout de ses appartemens, son Secrétaire, il l'appella doucement, & lui dit : Monsieur, vous ne voulez donc plus me parler ni travailler avec moi ? celui-ci sans lui répondre, reprit ses fonctions ordinaires.

Chaque jour était marqué par quelqu'emportement ou quelque bouffonnerie de ce Prélat-Ministre. Il avait un talent singulier pour grimacer & contrefaire les gestes & les tics de tout le monde. Il se plaisait & s'étudiait à ce jeu. Il est vrai que la nature lui avait donné un masque des mieux disposés pour les grimaces. Il demandait un jour

son premier laquais qui venait de se marier nouvellement, & on lui dit qu'il n'était pas à l'hôtel. Le Ministre se mit à ricanner & secouer la tête en disant : *uxorem duxi*; il leur faut des femmes à ces drôles-là, pour avoir un prétexte de manquer à leur devoir. Pareille scène arriva pendant l'absence de son Intendant; il est toujours pendu au col de sa femme, dit-il en pestant, il est allé lui mettre des fontanges jaunes, & sa femme lui dira pour sa peine & sa récompense : ah qu'il est beau ! (l'Archevêque imitait la révérence d'une femme du commun), ensuite il viendra tantôt doucement, en serrant les épaules & les cuisses : Monseigneur, on m'a dit que vous me demandiez. On ennuerait le lecteur le plus patient, si l'on racontait tous les traits de bouffonnerie de cette Eminence, que l'on a recueillis.

Quoique l'Archevêché de Cambrai eût augmenté prodigieusement ses revenus, il ne pouvait se corriger de sa mesquinerie & de son avarice. Ayant reçu en présent vingt-quatre jambons de Bayonne, son valet-de-chambre le fit souvenir qu'il était indispensable de donner pour boire à l'Officier & aux deux porte-faix qui avaient apporté ce présent. Eh bien ! qu'on leur donne une pièce de douze sols. *Manet* lui représenta qu'il devait donner au moins deux louis à cet Officier, deux

Louis d'Or, lui répondit l'Archevêque ; en imitant son parler lourd & pesant , vous êtes bien libéral , l'argent ne vous coûte guères , je vois bien que vous n'en connaissez pas le prix. M. Pecquet , son premier Commis avait une maniere d'agir plus noble & plus défintéressée , car il ne voulut jamais recevoir une pièce de toile d'Hollande qu'on lui offrait en présent , & donna un écu au domestique pour la reporter à son maître.

L'exil du Parlement qui fut transféré à Pontoise au mois de Juillet de cette année 1720 , fut l'ouvrage de L'Abbé Dubois. Voyant le Régent lassé des refus d'enregistremens , il lui donna le conseil violent de casser le Parlement & de le rétablir sur le même pied que celui d'Angleterre , c'est à-dire , de le recréer tous les ans ; mais la prompte soumission de la Magistrature remit les choses dans le même état avant la fin de l'année. Cet exil avait été préparé avec le plus grand secret. L'Archevêque fit écrire par son Secrétaire , toutes les lettres de cachet & les instructions que S. A. R. devait signer pour être remises aux Mousquetaires , & ce grand coup ne fut su avant le moment de l'exécution , que de ce Secrétaire , de l'Archevêque de Cambrai , & du Régent.

Un événement plus intéressant pour l'Abbé Dubois , l'occupa au commencement de 1721 ,

ce fut la maladie & la mort du Pape *Clément XI.* Cette mort avait été annoncée dès les derniers mois de 1720, par ceux qui croyaient aux prodiges & aux pronostics. Ils avaient observé d'abord que l'horloge du Vatican s'était arrêtée à une certaine heure, & ensuite que l'anneau du pêcheur, quoique d'or & très-massif, s'était brisé entre les mains du Pontife.

L'Archevêque de Cambrai engagea le Cardinal de Rohan à aller au Conclave & à travailler à lui procurer le chapeau. Pour donner plus de vivacité à ses sollicitations, il lui dit, avant son départ de France, & lui répéta souvent dans ses lettres qu'il désirait d'être Cardinal, seulement afin d'avoir une porte honorable pour quitter le Ministère & se retirer dans son Archevêché, lui promettant, après cette retraite, de lui faire donner son Département des affaires étrangères. Le Cardinal crut cette fable & suivit de point en point les instructions de l'Archevêque de Cambrai, comme nous le verrons par la suite.

« Vers la fin du carême de 1721 on lui envoya de Brives un grand pâté d'une truite saumonée, bien garni de truffes. Faisant gras continuellement il perdit de vue ce pâté, qui fut servi le lundi & le mardi saints sur la table de M. Dubois. L'Abbé de Tencin, qui y avait mangé ces deux

jours-là avec le Chanoine de Saint-Honoré, dit que c'était dommage de l'entamer, qu'il fallait encore le garder, que peut-être M. de Cambrai prierait à dîner quelque personne de considération & serait bien aise de le trouver entier. Cet Abbé de cour, homme intrigant, qui se faufilait partout, rapporta à M. le Comte de Toulouse que l'Archevêque de Cambrai avait reçu un pâté magnifique & si respectable que personne n'osait y toucher, & qu'enfin il se gâterait infailliblement. Ce Prince, étant sur le point de partir pour Fontainebleau, avec le Maréchal d'Etrées, répondit : il devrait plutôt nous le donner que de le laisser gâter. Sur quoi l'Abbé Tencin voulant faire sa cour au Ministre le prévint & lui insinua que ce présent ferait plaisir à Son Altesse Sérénissime ».

« Le lendemain matin, qui était le mercredi saint, M. de Cambrai, rencontrant M. le Comte de Toulouse chez M. le Duc d'Orléans, lui dit : Monseigneur, on m'a envoyé un pâté qui est grand comme cette chambre, je ne sais qu'en faire ; voudriez-vous bien l'accepter ? Le Prince lui répondit : je vous remercie, M. l'Archevêque, cela n'est pas nécessaire. A quoi M. le Maréchal d'Etrées, qui était là présent, répliqua qu'il se chargeait volontiers du soin de le porter à la rivière.

« Le Ministre, rentré chez lui, n'y pensa plus. M. Dubois & son fils, le Chanoine, l'entamerent à leur dîner. L'Archevêque, pendant le sien, se ressouvenant de sa promesse, fit appeller Bastide, son cuisinier, & lui dit : j'ai promis ce pâté de Brives à M. le Comte de Toulouse, envoyez-le sur le champ. Monseigneur, reprit le chef de cuisine, M. votre frere & M. votre neveu viennent de l'ouvrir & en ont mangé, croyant que vous n'en vouliez faire aucun usage, vu qu'il y a déjà près de quinze jours qu'il est ici. L'Archevêque, renversant la table, sauta en l'air & s'écria : comment les b..... ont mangé mon pâté ! qu'on me les fasse venir, je les ficherai par la fenêtre. Je n'ai qu'à m'y jeter aussi moi-même ; car me voilà déshonoré. Je vais être timpanisé dans le monde, & lorsqu'une chose promise n'aura point d'exécution, je passerai en proverbe, & l'on dira : c'est tout comme le pâté de l'Archevêque de Cambrai. Il chanta ténèbres à haute voix & ne fit point l'absoute, mais grand bruit & grand fracas ».

« Bastide lui repliqua : Monseigneur, ne vous fâchez point, vous allez vous rendre malade, & il y a des remèdes à tout, excepté à la mort. Je m'en vais à la halle chercher une pareille truie & des truffes, & je vous promets que j'assaisonnerai si bien mon pâté qu'il ne différera pas du goût

ni de la qualité de celui qu'on vous a envoyé. Le frere & le neveu eurent tellement la venette qu'ils n'osèrent point reparaitre de long-temps. *Bastide* vint faire son rapport, qu'il avait trouvé une truite que l'on voulait vendre vingt pistoles. L'Archevêque n'entendant pas de lâcher cette somme, qui lui faisait bien mal au cœur, recommença à psalmodier en jurant de nouveau après son frere & son neveu, & entra dans des emportemens terribles. Ce cuisinier remarquait bien où le bât le blessait, il ajouta : Monseigneur, il ne reste plus qu'un expédient ; je vais visiter le pâté & le goûter. M. votre frere & M. votre neveu n'en ont guere mangé. S'il se trouve bon je l'unirai & le rejoindrai proprement, après lui avoir fait la barbe ; car il y a du chanci. Je dirai pour excuse à M. le Maréchal d'Etrées que, le pâté me paraissant douteux, étant ici depuis quinze jours, je l'ai entamé pour le goûter, & que le trouvant présentable, je le lui apporte de votre part. L'Archevêque répondit en lui frappant sur l'épaule : allez, vous êtes un brave, tâchez de faire cette affaire-là.

« Tout réussit à merveille. *Bastide*, qui était un fin matois, dora si bien la pillule qu'il la fit avaler au Maréchal. Le Ministre, de son côté, fut si content du succès qu'il dit à ce chef de cuisine à son retour : oh, pour le coup, je vois que

vous êtes un homme capable & que vous êtes né pour les grandes choses. Ces grandes choses étaient d'avoir conservé la réputation de son maître, sans qu'il eût déboursé d'argent pour faire un autre pâté. M. de Cambrai, ayant été un peu adouci par cette réussite, le frere & le neveu reparurent sur l'horison longtemps après en tremblant, & eurent la tête bien lavée, qu'ils auraient eu bien cassée, si l'on n'eût pas mis en œuvre l'expédient. Encore l'Archevêque voulait-il renvoyer à Brives son frere qui, selon lui, le déshonorait ».

On amusait l'adolescence de *Louis XV* par les mêmes spectacles qui avaient amusé la vieillesse fastueuse de son prédécesseur. Tout le monde connaît la fameuse Comédie de l'Ambassadeur des Siamois: mais peu de gens savent qu'elle fut sollicitée par les Ministres de *Louis XIV* pour repaître de vanité & de pompe cette ame *hautaine*, qu'elle fut dirigée par ces ambitieux missionnaires auxquels on assure que ce Prince avait eu la puérilité de se faire associer, & que bien loin d'être avouée par le Roi de Siam, à peine en fut-elle connue. Tout y sentait la basse adulation du Grec *Constance*, qui était pour lors le premier esclave de Siam, c'est à-dire, le premier Ministre; & l'esprit romanesque de cet Abbé de *Choisi*, qui passa

un tiers de sa vie sous les habits de femme ; & en conserva toujours l'imagination.

L'arrivée de *Méhemet-Effendi*, qui était Ambassadeur Extraordinaire du Grand-Seigneur, servit à amuser le Roi & à distraire ses malheureux sujets que le système venait de ruiner. Il fit son entrée, à Paris, le 16 Mars 1721, & l'on étala, à ses yeux, tout le luxe de la Cour de France. *Méhemet-Effendi* était trop au-dessus de ses compatriotes pour être ébloui par ce faste asiatique. Il nous enviait plutôt nos sciences & nos arts ; l'Imprimerie, sur-tout, fixa ses regards, & il fit, à son retour en Turquie, les plus grands efforts pour en établir une à Constantinople. On y imprima plusieurs Ouvrages, composés ou traduits en langue Turque. Mais ce bel établissement ne survécut pas à la disgrâce de *Méhemet*. Dès qu'il ne fut plus en état de le protéger, les cris des Mollahs alarmés, le goût pour la paresse & l'ignorance, innées chez les orientaux, & le peu d'intérêt que la Nation entière prenait à cette nouveauté la firent supprimer. On ignorera toujours le nom du Muphti qui triompha pour lors des sciences & des arts, mais on n'oubliera jamais celui de *Méhemet-Effendi*.

Cet Ambassadeur eut une audience du Roi qu'il appella *Empereur*, selon l'usage des Turcs, & de
S. A. R.

S. A. R. On prit jour ensuite pour le conduire chez le Ministre de affaires étrangères. Celui-ci chargea son frere de faire les honneurs de la réception, & de s'y préparer. Cet ancien Apothicaire de Brive envoya à la fripperie chercher un habit de louage, & choisit entre les autres un camelot gris brodé en argent, avec lequel il répéta son rôle plusieurs fois devant les glaces. Le jour marqué pour l'audience étant venu, l'Archevêque se leva de grand matin & dicta une instruction pour son frere. Elle contenait tous les détails de la cérémonie & de ce qu'avait à faire cet Introduceur. Lorsqu'elle fut finie, le Ministre demanda son frere qui ne paraissait point encore. Mon frere, disait-il en colere, ne devrait-il pas être ici pour recevoir mes ordres ! Il est à sa toilette, il s'admire & s'adonise, & vous verrez que bientôt il fera quelque incongruité qui me deshonorerait.

M. Dubois, monta cependant chez son frere, & rencontra son Secrétaire qui lui dit : Monsieur, à quoi pensez-vous donc de faire attendre après vous ? Voilà une instruction de tout ce que vous avez à faire ; allez à l'appartement neuf joindre M. l'Archevêque, il vous dira le reste Mais, Monsieur, où est-ce qu'est mon frere, répondit-il tout étonné, par où faut-il aller à son ap-

partement ? Il était absolument désorienté & ne connaissait plus le chemin d'un appartement dans lequel il passait vingt fois par jour.

Dès le matin on envoya à l'hôtel de l'Ambassadeur un détachement du guet à cheval & six carrosses à six chevaux qui étaient remplis par les gens du Ministre, richement habillés. On avait eu soin de mettre ses armoiries sur tous les carrosses, quoiqu'ils fussent d'emprunt la plupart & des écuries du Prince de Rohan. M. de Verneuil, Secrétaire du Cabinet du Roi, & plusieurs personnes de considération avaient été priés par l'Archevêque de se trouver chez lui pour faire cortège. Sur les quatre heures arriva *Mehemat*, avec tout cet appareil, il mit pied à terre dans la seconde cour du Palais Royal, & monta chez le Ministre, ayant M. Dubois à sa droite, & à sa suite le sieur *le Noir*, Interprète du Roi. Ce cortège traversa quatre pièces magnifiquement meublées, avant que d'entrer dans la salle d'audience.

Là, après les complimens ordinaires, on servit une collation de fruits confits, de marmelades & de compotes. Des draps d'or tenaient lieu de nappes & de serviettes. On présenta ensuite du café, du sorbet, une cassiolette d'odeurs pour parfumer la barbe de l'Ambassadeur, & de l'eau de

Heur d'orange pour laver ses mains. Celui-ci était seul à table avec l'Archevêque. Ils étaient placés l'un vis-à-vis de l'autre. Le sieur le Noir se tenant debout quelques pas en arrière pour expliquer les galanteries dont ces deux Ministres se régalaient réciproquement. Cette audience fut publique, & pour la terminer, des esclaves amenèrent au bas des fenêtres le petit cheval gris de souris, dont le Grand Seigneur faisait présent à Sa Majesté. Il portait une selle richement brodée, d'où pendait un sabre de Damas, avec son fourreau garni de perles & de pierres précieuses.

On amena un autre cheval pour M. le Régent, orné de même, au sabre près. Les esclaves apportèrent encore trois manteaux d'hermine, un pour le Roi, un pour S. A. R. & le troisième pour l'Archevêque. Celui-ci, dit son Secrétaire, les garda tous les trois, ainsi que les pièces d'étoffes de Perse à fond d'or & d'argent, & les flacons de baume de la Mecque. Madame, mère de son S. A. R. descendit pour examiner les deux chevaux, & les esclaves tirèrent le sabre du Roi pour prouver à cette Princesse que la lame sentait le musc. Après cette audience, l'Ambassadeur fut reconduit avec la même pompe, & les chevaux du Grand Seigneur furent remis aux écuries du Roi & du Régent.

L'Archevêque ne cessait de mettre toute l'Eu-

rope en mouvement pour se faire nommer Cardinal. Il fallait obtenir à cet effet le consentement de l'Empereur & du Roi d'Espagne. Le Ministre composa sur ce sujet une lettre à *Pilippe V*, au nom de M. le Régent, pour le remercier du désistement de l'opposition qui avait été faite à Rome de sa part. Il faisait dire à S. A. R. que l'Archevêque de Cambrai avait été touché au dernier point de cette démarche obligeante, & qu'il en avait eu autant de joie que si S. M. Catholique l'avait fait Pape. C'est ainsi qu'il faisait parler le Prince son Maître. Dans la lettre qu'il écrivit de sa main & en son nom au Pere d'*Aubenton*, Confesseur de *Philippe V*, il employa jusqu'à dix fois le nom de N. S. J. C. Il marquait expressément à ce Religieux qu'il avait engagé à solliciter le désistement du Roi d'Espagne, qu'il y allait de l'honneur de N. S. J. C. à ce qu'il fût fait Cardinal au plutôt.

L'Archevêque de Cambrai employait aussi quelquefois ce raisonnement mystique auprès du Régent; mais S. A. R. qui n'était pas dupe de ces beaux sentimens, riait au nez de sa Grandeur en haussant les épaules. C'était ainsi que ce grand Prince en agissait toujours lorsqu'on lui disait quelque vérité hardie; mais énoncée avec esprit, il n'en tirait aucune vengeance, nous en citerons un exemple frappant. Dans un de ces repas où le Ré-

gent déposait sa grandeur , pour s'y égayer avec ses favoris, un Seigneur de ce nombre parlant de l'exil du Chancelier d'Aguesseau & du grand nombre de ceux qui avaient eu les sceaux après lui , dit à S. A. R. » Monseigneur , les sceaux passent sans cesse du Chancelier au Garde-des-Sceaux , & du Garde-des-Sceaux au Chancelier. La seule place de Hoqueton est à l'abri de ces vicissitudes , & suit toujours les Sceaux : un même Hoqueton a été au service de Messieurs de Pontchartrain , Voisin , d'Aguesseau & d'Argenson , il est encore à M. d'Armenonville : ainsi je borne mon ambition, par rapport aux Sceaux , à ce poste-là. S. A. R. ne fit que rire de cette plaisanterie , & y ajouta elle-même du sien ».

Dans le Consistoire du 16 Juillet 1721 , Innocent XIII. fit Cardinal l'Archevêque de Cambrai , & tint la parole qu'il avait donnée par écrit au Cardinal de Rohan , à l'instant de son élévation sur la Chaire de Saint-Pierre. Car les instructions secrètes de ce Cardinal portaient qu'elle exigeait deux choses de celui que la France favoriserait pour l'élection. 1° De ne point réveiller l'affaire de la constitution *Unigenitus* , & de la laisser dans une espece d'indécision. 2° De faire l'Archevêque de Cambrai Cardinal. On sent assez que le second article était celui sur lequel le Cardinal Français

devait insister le plus , & que la constitution n'était là que pour la forme.

L'Archevêque reçut le 25 Juillet l'avis de sa promotion. L'Evêque de Sisteron, chargé des affaires du Roi, voulut que M. l'*Affiteau*, son frere, Chevalier de l'ordre de Christ, fût le porteur de cette agréable nouvelle. Pour lui épargner de la fatigue, il lui dit de se tenir à Fontainebleau. Là le courrier de Rome lui remit les dépêches, & ce Chevalier arriva au Palais Royal à deux heures après midi. L'Archevêque de Cambrai voyant les paquets du Cardinal de Rohan & de l'Evêque de Sisteron, adressés à son Eminence Monseigneur le Cardinal Dubois, & s'entendant traiter d'Eminence par le Chevalier *Laffitau*, fut transporté de joie. Il appella son Secrétaire, lui donna les lettres à déchiffrer & alla aussitôt chez le Duc d'Orléans. S. A. R. le conduisit aux Tuileries, & dit au Roi : « Sire, j'ai l'honneur de vous présenter l'Archevêque de Cambrai, au zèle de qui votre Majesté doit la tranquillité de son Etat & la paix de l'Eglise de France qui, sans lui, allait être déchirée par un schisme cruel. Le Pape, pour reconnoître des services aussi importants, vient de le récompenser par un chapeau de Cardinal ».

La lettre du Pape au Roi n'était pas moins obligeante. Il marquait « qu'il avait honoré de la

pourpre ce Prélat, non-seulement pour son mérite personnel, mais encore à cause des grands services qu'il avait rendus à l'Eglise, à la paix de laquelle il était un de ceux qui avaient le plus contribué. » Le Cardinal de Rohan enchérissait encore, & disait qu'Innocent XIII acquittait par cette promotion, une ancienne dette de son prédécesseur & de l'Eglise, pour les grands services que ce Prélat avait rendus à l'un & à l'autre depuis la Régence. Il ajoutait que Sa Sainteté n'avait pu refuser Son Altesse Royale qui avait demandé cet honneur avec tant d'instances pour une personne qui gouvernait si bien l'Eglise & le Royaume ».

Toute la Cour s'empressa par politique à féliciter le favori du Régent. Un Officier de Prince, nommé *Silvain*, dont il avait occupé la maison, crut pouvoir lui faire présenter ses respects à cette occasion; mais le Cardinal, bouffi d'orgueil, répondit aigrement : Un homme de ma condition se moque de ces gens-là & de leurs complimens; *quæ suprà nos nihil ad nos*, & ajouta-t-il, de même *infra*. Il s'humanisa davantage avec un de ses anciens amis, il lui dit qu'il était bien aise d'avoir le chapeau de Cardinal pour se mettre hors d'atteinte. Il eut la franchise de s'en ouvrir à S. A. R. elle-même.

C'est, lui dit-il, Monseigneur, la crainte de la

potence, car si vous veniez à me manquer, je courrois grand risque d'être pendu ; mais il tenait un autre langage aux dévots & aux religieux. Il déclarait hautement qu'il allait être le défenseur de l'Eglise Romaine, & qu'il regardait la pourpre romaine comme une cuirasse, & le chapeau de Cardinal comme un casque pour se battre contre les réfractaires & pour les terrasser.

Le 29 Juillet il obtint pour soutenir sa nouvelle dignité, l'Abbaye de Cercamp. Peu de jours après arriva à Paris, un Camerier d'honneur de sa Sainteté, l'Abbé *Passerini*, qui apportait au nouveau Cardinal la barete & le portrait du Pape, dont il lui faisait présent. On prit jour pour aller recevoir la barete des mains de Sa Majesté, & le Cardinal fit composer au plus vite les complimens qu'il devait débiter au Roi, à la Famille Royale, & aux différens Corps de l'Etat. Il en chargea M. de *Fontenelles*, alors Directeur de l'Académie française, & M. de *Lamotte* l'avengle, qui lui en donnerent trois, pour le Roi, pour M. le Régent & pour Madame. Ces Académiciens étaient depuis long-temps amis du Cardinal; il leur donnait à manger une fois par semaine, avec l'Abbé de *Tencin*, chez M. *Dubois* son frere, chargé de faire les honneurs de ce dîner. Le Ministre s'y trouvait rarement, à cause du régime qu'il observait, &

de la multiplicité des affaires dont il était chargé. Lorsqu'elles le lui permettoient, il dinait quelquefois avec eux, & le repas était des plus gais, car il fournissait lui-même beaucoup à la conversation & à la plaisanterie.

Il eut beaucoup de peine à apprendre ces compliments qui n'étaient pas son ouvrage; il se les fit répéter pendant plusieurs jours par son Secrétaire. Le Dimanche fixé pour la réception de la barrette étant arrivé, le Roi envoya au Palais-Royal le carrosse des Ambassadeurs, avec l'introduit qui accompagna le nouveau Cardinal aux tuileries. Il était suivi par quarante domestiques de sa livrée, tous habillés de neuf. Trois carrosses de suite menaient sa famille, son Aumônier, son Caudataire, son Gentilhomme-Ecuyer, & les principaux Officiers de sa maison. Le Prélat donna au retour, un repas magnifique dans la salle de l'hôtel d'Effiat, dans la rue des Bons enfans. Cet hôtel servait à loger ses gens & ses équipages.

Le Cardinal écrivit des lettres pleines de reconnaissance au Cardinal de Rohan, sur l'heureux succès de sa négociation. Pour lui en donner des preuves, il fit nommer à la place de Conseiller - d'Etat d'église que son chapeau faisait vacquer, l'Abbé de Ravanne, favori du Cardinal de Rohan. Le Chevalier Laffiteau, porteur de bonnes nouvelles;

fut fait Chevalier de l'ordre de Saint-Lazare par lettres de jussion. Ce fut là toute sa récompense. Il attendait cependant une pension sur une Abbaye qui lui avait été promise ; mais le Cardinal n'ayant plus besoin de son frere, l'Evêque de Sisteron ne se mit plus en peine de tenir sa parole.

Sa dignité nouvelle l'obligeant de quitter la charge de Secrétaire du cabinet du Roi , il la fit donner à son frere ; mais il ne se démit pas également de la place de Secrétaire-d'Etat des affaires étrangères dont il avait flatté le Cardinal de Rohan , ainsi que du poste du premier Ministre. Il se contenta, pour appaiser cette Eminence irritée, de faire nommer son neveu à l'Archevêché de Rhéims. Les Cardinaux-Evêques ne portant point hors de l'église la croix épiscopale , le Ministre fit présent de la sienne à M. l'ancien Evêque de Fréjus , M de Fleuri , depuis Cardinal & premier Ministre à son tour ; c'était là le seul meuble épiscopal qu'avait le Cardinal Dubois , excepté le *pallium* qui ne lui a jamais servi. Il n'acheta jamais de chapelle , ni de crosse , ni de mitre , quoiqu'il répondit un jour à son Secrétaire qui lui demandait quelqn'acompte sur ses appointemens , Monsieur, je vendrai ma crosse pour vous payer.

M. Dubois était bouffi d'orgueil de se voir Secrétaire du cabinet du Roi , mais il était aussi

embarrassé, aussi emprunté qu'à son ordinaire. Tout l'arrêta, jusqu'aux choses les plus communes. Il demanda au Secrétaire de son oncle, si l'on disait le Duc de *Palme* ou le Duc de *Parme*. On lui répondit qu'il y avait du vin de *Palme* & un Duc de *Parme*, Souverain du pays, qui nous donne le fromage *Parmesan*. M. *Dubois* fut très-heureux de trouver cette explication, car ayant à écrire la souscription d'une réponse du Roi à ce Prince, il aurait mis *à mon cousin le Duc de Palme*. On prétend même qu'après l'agrément que son frere lui fit avoir pour cette charge, il écrivit à son épouse qui était encore à Brive : à Madame *Dubois*, Secrétaire du cabinet du Roi.

Parvenu au faite des grandeurs ecclésiastiques, le Cardinal *Dubois* apprit par sa propre expérience que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne. Ces honneurs réveillaient l'envie & la rage de ses ennemis. Les Jansénistes qu'il avait caressés au commencement de la Régence, & qu'il avait abandonnés, persécutés même ensuite pour obtenir des faveurs de Rome & la pourpre, n'étaient pas les moins acharnés. D'un autre côté, les Molinistes, à qui il déplaisait en sa qualité de conciliateur, & qui avaient pour chefs les Jésuites auxquels le Cardinal ne donnait aucune confiance, le haïssaient & cherchaient à le perdre. Le

Parlement qu'il avait humilié, (car il fut l'ame de tout ce que le Régent entreprit). Les Grands qui voyaient avec dédain un homme de basse extraction élevé si haut, & les dévots qui ne pouvaient croire un homme déréglé dans les mœurs, capable d'aucune sollicitude, d'aucun ministère, se réunirent à ses ennemis; ne pouvant le perdre, ils travaillèrent de tout leur pouvoir à l'humilier, & ils y réussirent.

On s'adressa d'abord à un fameux artiste de la rue Saint-Jacques pour lui faire graver *par articles* une planche qui représentait en haut à droite, les Jésuites; un peu plus bas, l'enfer; au-dessous, les P. P. de l'Oratoire, priant Dieu, les mains jointes & les yeux élevés au Ciel pour la conversion du Cardinal *Dubois*. On voyait en haut à gauche, en regard des Jésuites, trois maquereaux qui rotissaient. Les Jésuites criaient par une légende, *il faut Dubois*. Dans le milieu de la gravure on apportait un grand maquereau à tête rouge sur un gril, sous lequel on allumait un feu plus vif, pour l'entretien duquel les P. P. de la société donnaient des buches de main en main. Plusieurs exemplaires de cette gravure furent répandus dans le public qui les reçut avec avidité, & chacun de ceux qui les avaient reçus, les montrait en cachette à ses amis. Le Cardinal en ayant eu vent,

entra dans une fureur inexprimable; il fit venir le Lieutenant de Police, & lui ordonna de faire des recherches exactes chez tous les graveurs. On trouva la planche & vingt-deux exemplaires. Le graveur fut mis à la Bastille, & une chambre de justice fut créée à l' Arsenal pour juger ce nouveau crime de leze-majesté. M. de Harlai de Celi (1) en fut nommé Juge, & M. Moreau de Sechelles, depuis, Contrôleur-général, Rapporteur, & en cette qualité,

(1) M. de Céli mourut Intendant de Paris. C'était un très-honnête homme, à ses dettes près. Tout le monde le pleura à sa mort, même ses créanciers qui perdirent tout leur espoir. — Un jour qu'il traversait la Place Vendôme dans sa très-mauvaise & très-délabrée voiture accoutumée, elle fut accrochée par l'équipage brillant d'un jeune Seigneur. Celui-ci sort de sa voiture, & saute au carrosse de l'Intendant qu'il ne connaissait pas, le menaçant de coups de canne. M. de Céli mit la tête à la portière, & dit aux passans : Messieurs, secourez, je vous prie, un bon bourgeois de Paris. A ces mots, le peuple qui l'aimait s'élança en fureur sur le jeune Seigneur, qui eut beaucoup de peine à sortir de cette crise. — Etant Intendant de Strasbourg, il eut tant de démêlés avec les Militaires, que la Cour le transféra à l'Intendance de Paris. C'est alors qu'il dit à un de ses amis : mon Destin est étrange. A chaque sottise que je fais, je reçois toujours une grace de la Cour. — Ayant été très-malade à Strasbourg, & ayant réchappé, il dit à sa maîtresse, la première fois qu'il la vit, *Regina cœli, latare. Alleluia.*

dépositaire de la planche & des exemplaires saisis.

Quoiqu'ils fussent cachetés du sceau du Roi, un ami du Rapporteur trouva le moyen d'en détourner un, pour le placer dans sa collection; mais voyant l'inquiétude dans laquelle, jetta M. Moreau, la perte de cette gravure, il la remit dans le paquet, & lui avoua sa faute. Le Rapporteur interrogea plusieurs fois le prisonnier, dont voici les dépositions en substance. En commençant à graver cette planche, il ne savait ce qu'il faisait, ni ce dont il s'agissait, parce qu'on ne lui avait donné les desseins que *par articles & à fur & à mesure*. Le Cardinal ne fut point apaisé par cette déclaration, & il voulait absolument faire pendre cet Artiste. Mais M. de Sechelles lui représenta que les loix ne prononçaient pas la peine de mort pour un crime de cette nature, & que d'ailleurs l'Artiste paraissait être de bonne foi & en quelque façon innocent. Cependant il fut condamné au bannissement, pour le punir de son imprudence.

Il parut une seconde gravure représentant toutes les actions répréhensibles de M. d'Argenson, ce Lieutenant de police, si haï de son vivant & si bien jugé après sa mort! L'on voyait en haut dans un cartouche le Cardinal Dubois qui ricannait & paraissait approuver ses hauts faits. La malignité

de cette gravure était dans le cartouche , nom d'un voleur célèbre exécuté sous la Régence. Une troisieme estampe représentait un âne , ayant pour licol un cordon bleu (*M. Pelletier de la Houssaie*, Contrôleur Général) sur lequel étaient montés les trois freres *Paris*. Cet animal était fouetté & chassé par le Cardinal. Les harangeres disaient hautement que le Pape venait de faire un miracle , en faisant d'un macquereau un rouget. L'on grava une estampe analogue à ce jeu de mots. *Innocent XIII* y était représenté avec un tablier de cuisinier , tenant une poêle & fricassant un macquereau pour le métamorphoser.

Ces desseins sont absolument oubliés. Un seul a conservé une place dans le souvenir des amateurs d'anecdotes. Le voici. *Emilie*, célèbre danseuse de l'Opéra, était assise sous un dais, ayant ses habits entièrement relevés, & se trouvant dans une crise à laquelle son sexe est périodiquement sujet. L'Abbé *Dubois* était à genoux placé à ses pieds, & la contemplant d'un oeil curieux & avide. Il présentait sa calotte noire qui devenait rouge par la vertu des émanations sexuelles. On lisait au-dessus du trône cette légende, *ex vulvâ rubescit*. Cette promotion fut chantée par les plaisans de Paris, sur l'air de son humeur est Catherine.

I.

Or, écoutez la nouvelle
 Qui vient d'arriver ici.
 Rohan, ce Commis fidèle,
 A Rome a bien réussi.
 Mandé par *Dubois*, son maître,
 Pour acheter un chapeau,
 Vous allez le voir paroître
 Et couvrir un maq. . . .

I I.

Que chacun se rejouisse;
 Admirons sa Sainteté,
 Qui transforme en écrevisse
 Un vilain crapaud crotté.
 Après un si beau miracle,
 Son infaillibilité
 Ne trouvera plus d'obstacle
 Dans aucune Faculté.

I I I.

Admirons son Eminence:
 Son esprit, sa sainteté
 Sont aussi connus en France;
 Que sa grande qualité.
 On fait d'ailleurs les services
 Qu'il a rendus au Régent:
 Aussi pour le même office
Filhon au chapeau prétend.

Le

**Le Cardinal fut aussi chansonné sur l'air des
Mirlitons.**

Qui t'a fait cette teinture ?
Dit à *Dubois* *Isabeau* :
Dis-moi donc, je te conjure,
Qui t'a rougi ton chapeau ?
C'est le Mirliton, &c,

**Voici sur le même sujet d'autres Couplets, air
de Joconde :**

Sous trois regnes, trois Cardinaux
Ont régenté la France.
Chacun d'eux, par des traits nouveaux,
Illustra sa puissance.
Le premier fut un franc fripon,
(*Richelieu*)
L'autre du c. . . l fit rage.
(*Mazarin*)
Le troisieme du cotillon
Fit son seul apanage.
(*Dubois*)

Le premier des trois fut, dit-on,
Un rusé politique.
Le second doit son lustre au c. . .
D'une femme lubrique ;
Et le troisieme, pour certain,
Ministre à la culotte,
Des ord. de Catin
A rougi sa calotte.

Les Poëtes du fameux régiment de la calotte n'oublierent pas de chanter cet événement ; & voici le brevet qu'ils expédierent au nouveau Cardinal.

Brevet en métamorphose du Cardinal Dubois.

Certain poisson fort connu dans le monde,
Vulgairement appelé *Maquereau*,
Se fit chérir du Souverain de l'onde,
En lui donnant toujours plaisir nouveau.
Par ce moyen il ourdit sa fortune,
La travailla, l'arrangea finement,
Si qu'on le vit, non sans étonnement,
Primer sur tous dans la Cour de Neptune.
Ce Dieu bientôt, du soin de ses plaisirs,
Le fit passer à celui des affaires ;
Tant qu'il réglait, au gré de ses desirs,
Maints différends dans les Cours étrangères ;
Notre poisson se fit si bien valoir,
Qu'esprits malins disent que son devoir
En a souffert, & que sa politique,
Sans jamais fort s'embarrasser d'autrui,
Dans les traités, travaillait plus pour lui
Que pour l'honneur de l'empire aquatique.
Or, en tous lieux le bruit de son savoir
Se répandit. Les plus grosses baleines
Furent d'avis qu'il méritait d'avoir
Sa récompense ; & sur preuves certaines
Fondaient leur dire : on l'a récompensé ;
Voici comment tout cela s'est passé.

Aux grands honneurs, aux bienfaits, aux richesses,
Fruits des faveurs, d'abord on l'engagea;
Mais il fit voir qu'il en avait déjà
Pour en revendre; & pour routes largesses
Il demanda qu'on revêtit son corps
D'un seul éclat qui manquait au dehors;
Car sa couleur devait être éclatante,
Pour assortir sa fortune brillante.
Couleur d'éclat lui plut donc pour sa peau,
Mais de changer en rouget maquereau:
Non, dit *Neptune*, & sans doute la chose
Paroîtrait monstre à nos yeux: cependant
Pour réussir à le rendre content,
Il faut en faire une métamorphose.
Quoique je sois l'un des plus puissans Dieux,
Seul ne le puis, point ne suis glorieux.
Je sens qu'en outre il faudra qu'on implore
Celui qu'aux bords du Tibre l'on adore.
Courriers d'abord en prirent le chemin,
Tant & si bien que le Capitolin,
Soit pour complaire à son frère *Neptune*,
Soit qu'il craignît la séquelle importune
Des gros., amis d'un tel sujet,
D'un maquereau fit enfin un rouget.
Jamais *Ovide* & le bon pere *Homere*,
Chacun jadis grand métamorphoseur,
Des changemens que ces Dieux ont su faire,
Ne se seraient tirés avec honneur.
Voit-on chez eux plus subtile aventure?
Un maquereau, sans changer de nature,
Devient rouget, le miracle est nouveau.
Très-vrai pourtant; voici ce qu'on en pense:

Il est, dit-on, rouget en apparence ;
Mais dans le fond toujours vrai maquereau.

La *Filhon* se trouva au lever du Régent peu de jours après la promotion de l'Archevêque de Cambrai, qui était auprès du lit. Cette femme effrontée, après avoir dit au Prince d'un ton de reproche qu'elle ne l'avait vu depuis long-tems, qu'elle ne le reconnaissait plus, en un mot qu'il ne valait plus rien, elle ajouta qu'elle avait du fruit nouveau. Le Cardinal Dubois leva les épaules à ces mots, & baissant les yeux, lui dit : si donc ! Madame, vous blessez les oreilles chastes ; ayez du respect pour S. A. R., & ne parlez pas si librement. La *Filhon* qui l'entendait pour la première fois parler aussi modestement, lui répliqua : tais-toi, tais-toi, sacristain de bord... depuis que tu es devenu maq... du Pape, tu fais bien l'entendu. S. A. R. éclata de rire, & dit au Cardinal : eh bien ! en tiens-tu ?

« Malgré la nouvelle dignité ecclésiastique, la p. ... allait toujours son train, & avait son entrée libre. Mme. de Tencin, sœur de l'Abbé de ce nom, qui avait été Chanoinesse aux Jacobines de Montargis, continuait de venir chez son Eminence (1).

(1) Cette Dame fut chansonnée en 1717, sur l'air du *Confiteor* :

*Tencin, vous avez de l'esprit,
On le voit à votre conduite ;*

Un soir qu'étant couché d'avance (c'est son Secrétaire intime qui parle), il devait faire partir un

D'Argenson, vous avez séduit
Pour éviter toute poursuite
De cet affreux débordement
Qui vous fait sortir du Couvent.

Bolimbrock, es-tu possédé ?
Quelle est ton idée chimérique
De t'amuser à caresser
La fille de Saint-Dominique ?
Crois-tu que d'elle & d'un *Toris*
Il en pût naître un *Ante-Christ* ?

Penses-tu donc plaire au Régent,
Suivant toujours cette guenippe ?
Il l'a ratée, il y a trois ans,
Et a juré, par *Saint-Philippe*,
Qu'il méprisera tout mortel
Sacrifiant à cet autel.

Voici d'autres Couplets, air des *Pèlerins de Saint-Jacques*,
en 1727, année du Concile d'Embrun, auquel son pere
présida.

Te passerai-je sous silence,
Sœur de *Tencin* ?
Monstre enrichi par l'impudence
Et le larcin.
V:stale peu rébelle aux lois
De *Cythérée*,

exprès, & signer des dépêches que j'expédiais en chiffres. J'étais harcelé à tout moment de sa part

Combien méritas-tu de fois
D'être vive brûlée ?

Toujours chez toi, vieille *Rhodope*,
Furent reçus
Les favoris de *Calliope*
Et de *Plutus*.
Jamais ta belle ame à l'argent
Ne fut rebelle,
Et ce ne fut que l'indigent
Qui te trouva cruelle.

Ecoute ma preuve, elle est vraie,
Sans contredit,
Tant que l'insensé *la Frénaye*
Eut du crédit,
Tant que l'argent chez lui roulait,
Il fut te plaire.
N'eut-il plus rien, un pistolet
Vint bientôt t'en défaire.

Ce Conseiller du Grand Conseil, son amant, se cassa la tête.

Tu diras sans doute, ame noire,
Qu'il se tua :
Sans examen je le veux croire ;
Que fait cela,
S'il n'eût, par ta cupidité,
Fait sa ruine ?

pour savoir si j'avais bientôt fait. Ayant fini, je montai ; il jura contre moi ; je lui représentai que

C'est donc toujours la vérité
Que ta main l'assassine.

Je connais bien d'autres victimes,
Ame sans foi,
Que vous égorgez par vos crimes
Ton frère & toi.
Vos noires fourbes font périr
De saintes filles,
Dont les bienfaits pourraient nourrir
Mille pauvres familles.

Pour *Tencin*, la pourpre romaine
A des appas.
Le chemin qu'il a pris y mène
Nos renégats.
De *Dubois* il a les vertus
Et l'opulence,
Il soutient l'*Unigenitus*,
Il doit être Eminence.

Pour sa sœur, qu'elle aille à Cythere.
Ce seul endroit
Peut lui fournir le monastère
Qu'il lui faudrait.
Elle est un peu vieille à présent
Pour Chanoinesse.
Mais des novices du Couvent
Elle sera maîtresse.

je ne pouvais faire qu'en faisant , & que je n'étais pas une fée. Le sujet de toutes ces vivacités & de tous ces juremens était que le Cardinal attendait Mme. de *Tencin* , qu'il ne voulait pas que je rencontraisse dans l'escalier dérobé où donnait ma chambre, ni que je découvrisse le pot aux roses & la belle de nuit. *Bain* , l'un de ses valets-de-chambre fait à ce manège , était en sentinelle sans lumière au haut de l'escalier , pour guetter l'hirondelle. Après avoir dépêché le courrier , j'allai expédier mon souper comme un Clerc de Procureur. Mais en remontant à ma chambre avec ma lanterne de papier , je trouvais une belle femme , c'est-à-dire , Mme. de *Tencin* à trois degrés au-dessous de ma porte.

» Cette dévote Chanoinesse traînait encore chappe, pour lors , quoiqu'elle ne fût pas dans le cœur de son Abbaye. C'était une mante ou capote à l'anglaise d'un beau camelot aurore , doublé de taffetas bleu , & bordé d'un ruban de même ; car selon le vieux proverbe , les rubans bleus sont la couleur des amoureux. Je parus fort interdit de voir dans cette montée une femme à dix heures du soir. Je la pris pour une racrocheuse ou une voleuse , & je balançai si je devais avancer ou reculer. Cependant la belle brune me prenant pour le valet-de-chambre introducteur , & croyant que

ma porte était celle par où l'on entrait dans l'appartement du Cardinal, me dit d'un ton doux & agréable : Monsieur, n'ayez point peur, ouvrez la porte, vous devez bien croire que je viens ici par ordre. D'abord qu'elle m'aperçut & en me parlant, la fine mouche eut la précaution de lever le devant de sa mante & d'en faire une espee d'écran, afin que la lueur de ma bougie ne put pas réfléchir sur son visage. Quoiqu'elle fût déguisée ainsi, je la reconnus cependant à merveille : j'entrevis son beau minois, de grands yeux bien fendus & émerillonnés, une belle garniture de Maline, ornée de rubans d'or, le tout dans l'enfoncement du coqueluchon de la mante. *Bain* l'entendant parler, lui cria d'un ton assez bas : madame, ce n'est point là, montez plus haut : aussi-tôt après on ferma la porte, & la Chanoinesse fut ainsi cloîtrée pendant cette nuit pour chanter les matines avec le Cardinal.

» Il avait soin de se faire baigner & épiler lorsque cette nymphe devait se rendre à son appartement. A Londres, faute de baigneur, il se servait de *Manet* son valet-de-chambre, à qui il dit, b... si tu jases, je te tuerai. Il fauchait avec son rasoir les marguerites ou les fleurs de cimetière, c'est-à-dire, l'éminence grise qui dominait sur la poitrine de l'Ambassadeur.

« Madame de Tencin venait pour caresser le Cardinal & mériter, par des faveurs accordées, la protection pour son frere l'Abbé. Elle ne ressembloit certainement pas à Madame de Parabere, que l'on pouvoit mettre au rang des femmes fortes & illustres, & qui, rendant visite à l'Abbé Dubois, avait, sous sa jupe, un bâton, dont elle régala, tête-à-tête, les épaules du visité, pour se venger de ce qu'il avait mal parlé d'elle à Monseigneur le Régent, qui s'était engoué de Madame d'Avergnés ».

« Outre Madame de Tencin l'on voyait encore souvent Mademoiselle Moullu, fille d'un Jouaillier, sur le quai des Orfèvres, au Grand-Mogol. Cette jeune Demoiselle, grande, bien découplée, au reste effrontée comme un page de cour, venait en brouette ou en chaise à porteurs, ou en fiacre, & montait hardiment en plein jour, devant tout le monde, le perron de la cour des cuisines, pour se rendre par l'escalier dérobé à l'appartement de Son Eminence. Une pincée de coquetterie paraissait dans sa physionomie & lui convenait assez. Mais elle eut la hardiesse, en achetant une robe, chez un Marchand d'étoffes de soies, de jetter quatre cents livres, en or, sur la table, & de dire, d'un ton hautain, payez-vous; c'est de l'argent du Cardinal. Dieu la toucha dans la suite; elle prit l'habit de religieuse au

Val-de-Grace, d'où elle sortit & rentra dans un autre couvent. Sa sœur cadette, assez jolie, touchée de la vie débordée de sa sœur aînée & de sa conversion, se dégoûta du monde & embrassa aussi le parti du cloître ».

Une aventure extraordinaire occupa tout Paris en ce temps-là, & devint la matière de toutes les conversations. La voici, telle que l'a décrite un des témoins, le Chevalier de Ravanne. La Marquise de Nesle & Madame de Polignac se rendirent au Bois de Boulogne, dans leurs équipages, & ayant mis pied à terre, elles se battirent au pistolet. La première fut légèrement blessée & elle tomba sous le coup. Madame de Polignac, fière de sa victoire, dit à son adversaire, en s'en allant : va, je t'apprendrai à vivre & à vouloir aller sur les brisées d'une femme comme moi : si je tenais la perfide, ajouta-t-elle, je lui mangerais le cœur après lui avoir brûlé la cervelle. Vous êtes vengée, Madame, lui dit un des témoins accourus au bruit des armes à feu, il ne convient pas d'insulter au malheur de votre ennemie : sa valeur doit vous la faire estimer. Taisez-vous, jeune étourdi, lui répondit elle, il vous convient encore moins de me faire des leçons.

Cependant on visita & banda la blessure de Madame de Nesle. Courage, lui dit-on, votre bles-

sure n'est qu'une égratignure. J'en rends graces au ciel, dit-elle avec vivacité, je triompherai donc encore de ma rivale. Un des assislans, conjecturant par ces paroles qu'il s'agissait d'un cavalier dans cette dispute, lui demanda si c'était un homme de grand mérite. Sans doute, lui répondit-elle, il est digne qu'on répande pour lui un plus beau sang que le mien. On la reconduisit en la soutenant sous les bras jusqu'à son carrosse. En vérité, Madame, lui dit un de ceux qui la conduisaient, j'ai une grande idée de l'heureux mortel pour lequel vous prodiguez ainsi votre sang. Vous pensez juste, répondit-elle. C'est assurément le plus aimable Seigneur de la Cour. Je suis prête à verser pour lui mon sang jusqu'à la dernière goutte. Toutes les dames lui tendent des pièges, mais j'espère que la preuve que je viens de lui donner de mon amour, me l'acquérera sans partage. Au reste, Messieurs, ajouta-t-elle en les quittant, je vous ai trop d'obligation pour vous cacher son nom : c'est le Duc de Richelieu. Oui, le Duc de Richelieu lui-même, le fils aîné de Mars & de Vénus.

Le Chevalier de Ravanne accourut sur le champ au Palais-Royal pour amuser du récit de ce duel le Régent dont il avait été Page. Il trouva Son Altesse Royale accompagnée du Cardinal Dubois, des

Comtes de Saint-Pierre & de Nocé. Le Prince rit beaucoup de cet événement & sur-tout des paroles fieres des deux combattans. Il se les fit répéter plusieurs fois & regrettait de n'avoir pas été un des témoins. Le Cardinal, qui pensait de même, interrompit le Chevalier : par-là sacred... ce b...là se trouve dans toutes les bonnes fêtes ! Jamais bon chien , ajouta-t-il , en parlant de lui-même , n'a rencontré un bon os.

Les plaisirs du Cardinal ne prirent jamais sur les affaires, & il savait , à l'exemple de son maître, accorder les uns avec les autres. Il apprit , par ses émissaires, que le Roi d'Espagne voulait marier le Prince des Asturies, son fils aîné, avec une fille de l'Empereur. Cette alliance aurait rendu l'Empereur trop puissant , & il était de l'intérêt du Régent de l'empêcher. C'est pourquoi il résolut, avec son fidele Ministre, de proposer le mariage du Roi de France avec l'Infante d'Espagne , & par suite celui du Prince des Asturies avec Mademoiselle de Montpensier, fille de Son Altesse Royale. Le Marquis de Maulevrier, Ambassadeur de France à Madrid, fut chargé de cette négociation secrète. Il y réussit, à l'aide de M. Robin, qui, étant depuis long-temps Commissaire pour le commerce de la France en Espagne, était connu & estimé de Sa Majesté Catholique.

Cette intrigue fut conduite avec tant de dextérité & de promptitude, que le même courrier qui en avait porté le projet rapporta les dernières dépêches du Marquis de Maulevrier. Elles renfermaient trois lettres, écrites sur ce sujet, de la main du Roi d'Espagne, au Roi, au Régent, & au Maréchal de Villeroi, Gouverneur de Sa Majesté. Le Régent & le Cardinal Dubois arrêterent à l'instant d'en parler au Conseil du lendemain, Dimanche, 14 Septembre 1721, & de surprendre, *ab abrupto*, sans donner le temps de la réflexion, les Princes du Sang, les Pairs & le Maréchal de Villeroi. Tout réussit à souhait. La lecture des trois lettres, dans lesquelles il n'était fait mention que du mariage du Roi, déterminèrent toutes les voix, & cette affaire fut arrêtée & conclue dans cette séance.. On dépêcha, à l'issue du Conseil, un courrier pour porter cette agréable nouvelle à Leurs Majestés Catholiques, qui lui firent donner trois cents pistoles & une chaîne d'or avec une belle médaille.

Le Conseil d'Etat avait conclu ce mariage avec trop de précipitation. Le lendemain les Princes du Sang; les Ducs & Pairs, le Maréchal de Villeroi ouvrirent les yeux. Ils s'aperçurent, mais trop tard, de la faute qu'ils avaient faite; quoiqu'en effet la fille du Roi d'Espagne fût digne par son

rang d'épouser un Roi de France ; cette alliance cependant était trop disproportionnée à cause des âges. Celui de l'Infante ne promettait pas de fitôt des héritiers au Trône & semblait favoriser les prétentions du Régent. Ces réflexions acquirent un grand poids lorsqu'on rendit public le mariage du Prince des Asturies avec Mademoiselle de Montpensier. On eut beau annoncer ce mariage comme une marque de la reconnoissance du Roi Catholique & non comme une condition de celui du Roi Très-Chrétien , personne ne fut dupe. Mais les paroles étaient données & les préparatifs étaient faits.

Cette double alliance réconcilia le Régent avec le Roi d'Espagne, & par-là remit la paix & la bonne intelligence entre les deux branches royales de la maison de Bourbon. On s'écrivit de part & d'autre des lettres pleines d'amitié & de confiance, & on se hâta de faire partir les Princesses pour joindre leurs époux. Le contrat de mariage de Mademoiselle de Montpensier fut signé avec grand appareil aux Thuilleries par le Roi & la Famille Royale. Le Cardinal Dubois présida en quelque façon à cette signature. Ce fut lui qui donna le contrat à lire à M. de Maurepas, Secrétaire d'Etat. Après la lecture des qualités des parties contractantes, il dit : *en voilà assez*, prit la plume, la présenta au Roi, lui montra l'endroit où il devait signer, & en usa de même à l'égard des

autres Princes & Princesses du Sang. Après que la future Princesse des Asturies eut signé, le Cardinal lui dit d'un air de maître : voilà qui est fini, Madame, vous savez à qui vous en avez obligation. Il faut, s'il vous plaît, que nous ayons commerce de lettres ensemble, quand vous serez en Espagne ; car c'est moi qui saurai bien vous faire valoir en ce pays-là.

La dot de cette Princesse fut fixée à cinq cent mille écus, sans y comprendre les bijoux, diamans, habits & étoffes qui égalaient pour le moins la quantité, le prix & la beauté de ceux qu'on avait donnés à la Princesse de Modène. On regardait ces dots comme le produit du système ; & l'on disait hautement que les caves du Palais Royal étaient pleines de tonnes d'or, dépouilles du Royaume entier. Mais personne n'ignore que le fils du Régent a payé une immense quantité de dettes contractées par son pere, qu'il n'a pu y satisfaire qu'en vivant avec une modestie & une économie sans pareilles. C'est-là la meilleure réponse aux calomnies grossières, tant de fois répétées contre le Duc d'Orléans.

Le Cardinal, son favori, fit nommer son frere & le Prince de Rohan, pour faire l'échange des deux Princesses. Cet assortiment parut étrange & prêta beaucoup à la malignité. Ces deux députés furent chargés de présents & de diamants destinés
aux

aux Seigneurs & aux Dames qui devaient accompagner l'Infante jusqu'aux frontieres , & recevoir la Princesse des Asturies que le Régent son pere conduisit dans sa voiture jusqu'au Bourg-la-Reine. L'Infante arriva peu de jours après , & on lui fit une superbe entrée. Le Cardinal *Dubois* voulant faire sa cour à la Reine Catholique sa mere , demanda à M. *le Blanc* , Secrétaire d'Etat de la Guerre , un Ingénieur habile dans le dessein. Il le chargea de tracer sur une feuille de vélin les principales rues du passage de l'Infante , les arcs de triomphe , la distribution des gardes Suisses & Françaises , la pompe du cortège , le Corps de Ville allant rendre ses hommages à la Princesse & le concours nombreux de peuple. Ce rouleau , admirablement bien dessiné , fut envoyé à la Reine , qui fut beaucoup de gré au Cardinal de cette politesse.

Le 15 Octobre 1721 , il obtint la charge de Grand-Maitre & Sur-Intendant des postes , qui doit être naturellement attachée aux affaires étrangères , par la relation que ces deux places ont ensemble. En quittant le ministère , M. *de Torcy* se l'était réservée & en avait joui tranquillement jusqu'à ce jour. Mais le Cardinal la demanda au Régent avec tant d'instances , que S. A. R. ne put la lui refuser. Elle écrivit à M. *de Torcy* pour lui de-

mander sa démission , & lui conserver une pension de vingt mille livres sur cette charge. C'est tout ce qui resta à ce Ministre sage & habile, de son ancien département des affaires étrangères. Comme il avait passé avec toutes ses dépendances sur la tête du Cardinal , on appella celui-ci le valet-de-chambre de M. de Torcy. C'est ainsi qu'on avait appelé autrefois *Louis XIV*, le valet-de-chambre du Duc de Savoye , parce que Sa Majesté le dépouillait de ses Etats, & l'en revêtissait quand elle le jugeait à propos. Il parut sur ce sujet une épigramme qui faisait allusion à la taille contrefaite du Duc de Savoye.

Si ce bossu mal-à propos
Se range du côté d'Espagne,
On ne lui laissera montagne
Que celle qu'il a sur le dos.

Le Cardinal comblé de tant de faveurs , & mis en possession du pavillon des Thuilleries, qu'avait occupé Madame de Ventadour , pendant qu'elle était Gouvernante du Roi , ne pouvait plus entrer dans les Conseils sans y avoir un rang distingué. Jusqu'à ce qu'on eût levé tous les obstacles qui devaient s'opposer à cette préséance , il n'y assista plus , & sa place de Secrétaire des affaires étrangères fut donnée au Comte de Morville , fils de M.

d'*Arménonville*. Mais il fut toujours le principal ressort des Conseils, & sans avoir encore ni le rang ni le titre de premier Ministre, il en faisait les fonctions, sur-tout depuis l'éloignement de M. d'*Argenson* & la suite de *Law*.

Ce grand pouvoir ne satisfaisait pas encore l'ambition du Cardinal. Il voulait, à quelque prix que ce fût, présider au Conseil. Pour y réussir, il imagina de se faire nommer Chancelier, comme l'avaient été les Cardinaux *du Prat* & *de Birague*. On fit proposer secrètement à M. d'*Aguesseau*, qui était exilé à Frênes, de se démettre de sa dignité en en retenant les honneurs. Pour l'en dédommager, on lui offrait cinq cent mille livres, une pension de cinquante mille, & une charge de Président à mortier pour son fils. Le Chancelier n'accepta pas, & le Cardinal laissa les Sceaux à M. d'*Arménonville*. Il pensa à demander le cordon bleu, & consulta auparavant M. de *Clérambault*, Généalogiste des Ordres du Roi. Celui-ci répondit à Son Eminence que les Cardinaux ne se dispensaient jamais des preuves d'usage. Le prétendant recommanda à M. de *Clérambault* le secret sur cette consultation, & ne s'occupa plus du Saint-Esprit : ajoutons à sa louange qu'il ne témoigna à M. d'*Aguesseau*, aucun mécontentement du refus qu'il avait fait de donner sa démission. Le Cardinal de

Bissi, Evêque de Meaux, allant passer les fêtes de Pâques dans son diocèse, crut devoir demander au Cardinal *Dubois* si S. A. R. ne trouverait pas mauvais qu'il rendît visite à cet illustre Magistrat. Bien loin de là, répondit le Cardinal *Dubois*, S. A. R. en sera fort contente; & si j'avais moi-même moins d'affaires, je me ferais un plaisir de vous accompagner à Frêne.

Le Cardinal *de Rohan* revint de Rome, & en faisant son compliment au Cardinal *Dubois* sur sa promotion, il lui dit: Vous voilà présentement comme un de nous, vous êtes notre confrere. Oui, répondit modestement le Ministre, je suis le balayeur du sacré College. C'est avec cette fausse modestie qu'il croyait leurrer ceux à qui il avait affaire. Il se donnait aussi pour un homme mal-aisé. Depuis que je suis Ministre des affaires étrangères, disait-il à M. *Pecquet*, j'ai fait beaucoup de dépense. Vous voyez la table que je tiens, je me suis ruiné d'ailleurs pour être Archevêque de Cambrai; il a fallu depuis lors faire figure; & aujourd'hui je n'ai pas seulement le moyen d'avoir un calice, ni une machine que l'on met comme cela, vous m'entendez bien, par dessus les épaules pour dire la messe. Il voulait dire une chasuble dont il ne savait pas le nom; mais qu'il désignait par des gestes, comme Gilles à la foire. Cet homme si pauvre avait

« cependant alors un riche Archevêché & sept Ab-
bayes.

Ses créanciers ne se ressentaient que de cette prétendue détresse. » La femme d'un Galonnier qui avait fourni pour douze mille livres de galons d'or & d'argent pour meubler l'appartement neuf du Cardinal ; venait souvent demander quelque chose à compte de ce qui lui était dû. Ne pouvant y parvenir , quoiqu'elle fût un pilier d'antichambre ; car son Eminence sortait comme un éclair pour fuir les créanciers, elle crut mieux réussir en se mettant à l'écart sur l'escalier dérobé pour parler au Ministre qui devait descendre & monter en carrosse , dans la cour du cul-de-sac de l'Opéra. Plaintes sur plaintes, représentations de besoins pressants, point de réponse. A la fin il se retourna & lui dit : Madame ; vous me demandez l'impossible. Elle répondit, je l'ai fait pour vous , Monseigneur , car j'ai avancé une si grosse somme & je n'en ai pas encore retiré un sol. Oh ! pour le coup , répliqua-t il , vous mentez, car il n'y a que Dieu qui puisse faire l'impossible. Il monta en carrosse , & dit , fouette cocher. C'est ainsi qu'il bernait les créanciers qui étaient toujours la dupe. »

« C'était un de ses plus grands supplices quand il fallait lâcher des especes sonnantes. Le sieur *Chef*, son maître d'hôtel , étant continuellement aux pri-

ses avec lui, le menaça qu'il n'aurait point à dîner, & que la compagnie invitée n'avait qu'à torcher ses barbes. Enfin le Cardinal le fit venir dans son appartement, & lui ayant ouvert deux cabinets, ensuite un petit caveau, tira un sac de mille liv. qu'il lui jetta en colere à travers les jambes, de maniere que si le receveur n'eût pas été alerte à sauter, il aurait eu la cheville du pied fracassée Cependant il faut dire à la louange du Cardinal & à son honneur & gloire, qu'en partant de Paris pour venir demeurer à Versailles, il fit payer généralement toutes ses dettes, par le sieur *Patu*, son Intendant. » Il faut entendre par là les dettes de sa maison & de sa dépense journaliere : car on vit paraître après sa mort un grand nombre de créanciers qui demandaient des sommes avancées depuis plus de vingt ans.

Un dénonciateur connaissant le caractère intéressé du Cardinal, crut avoir trouvé une occasion d'en tirer une bonne récompense. Il s'adressa à son valet-de-chambre, lui apprit la mort d'une vieille femme qui demandait l'aumône, & venait de laisser cependant une somme de 80000 liv. en argent comptant. Comme elle était protestante, le Cardinal ne voulut pas que la justice s'emparât du trésor. Il fit charger de la saisie & du scellé le Commissaire de la rue Montmartre, nommé *Renard*,

qui avait fait preuves d'habileté pour ces sortes d'expéditions. *Renard* ne connaissait point le Cardinal qu'il n'avait jamais vu. Etant venu au Palais Royal pour lui rendre compte de sa commission, il attendit le Ministre dans une salle à côté de sa chambre. Celui ci sortit de son appartement, & appercevant le Commissaire dont la figure lui était absolument inconnue: qui êtes-vous, lui dit-il brusquement? à qui en voulez-vous? Je veux, lui répondit *Renard*, parler au Cardinal *Dubois*. Hé bien! repliqua le Ministre, dites-moi ce qui vous amene.

Le Commissaire croyant parler à quelque Aumônier, & persuadé qu'un Cardinal devait être vêtu de rouge de la tête au pied, répondit hardiment qu'il ne le dirait pas. — Vous me le direz. — Assurément non. — Je vous ferai mettre en prison. — Bon! vous vous moquez; c'est moi qui y fais mettre les autres. Le Cardinal sentant sa bile s'échauffer, s'avança de quelques pas dans son anti-chambre, & cria: hola! hé! quelqu'un! qu'on m'aille chercher *Baudry*. A cette maniere familiere d'appeller le Lieutenant de police, le Commissaire sentit sa fante, & apperçut la calotte rouge enfoncée dans la perruque du Ministre. Il lui en demanda pardon en disant: Monseigneur, je n'avois pas vu votre calotte, & je ne vous avois en-

visagé que par devant. Il fit ensuite son rapport ; & le Cardinal s'apaisa. Le dénonciateur revint plusieurs fois pour demander une récompense au valet-de-chambre ; mais il n'obtint rien.

Son rang & son crédit l'élevant au-dessus des formes , le Cardinal les négligeait & s'en moquait ouvertement. Le Prieuré de Palaifeau , dépendant de l'Abbaye de Bourgueil , vauqua le 31 Janvier , mois des gradués : cependant il y nomma un de ses neveux , en sa qualité d'Abbé. Un gradué jeta un dévolut sur ce bénéfice , & le fit signifier à son Eminence , par un Notaire accompagné de son Clerc. Le Cardinal , picqué de leur prétendue insolence , voulut les faire conduire tous les deux à la Bastille. Déjà même des exempts de police qui étaient toujours dans l'anti-chambre aux ordres de S. E. se mettaient en devoir de les appréhender au corps pour faire leur cour au Ministre. Celui-ci se radoucît cependant & se contenta de les charger d'injures. Il traita plus cavalierement encore deux Notaires qui venaient lui signifier un indult sur une de ses Abbayes. Mais les bénéfices des Cardinaux en étant exempts , il se moqua d'eux. Ceux-ci lui demandèrent au moins de quel nom ils rempliraient *le parlant à* Il leur répondit , *mett z , parlant à mon derriere* , ce qu'il répéta plusieurs fois en frappant du plat de sa main sur la chose indiquée.

« C'était un véritable Arlequin , dit son Secrétaire, qui cabriolait tantôt sur un pied , tantôt sur l'autre fort légèrement. Comme il n'étoit pas de la grande taille , se trouvant chez S. A. R. entouré par les Ministres Anglais , & autres personnages de haute stature , il sauta à pieds joints sur un tabouret pour se démêler de la foule , & pour se faire entendre. Le voyant ainsi campé & juqué , ne l'auroit-on pas pris pour un chansonnier du pont-neuf ? Cette scène arriva dans le tems de l'affaire du Prince de Cellamare. Le Ministre brouillon ayant égaré un papier de conséquence , courut , comme un écervelé , de l'appartement de S. A. R. au sien , & fit venir M. Pecquet , en lui disant : M. je vais être pendu , je n'ai qu'à me jeter par la fenêtre , je ne sais ce qu'est devenu un tel papier. Les Anglais sont chez S. A. R. : on m'attend. Que je suis malheureux ! M. Pecquet lui répondit : Monsieur, tranquillisez-vous , vous ne serez pas pendu , épargnez-vous la peine de vous jeter par la fenêtre , retournez chez le Prince ; je vais chercher ce papier , & je vous le porterai. Plusieurs valets-de-chambre furent postés de distance en distance , pour avertir les Huissiers de laisser entrer M. Pecquet dans le Cabinet de S. A. R. Le recouvrement de cette pièce essentielle ranima tous les sens du Ministre ».

« Il avait souvent des envies de fol , & il lui arriva plusieurs fois , en dinant , de dire à ses laquais ,

ou valets-de-chambre : fermez les battans de cette croisée , de peur que je ne me jette par la fenêtre. La belle débacle ! Il serait tombé sur les orangers de Mademoiselle de Valois , & on l'eût pris pour une orange amère , ou du moins pour une poire de bon chrétien ». Un de ses confidens qui était dans l'usage d'entrer chez lui sans se faire annoncer, le trouva seul dans son cabinet , debout sur les chaises , sautant & cabriolant sur les tabourets & les tables.

Il s'était levé un jour à cinq heures du matin pour travailler , & il n'avait rien fini à huit. Il appelle M. Pecquet , & lui dit d'un ton plaintif : Monsieur , que je suis malheureux ! je ne saurais rien faire depuis trois heures que je travaille , je ressemble à cogne-fêtu , & je n'en suis pas plus avancé. M. Pecquet lui répondit : Monseigneur , il ne faut pas vous en étonner, vous êtes malade , vous souffrez & faites souffrir les autres : vous passez une partie du tems à jurer, vous êtes sujet à beaucoup de distractions : je suis bien sûr que si vous vouliez en faire l'aveu , vous conviendriez avec moi que dans la matinée vous n'avez pas fait le moindre ouvrage. Cela est vrai, Monsieur , repliqua-t-il, vous avez trouvé la véritable cause , mais je vous promets que cela ne m'arrivera plus. En disant cela , il passa dans un cabinet voisin , & M. Pecquet , en descendant, lui entendit répéter

plusieurs fois, se lever à cinq heures du matin, n'avoir encore rien fait à huit ! La raison j'y mettrai bon ordre.

« Pour cela il fit venir plusieurs Commis auxquels cependant , quoiqu'il fût l'affairé , & qu'il se trémoussât beaucoup, il ne donna point à travailler; mais il dit qu'il fallait faire des arrangemens pour ne pas perdre son tems , & il leur recommanda l'exactitude & la ponctualité. Il envoya l'après-midi prier M. Pecquet de monter à son appartement, & s'expliqua dans ces termes : je n'y puis plus tenir , il faut absolument que vous me fassiez une liste de ce que j'ai à faire pendant le jour , & que vous partagiez mon tems & mes heures. Je ne veux plus vivre dans le désordre. On assure que M. de Torcy, pendant son ministère, avait le loisir de se promener & de se récréer : pour moi, je n'ai pas cet avantage. M. Pecquet trouva la proposition assez originale & singulière, & le plan encore plus difficile dans son exécution. Enfin il fut obligé de dresser, sur une grande feuille de papier, une liste, non-seulement pour tout le jour , mais encore pour la semaine , afin de contenter le fantasque qui n'en faisait ni plus ni moins , & ne se comporta pas dans la suite avec plus de régularité.

Le tems de la majorité du Roi approchait , & le Régent sentait la nécessité où il était de faire

remettre les rênes du Gouvernement à quelqu'un dont il connût l'attachement pour lui, & le dévouement. Quoiqu'il ne soit pas d'usage en France de faire rendre compte de leur conduite aux Princes qui quittent la Régence, il était cependant possible que l'on donnât au Roi des impressions fâcheuses contre S. A. R. D'ailleurs, un changement de principes dans le Gouvernement après la majorité, aurait été une vive censure des opérations du Duc d'Orléans. Il résolut donc de faire le Cardinal Dubois premier Ministre. Personne dans l'univers ne lui était plus dévoué. Ce Cardinal lui devait tout, & n'avait d'autre intérêt que ceux du Prince, Celui-ci devait donc espérer de régner encore sous son nom. Il consulta le Duc de Saint-Simon qu'il aimait, & en qui il avait une confiance bien méritée. Ce Seigneur n'approuva pas le projet du Régent, & lui détailla les raisons de son improbation dans une conférence qui dura près de deux heures.

Ce fut à l'issue de cette consultation que S. A. R. dit au Cardinal (pour lui en donner un avis indirect), l'on m'a averti que tu pensais à être premier Ministre, & que je me repentirais un jour de t'avoir tant élevé. C'est le Duc de Saint-Simon qui m'a fait cette confidence ». Le Cardinal qui était depuis long-tems jaloux de l'amitié que S. A. R. témoignait au Duc, fut très-piqué de cette prétendue confidence. « Il vint trouver M. Pecquet dans



son cabinet, & après avoir quitté son manteau & son chapeau sans vouloir s'asseoir pour mieux gesticuler, il lui dit tout en colere : Que direz-vous, Monsieur, vous ne le croirez sûrement pas. Ce fripon, ce coquin de *Duc de Saint-Simon* vient de faire entendre à S. A. R. que je songeais à être premier Ministre. Vous savez, Monsieur, que rien n'est plus faux, & que cela est bien éloigné de ma pensée & de ma conduite. Me voilà perdu, S. A. R. va se mettre cette chimere en tête, j'en suis au désespoir. M. *Pecquet* répondit, avec son sang-froid éloquent : Monseigneur, je vais vous donner un expédient qui bannira ce soupçon de l'esprit du Prince. Raisonnons, s'il vous plaît, un peu ensemble. Un premier Ministre doit posséder de grands talens, savoir la Jurisprudence du Royaume, les loix municipales, les réglemens, les coutumes, les usages. Vous n'entendez rien à tout ce mic-mac. Il doit de plus connaître les Finances, la Guerre, la Marine, les Affaires Etrangères. A l'égard des Finances, vous ne vous en êtes jamais occupé : pour ce qui est de la Guerre, vous n'avez jamais été curieux de savoir si un canon doit être rond ou quarré : en fait de Marine, vous avez à peine vu un vaisseau de ligne ; restent donc les Affaires Etrangères : vous connaissez cette partie-là ; mais encore avez-vous besoin de conseil. Pour vous

tirer de l'embarras & de l'inquiétude où vous êtes , allez trouver S. A. R. avouez lui le peu de pratique que vous avez de toutes ces choses : vous verrez qu'elle se désabusera facilement de l'idée que lui a inspirée le Duc de Saint-Simon. Ah ! Monsieur , vous me rendez la vie , s'écria le Cardinal avec joie , je suivrai votre bon conseil , & je vais de ce pas chez S. A. R.

Ces raisons , sans doute , ne firent pas changer de résolution au Régent : ou vraisemblablement la réflexion empêcha le Cardinal de faire des aveux aussi indiscrets. Le premier pas à faire était de l'introduire dans les Conseils. On s'attendait à voir le Chancelier & les Ducs s'y opposer vigoureusement. Mais le Régent résolut de surmonter tous les obstacles , & de profiter même de cette opposition pour éloigner des Conseils ceux qui lui déplaisaient , afin d'é luder les difficultés des opposans. On leur offrit le Cardinal de Rohan que sa naissance rendait supérieur à la plupart de ceux qui devaient lui disputer le rang. Il arrivait récemment de Rome , où il avait réussi dans la négociation du chapeau pour l'Abbé Dubois. On l'avait assuré qu'il recevrait une récompense proportionnée à l'étendue du service qu'il avait rendu , & on lui avait laissé espérer une très grande part dans le Gouvernement de l'Etat. A peine était-il arrivé d'Italie,

que S. A. R. le prévint par une visite, & l'admit dans les conférences les plus secrètes du Palais Royal.

Quoique le Cardinal fût très-instruit du manège des Cours, & qu'il eût passé sa vie au milieu des intrigues, il fut cependant trompé par les avances du Régent, & les crut sincères. Il ne vit pas que le Régent ne se donnerait jamais pour collègue dans le ministère qu'un sujet entièrement dévoué à ses volontés. Cette réflexion lui aurait fait sentir qu'on ne l'admettait au Conseil que pour *faire la planche* (selon l'expression familière) au Cardinal Dubois. Aussi le nom lui en resta; & le public, habile à saisir tous les ridicules, l'appella long-tems le *Cardinal de la Planche*. Il prit donc séance le 22 Février 1722 au Conseil de Régence, immédiatement après les Princes du Sang, & avant le Chancelier & les Pairs. Cette Eminence était entrée dans la salle avant l'heure du Conseil, & s'était placée selon l'ordre qu'elle avait reçu.

Le Duc de Noailles, le Maréchal de Villeroy, le Chancelier & les autres Seigneurs furent très-étonnés de cette innovation. Ils se réunirent tous pour s'en plaindre, & dirent que les usages du Royaume n'accordaient aucun rang à la Cour aux Cardinaux. Le Régent leur répondit qu'ils n'avoient qu'à protester; mais que les affaires ne devoient pas être retar-

dées par un incident de cette nature. Tous obéirent & le Conseil se tint à l'ordinaire. Les Ducs & Pairs s'assemblerent le lendemain chez le Chancelier, & convinrent de présenter un Mémoire pour justifier leurs droits, & de ne point assister au Conseil jusqu'à ce qu'on leur eût rendu justice.

Ce Mémoire était très-faible, & ne détruisait pas les inductions que chacun tirait des mêmes droits accordés jadis aux Cardinaux de Richelieu & de Mazarin; aussi les Ducs & Pairs ne s'en tinrent pas là, ils députerent le Chancelier & le Duc de Saint-Aignan, pour représenter que sous Louis XIII le Cardinal de la Rochefoucault ayant été admis au Conseil, & y ayant pris séance, avant le Chancelier & les Ducs, le Roi accorda au Connétable de Lesdiguières un brevet qui déclarait que cette préséance ne tirerait point à conséquence pour l'avenir. Les Députés demanderent à S. A. R. la même grace, assurant que, par ce moyen facile & déjà pratiqué, la contestation finirait sans avoir aucune suite fâcheuse. Cet expédient plut au Régent qui l'accepta, dans la supposition que la chose lui était exposée avec vérité.

Il consulta les deux Cardinaux intéressés. Ceux-ci convinrent que Louis XIII avait donné ce brevet par complaisance pour le Connétable, & sous la condition expresse qu'il serait tenu secret. Ils ajouterent

terent que le Connétable n'ayant pas observé cette condition, le Roi avait redemandé le brevet, & l'avait déchiré. Cet exemple prouvait donc contre les Ducs, & n'aurait jamais dû être allégué par leurs Députés. S. A. R. irritée de voir qu'on avait voulu la surprendre, répondit séchement aux Ducs, lorsqu'ils vinrent demander le brevet promis : je vous le donnerai volontiers, Messieurs; mais je le déchirerai le lendemain, comme fit *Louis XIII.* Les Députés le supplierent alors de trouver bon qu'ils s'absentassent le lendemain du Conseil, & qu'ils prissent quelques jours pour former leurs défenses.

Le Régent se hâta de profiter de leur absence : dès le lendemain 22 Février il introduisit son favori dans le Conseil de Régence, & le plaça auprès du Cardinal de Rohan. Le Maréchal de Villeroi & le Duc de Noailles accompagnèrent le Roi jusqu'à son fauteuil, & se retirèrent sur-le-champ du Conseil. Le Chancelier, les Ducs & Pairs & les Maréchaux ne s'y présentèrent pas, de sorte que le Conseil fut composé ce jour-là des Princes du Sang, des deux Cardinaux, des Secretaires d'Etat, & de ceux qui ne disputaient pas le rang aux deux Prélats. Le Duc de Noailles, qui avait cet esprit vif & épigrammatique qui distingue encore plusieurs de ses descendants, rencontrant le Cardinal Dubois après le

Conseil, lui dit : cette journée sera fameuse dans l'histoire, Monsieur, on n'oubliera pas que votre entrée au Conseil en a fait désertir tous les Grands du Royaume.

La retraite de ce Seigneur ne déplut pas au Régent ; mais il vit avec quelque inquiétude le concert unanime des Ducs & Pairs. Il chercha à les ramener par la voie de la persuasion, & eut à cet effet plusieurs conférences avec eux & le Chancelier. On prétend même qu'au lieu du brevet dont il a été fait mention, il leur présenta un ordre du Roi ; mais ceux-ci n'en étant pas satisfaits, le Prince le déchira devant eux. Plusieurs d'entre eux demandèrent la permission de s'absenter des Conseils, & la plupart s'en éloignèrent sous différens prétextes. Le Maréchal de Villeroi ayant, en sa qualité de doyen des Maréchaux & de Gouverneur du Roi, un grand crédit sur l'esprit des Ducs, le Régent fit tous ses efforts pour le gagner. Quoique S. A. R. n'ignorât aucun des propos hardis que ce Duc tenait sur son administration, sur sa conduite personnelle, sur ses prétentions au trône, elle vainquit cependant sa répugnance. Elle l'exhorta, le pressa, le pria même pendant deux heures de rentrer au Conseil, parce que son exemple y ramènerait les autres Seigneurs. Ce Maréchal s'y refusa toujours & protesta que s'il y rentrait, il se placerait sur un tabouret derrière

le Roi, en sa qualité de Gouverneur ; mais qu'il ne prendrait jamais le rang de Conseiller.

Plus les instances du Régent avaient été vives , plus il fut irrité en les voyant inutiles. Il résolut d'éloigner tous les opposans : tous reçurent défense de se présenter au Conseil , & furent rayés sur l'état des graces & des pensions. On ôta , pour la seconde fois les sceaux à M. d'Aguesseau , & on les donna à M. d'Armenonville , qui , étant d'un caractère doux & complaisant , ne s'opposerait point aux entreprises des Cardinaux , & servirait au contraire à les affermir dans leur privilège. Cette disgrâce fut suivie de la retraite des opposans , ils se retirèrent dans leurs terres , & le Chancelier reçut ordre de les suivre. Le Garde des Sceaux fut installé au Conseil le premier Mars , il s'y plaça au-dessous du Cardinal Dubois ; & celui de Rohan étant rentré quelque tems après , il se retira pour lui faire place. Les Ducs & les Maréchaux persisterent dans leur protestation.

Quoique ces divisions fixassent l'attention du public , elle fut cependant partagée par le rétablissement des Jésuites à la Cour , l'arrivée de l'Infante en déterminant l'instant. On sait aujourd'hui les conditions secrètes du traité conclu entre le Régent & le pere d'Aubenton , Confesseur du Roi d'Espagne , pour le double mariage du Roi de

France & du Prince des Asturies. L'une était de rendre aux Jésuites le poste de Confesseur du Roi. L'événement l'a fait assez connaître. L'autre était aussi extraordinaire, & on la tient de feu M. l'Evêque de Soissons, M. de Fitz-James. Ce Prélat a dit plusieurs fois que dans le traité fait avec l'Espagne pour rétablir la paix entre les deux Couronnes, le Roi Catholique s'obligeait à protéger & récompenser, comme ses propres sujets, les maisons de Français ou d'autres étrangers qui s'étaient établis en Espagne pendant la guerre de la succession. Une branche des *Berwick* était du nombre, & on la désigna en particulier, en lui promettant richesses & dignités, si elle plaçait chez les Jésuites, au College de Louis-le Grand, les enfans du Maréchal de ce nom, entre lesquels était cet Evêque de Soissons. Pour cet effet, on les retira d'un College de l'Université.

C'est ainsi que les peuples ne voient dans les traités faits entre leurs souverains, que des articles vagues, purement ostensibles, tandis qu'on dérobe à leurs yeux les articles secrets qui en sont la base & l'ame. Ce fut l'exécution de la première de ces conditions particulières qui fit donner pour successeur à l'Abbé de *Fleury*, Auteur de l'histoire ecclésiastique, le P. de *Linier*. Le Duc d'Orléans avait choisi cet ecclésiastique pour éclairer le Roi

enfant, parce qu'il était savant, doux, modéré ; & sur-tout, ennemi de toute intrigue. Accablé d'années & d'infirmités, il demanda à être déchargé de son emploi. S. A. R. le lui accorda, & se mit en devoir de contenter leurs Majestés Catholiques. Il jeta les yeux sur le confesseur de Madame sa mere, dont le caractère paisible, tranquille, & le génie borné, ne laissaient rien à craindre de fâcheux. Le P. de *Linieres* n'avait jamais brillé dans sa compagnie, & n'avait eu aucun goût pour les hautes sciences, ni pour la chaire. L'emploi de Procureur l'avait seul occupé & l'occupait encore à la maison-professe de Paris, lorsque ses amis le firent connaître au P. de *la Chaise*. Ce Religieux, qui, de son naturel était porté à la paix, goûta le caractère du P. de *Linieres*, & le donna pour confesseur à Madame.

Le moment étant arrivé où le traité d'Espagne devait être mis à exécution, le P. d'*Aubenton* fit valoir au Régent, les soins qu'il s'était donnés pour faire réussir le double mariage, & exigea pour récompense, l'exécution des articles secrets. Rome qui était gouvernée & remuée par la société, joignit ses sollicitations à celles de l'Espagne. Elle voyait le Roi avancer en âge, sans avoir été formé par ses Religieux chéris, & elle avait les inquiétudes les plus vives sur les sentimens futurs de ce jeune

Prince. S. A. R. d'ailleurs était lassé des contradictions qu'elle éprouvait de la part des adversaires des Jésuites, & de leur chef, le Cardinal de Noailles. Ces trois objets réunis le déterminèrent à contenter Rome & l'Espagne, & à humilier un Prélat dont le frere lui avait déplu dans l'affaire des rangs au Conseil.

Les appellans furent effrayés de cette nomination : ils virent sur le champ tout le crédit que la présence d'un Jésuite à la Cour, donnait à la compagnie ; ils en frémirent , & furent alors obligés d'avouer leur foiblesse. Le seul Cardinal de Noailles oubliant le poste qu'il occupait , le rang que tenait sa famille à la Cour, & le danger qu'il courait en s'opposant aux projets de S. A. R., forma le dessein de mettre obstacle au rappel des Jésuites. Le P. de Liniere alla selon l'usage , lui demander les pouvoirs à Conflans, où une extinction de voix le retenait depuis long temps. Entendant annoncer le confesseur du Roi , le Prélat dit d'un ton aigre : ah ! c'est le Pere de Liniere , eh bien, qu'il entre. Sans lui donner le temps de s'expliquer , il lui dit avec beaucoup de vivacité : vous demandez des pouvoirs , mon Pere, je ne puis vous en donner ; & je suis bien aise de vous notifier en personne , que je vous défends de confesser le Roi. J'aurais bien des raisons à vous apporter de mon refus ; mais je suis

maintenant trop enrhumé La Maréchale de Noailles, sa belle-sœur, qui n'était point enrhumée, prit la parole & dit au Jésuite toutes les duretés que la colere put lui dicter.

Le choix du Souverain doit toujours être respecté, & c'est manquer au respect dû à sa personne, que d'insulter ceux qu'il honore. Cette réflexion ne vint point au Cardinal, ou la passion l'empêcha de s'y livrer. Il persista dans son refus, malgré les instances du Régent & la demande expresse du Roi. Pour se justifier, il écrivit une longue lettre à S. A. R. dans laquelle il entreprenait de prouver que sa conscience ne lui permettait pas de laisser la direction du Roi, dont le salut lui était si cher, entre les mains d'un Jésuite. Il répandit à l'appui de ce mémoire, un écrit qui prouvait en général qu'un Evêque ne pouvait, sans pécher, souffrir que les Jésuites administraient le Sacrement de Pénitence. Cependant il était notoire que les confesseurs de Madame & du Régent, étaient de la Société, & approuvés par le Cardinal. Le salut de ces deux illustres membres de la Famille Royale devait-il lui être indifférent ?

Cette opiniâtreté du Prélat ne produisit pas l'effet qu'il s'en était promis. Le P. de Linier alla demeurer à Pontoise, Ville de l'Archevêché de Rouen, & le Roi alla à Saint-Cyr, qui est situé

dans le diocèse de Chartres, où ce Pere le confessa. On fit venir ensuite un bref du Pape, qui permettait au Roi de se choisir un confesseur approuvé de l'Ordinaire, & qui déclarait que Sa Majesté n'était d'aucun diocèse particulier. C'est ainsi que la Société se vit affermir dans ce poste qu'elle regardait comme le premier du Royaume; & le plus propre à servir son ambition.

Cependant elle éprouva dans la personne de son représentant, des mortifications très-désagrables. Ce choix fut désapprouvé des grands, des ecclésiastiques, du peuple, & des amis mêmes des Jésuites, tels que le Maréchal de *Villeroy*, l'ancien Evêque de Fréjus, les Cardinaux de *Rohan* & de *Bissy*. Le Roi lui-même reçut son confesseur avec un air froid & morne, qui semblait être de mauvais augure. La Princesse de *Conty*, première Douairière, qui s'était ouvertement déclarée pour l'appel, le traita fort mal. L'Abbesse de *Chelles*, fille du Régent, attachée au parti Janséniste, dit pour toute réponse au long compliment que lui fit le P. de *Linier*: *mon Pere, puisqu'il fallait nécessairement que ce fût un Jésuite qui confessât le Roi, j'aime autant que ce soit vous qu'un autre; mais je ne puis vous dissimuler que je suis fâchée de voir un Jésuite dans cette place, car vous devez savoir que je n'aime pas votre Compagnie; je la crains pourtant un peu; vous voyez que suis bonne française.*

Si l'on ne contient pas les Jésuites, ils monteront sur le pinacle du Temple, disait *Clément XI*. En effet, ces Religieux ne furent pas satisfaits d'avoir été remis en possession d'un poste qu'ils croyaient avoir perdu pour jamais. A peine virent-ils la conscience du Roi entre les mains d'un Jésuite, qu'ils résolurent de lui faire regagner le crédit dont avaient joui les Peres *La Chaise & Le Tellier*. On peut établir une comparaison entre le Chancelier & le Confesseur du Roi. Le premier ne jouit que de vains honneurs sans aucun pouvoir, s'il n'a les sceaux. Aussi le Chancelier de l'Hôpital, disait-il, qu'un Chancelier sans sceaux, était un Apoticaire sans sucre. De même, si le successeur des *La Chaise & Le Tellier* n'avait pas comme eux la feuille des bénéfices, il n'avait qu'un vain nom, car cette feuille seule pouvait lui donner du crédit & de l'autorité par la quantité de rapports qu'elle nécessite, & par le nombre & l'importance des bénéfices. Sans la distribution de ceux-ci, les Jésuites ne comptaient pour rien le poste distingué qu'occupait le P. de *Linier*.

Louis XIV eut la foiblesse de faire son confesseur, un des principaux Secrétaires d'Etat, & de lui en attribuer le rang & les honneurs, en remettant entre ses mains la nomination des bénéfices. Celui-ci se créa un Conseil, formé uniquement des

membres de la compagnie, les Procureurs de provinces de France, & de quelques autres à son choix. C'était dans ce tribunal secret qu'on introduisait le procès à tous les ecclésiastiques du Royaume, sur le rapport des Jésuites, & qu'on les jugeait sans les entendre. Le point capital & sur lequel on insistant le plus dans ces jugemens, était l'attachement des postulans pour la Société. Etait-on soupçonné seulement d'en manquer, dès-lors, quelque naissance, quelque mérite qu'on eût d'ailleurs, on se voyait exclu pour jamais des graces & des bénéfices.

Heureux ceux qui avaient quelqu'ami dans le tribunal redoutable ! ils étaient sûrs d'obtenir tout ce qu'ils désiraient, dit l'auteur de la vie du Duc d'Orléans. Témoin, Mademoiselle de *Mouchi*, Religieuse d'Avenes, qui, à l'âge de dix-neuf ans, fut faite Abbessé, par le crédit du Frere *Watblé*, ancien domestique de son pere. Témoin un Prémontré, qui, à la recommandation d'un Jésuite ami du Secrétaire du P. de *La Chaise*, fut nommé Abbé, avant que le procès de l'Élection fût arrivé en Cour, afin de prévenir la demande que Monseigneur devait faire pour un de ses protégés. Témoins enfin les quatre fils & une fille d'un Charon du Cambresis, qui furent mis à la tête

des principales Abbayes de Flandre, par le moyen d'un Jésuite qui les avait pris en affection.

Tant que vécut le P. de *La Chaise*, qui était un courtisan très-adroit, mais doux & modéré, ce Conseil prit les mêmes nuances. Ce Pere aimait sa compagnie, mais il était incapable de persécuter ceux qui ne lui étaient pas dévoués. Il eut toujours de grands égards pour ceux que leur naissance semblait mettre en droit d'aspirer aux places importantes, & éloigna de lui les esprits durs, comme le P. *Le Tellier*, & ceux qui lui ressembaient. Sa mort laissa un champ libre à celui-ci. Devenu par sa nomination à la place de Confesseur du Roi, maître du sénat Jésuitique, il le composa de gens intrigans & remuans. C'étaient les Peres *Doucine*, *Daniel*, *l'Allemand*, tous normands comme lui, & le P. *Germon*, fort considéré du Contrôleur-général *Desmarets*, dont il avait élevé le fils.

Ces quatre Religieux formerent le dessein de perdre entièrement le Cardinal de *Noailles*, & pour y réussir, ils excitèrent & somentèrent les querelles théologiques, qui ont divisé l'église de France pendant tant d'années. Voyant que le Cardinal avait approuvé, étant Evêque de Châlons, les *Réflexions* du P. *Quesnel*, & que les Jansenistes exaltaient ce livre au-dessus de toutes les productions de la Société, ils firent venir de Rome, pour le

condamner, la célèbre Bulle *Unigenitus*. Elle leur servit, ainsi qu'avait déjà fait le Jansenisme, à perdre tous ceux qui leur portaient ombrage dans l'Eglise & dans l'Etat. Ils forcèrent par leurs persécutions ce Prélat, à se déclarer chef d'un parti pour lequel il n'aurait jamais eu que des ménagemens, si l'on ne l'eût poussé à bout. Non contents de donner dans l'Etat & dans l'Eglise, & de les bouleverser par leurs intrigues, ils voulurent asservir aussi leur compagnie, & persécuterent ceux d'entre les Jésuites qui ne se déclarerent pas assez hautement pour eux. Cette Société était si troublée par leurs cabales & leurs menées, qu'en 1719, le Régent fut obligé d'employer l'autorité royale pour faire exécuter les ordres du Général.

Ce conseil, & le pere *Lallemand* en particulier, espéra de faire rendre au nouveau Confesseur la feuille des bénéfices. Pour l'obtenir, ils s'adresserent, à l'insu, dit on, du Pere de *Linieres*, au Roi d'Espagne. Les Jésuites lui représenterent que le parti des Appellans était encore extrêmement puissant, malgré les coups vigoureux qu'on lui avait portés; & qu'en éloignant des bénéfices les Ecclésiastiques qui en faisaient la force & en étaient les soutiens, on le détruirait certainement. Cette attention, ajoutaient-ils, demandait un grand zèle & une connoissance exacte des Postu-

ians. Un particulier , tel qu'il soit , ne peut être instruit de ce détail , comme un Jésuite à qui ses confreres répandus dans tout le Royaume , ne laissent rien ignorer : d'ailleurs , pour ce qui était du zele , on était assuré d'avance qu'on n'en trouverait point ailleurs de plus actif & de plus ardent. Toute la Société se mit en mouvement pour faire valoir ces représentations , & le Nonce les appuya fortement.

Philippe V. sollicité de toutes parts , sur-tout par la Cour de Rome & son Confesseur , le Pere *d'Aubenton* , se laissa engager à faire la démarche délicate qu'on lui demandait en faveur de la Société. Il écrivit à S. A. R. , & lui répéta toutes les raisons qu'on avait alléguées pour le déterminer lui-même à une demande aussi extraordinaire. Ce Prince ayant reçu la lettre de Sa Majesté Catholique , la communiqua au Cardinal *Dubois*. Ils furent indignés des prétentions excessives des Religieux qui avoient sollicité cette puissante recommandation ; & si l'on n'eût pas déjà fait autant de démarches inutiles auprès du Cardinal de *Noailles* ; ils auraient sur le champ nommé un autre Confesseur ; mais le Cardinal *Dubois* entra dans une fureur terrible , & jura , à sa maniere , qu'ils s'en repentiraient. Les ennemis de la constitution , les Bénédictins sur-tout , profiterent de sa juste indigna-

tion. On arrêta le coup dont on était près de les accabler ; & si la mort n'eût prévenu la vengeance du Cardinal , il auroit exécuté dès-lors la destruction de cette intrigante Compagnie.

Au mois de Juin de cette année 1722 , le Cardinal *Dubois* obtint l'Abbaye de Bergue & Vinox mise en commende , & fut délivré de son plus redoutable adversaire. Le Maréchal de *Villeroi* fut enlevé par ordre du Régent , conduit & exilé dans son Gouvernement du Lyonnais , & le Duc de *Charost* nommé Gouverneur de Sa Majesté. Nous ne rappellerons point les détails de cet événement , qui est en quelque sorte étranger à cette histoire ; & qui d'ailleurs rouvriroit la playe d'une famille respectable & digne des honneurs dont quatre de nos Souverains l'ont comblée consécutivement. On avait pressenti le Maréchal sur le dessein qu'avait le Régent de nommer le Cardinal *Dubois* premier Ministre. Bien loin de s'y prêter , il s'emporta avec fureur , assura qu'il n'y consentiroit jamais , & qu'il s'y opposeroit de toutes ses forces & de tout son crédit. Quoiqu'il fût exilé , le Duc d'*Orléans* craignit encore les oppositions de ses amis ; C'est pourquoi il fit quitter les Thuilleries au Roi , & le conduisit à Versailles.

Enfin , dit l'Auteur de la vie du Régent , le Cardinal *Dubois* recueillit tout le fruit qu'il pouvoit

espérer de la confiance de son maître & de l'attachement , ou plutôt de la passion qu'il avoit pour sa personne & ses intérêts , & l'on peut dire aussi la récompense de son mérite & de ses travaux. Le 22 d'Août 1722 , il fut déclaré premier Ministre. Cette déclaration n'ajouta rien à son pouvoir ; mais elle le rendit plus éclatant , soit qu'elle le remplît d'une nouvelle ardeur , soit qu'alors on ne doutât plus qu'il ne fût l'Auteur de tout ce qui se faisait. La paix affermie par des traités solides , & par des alliances avantageuses ; le Parlement dompté & humilié , les Grands soumis , ceux qui pouvoient embarrasser écartés ; lui laissèrent la liberté de donner tous ses soins au rétablissement des affaires.

Ce Cardinal avoit dressé lui-même le modèle de ses provisions , qui furent scellées extraordinairement sans passer par les mains d'aucun Secrétaire d'Etat. Elles étoient toutes à sa louange , & détaillaient les justes motifs qui avoient engagé Sa Majesté à le nommer premier Ministre. On dit qu'il avoit donné une pension de dix mille écus à la Marquise de Prie , maîtresse de M. le Duc de Bourbon , pour obtenir le consentement de ce Prince , ou pour mieux dire , afin qu'il ne s'opposât point à son élévation.

Le premier Ministre fut complimenté à l'Hôtel

de la Surintendance qu'il habitait , & qu'on avait richement décoré avec les meubles de la Couronne. Les Cours Souveraines , le Corps de Ville , l'Université , l'Académie Française , les Princes du sang & les Seigneurs de la Cour vinrent lui présenter leurs hommages. Le compliment qui frappa le plus , fut celui que lui adressa son neveu le *Bredouilleur* , Chanoine de Saint - Honoré. Il lui écrivit que *la nouvelle dignité où il se voyait élevé , l'obligeait de redoubler ses prières à Dieu , afin qu'il lui fit la grace de ne faire servir le pouvoir que le Roi venait de lui confier que pour le bien de l'Etat & celui de la Religion.* Ceux des Chanfonniers de Paris ne furent pas aussi modérés : voici les principaux.

Sur l'Air de Joconde.

On ne trouve pas étonnant
Que l'on fasse un Ministre ;
Et même un Prélat important
D'un maque. . . d'un Cuistre.
Rien ne surprend en cela. —
Hé ! ne fait-on pas comme
De son cheval, *Caligula*
Fit un Consul de Rome ;

Autre.

Du bois dont on faisait les Cuistres ,
Chacun me nommait autrefois :

Mais

Mais à présent je suis *Dubois*
Dont on fait les Ministres.

Le Comte de Nocé étant à souper chez le Régent avec les seuls Courtisans de ce Prince, S. A. R. mit la conversation sur le Cardinal; *qu'est-ce qu'on dit dans Paris de Dubois*, demanda-t-il aux convives? La plupart ne répondirent qu'avec des éloges du Ministre; mais encore, reprit le Prince, ne trouve-t-on pas étrange que je l'aie fait Cardinal & Ministre presque en même temps? Tout le monde se tut. Le Comte de Nocé moins politique que les autres Courtisans, ou plutôt enhardi par la faveur de S. A. R. qui avait toujours vécu avec lui dans la plus grande intimité, prit la parole: tant s'en faut, dit-il, Monseigneur, que Paris soit surpris de vous le voir faire Cardinal & premier Ministre; on ne doute pas même que vous ne le fassiez Pape si vous l'entreprenez; mais malgré votre crédit, toute la France vous défie d'en faire un honnête homme. S. A. R. rit de cette hardiesse, & la conversation roula sur d'autres objets.

A son lever, le Cardinal fut informé des propos du Comte de Nocé, & sur le champ il expédia une lettre de cachet qui l'exilait dans sa terre de Saint-Martin de Beaurain. Elle lui fut signifiée

à midi. Aussi tôt il se transporta au Palais Royal , & prit congé de S. A. R. , comme pour faire un voyage. Où vas-tu donc , lui dit le Prince étonné , où le Roi m'envoie , répondit le Comte ? Voilà l'Ordre de Sa Majesté. Le Régent lut la lettre de cachet avec émotion , & vit entrer sur le champ la Comtesse du Tort. Cette sœur du Comte de Nocé était d'une grande familiarité avec le Prince. En vérité , Monseigneur , lui dit-elle , Dubois est un maroufle bien insolent , d'oser exiler mon frere , qu'il fait avoir part à vos bonnes grâces ! Est-ce ainsi qu'il use de l'autorité que vous lui avez mise en main ? Ne la lui avez - vous donnée que pour maltraiter ceux qui sont les plus attachés à votre personne & à vos intérêts ?

Que diable veux-tu que j'y fasse , lui répondit le Régent ? Quoi ! repliqua Madame du Tort , vous aimez mon frere , & vous souffrirez qu'il parte & qu'on l'éloigne. Que dira tout Paris si vous ne l'arrêtez ? On ne manquera pas de publier que vous n'avez pas en assez de crédit pour mettre vos amis , vos officiers à l'abri des entreprises d'un faquin. Je ne fais que te dire , reprit le Prince , mais comme c'est le premier acte qu'il fait de son autorité , il ne convient pas de le rompre en visière : j'ai besoin de son ministère dans un projet que j'ai conçu. Ah , ah ! reparut la Comtesse avec un souris malin , voilà qui

est beau pour un aussi grand Prince que vous, d'exposer ainsi son crédit ! Eh , ne craignez-vous pas que vos partisans vous abandonnent pour s'attacher au Cardinal !

Le Prince après avoir rêvé un instant , dit au Comte : *Obéis toujours , je te donne ma parole que ce ne sera pas pour long temps. Je vais obéir , Monseigneur , reprit l'exilé ; mais outre le regret que j'ai de me voir éloigné de votre Altesse , j'ai un pressentiment que le Cardinal voyant son ambition satisfaite par la facilité qu'il a de faire signer au Roi tout ce qu'il lui plaît , il ne surprenne son seing contre vous , & qu'il ne soit assez téméraire que de vous exiler vous-même : s'il a encore six mois de vie , vous verrez jusqu'à quel excès il poussera l'insolence. Le Comte & la Comtesse voyant que cette réplique donnait à penser au Prince , se retirèrent , & M. de Nocé partit aussitôt pour son exil.*

Le Cardinal prit deux premiers Commis pour l'aider dans le détail immense dont sa place le surchargeait : M. Robin pour les Finances & le Commerce , & M. Héron (1) pour la Guerre. Il

(1) Il arriva à ce Commis une singulière aventure pendant le siège de Lille. Comme il était Trésorier des troupes & de l'extraordinaire des guerres , un Officier vint lui demander de

leur envoyait tous les Mémoires & Placets qui concernaient leurs départemens ; & ils lui en faisaient des extraits lorsqu'ils venaient travailler avec lui. Comme ce travail n'arrivait que très-rarement, ils étaient tous les jours accablés de nouveaux papiers & de sollicitateurs de réponses , qu'ils ne pouvaient contenter. Le Cardinal chargea un jour M. Robin de dresser pour une affaire très-importante un Arrêt du Conseil avec un Mémoire raisonné des motifs. Celui-ci y travailla pendant deux jours , & l'apporta ensuite à S. E. , qui trouva cet ouvrage bien fait. Point du tout, lui dit franchement le Commis , cela est très-mal bâti ; il faut avouer la vérité : ni vous , ni moi , ne connoissons point assez la partie pour régler une affaire de

l'argent au moment qu'il sortait de son logement. M. Héron tirant de son gousset quelques écus , les lui montra , & dit que c'était là tout son argent , & qu'il portait tout le trésor sur lui. L'Officier , choqué de ce mensonge , commanda sur le champ au soldat de sa compagnie , qui faisait sentinelle à la porte , de suivre le Trésorier par-tout où il irait , & de ne plus garder sa maison , puisqu'il portait sur lui le trésor. M. Héron se vit donc accompagné par toute la ville de son fidele garde , & lassé d'avoir toujours un importun à sa suite , il alla se plaindre à l'Intendant , qui , mieux avisé , lui conseilla d'être plus accommodant , & de payer l'Officier. Celui-ci étant satisfait , retira sa rigoureuse consigne.

cette conséquence : il faut appeller du secours , sans quoi cela ira mal. Bon , répondit le Cardinal , aller afficher l'ignorance ! Je n'en ferai rien ; cela passera comme il est.

Les Etats de Bretagne avaient dépêché un courrier , pour donner avis à la Cour que le don gratuit était accordé. Il fallut envoyer une réponse que le Cardinal dicta à M. Robin. Comme S. E. se promenait en dictant d'une chambre à l'autre , & qu'elle parlait extrêmement bas , le commis la fit répéter plusieurs fois. Elle s'impatientsa , & lui dit , Monsieur , vous avez une grosse perruque bien garnie , cela vous rend l'ouïe dure. M. Robin mit sa perruque de travers , afin d'avoir l'oreille découverte ; mais n'entendant pas davantage , il prit le parti de suivre le Cardinal à cloche-pied dans la seconde piece , & d'écrire sur sa cuisse au lieu de table.

Il s'était attaché l'Abbé Houteville pour composer les mandemens , & celui-ci s'en acquittait avec beaucoup d'esprit & d'élégance , ce qui le fit entrer à l'Académie Française. Le Cardinal ayant à dicter , & ne rencontrant que lui , l'employa un jour à écrire. Mais l'Abbé tomba dans le même inconvénient que M. Robin , & fit répéter plusieurs fois Son Eminence. Voulez-vous , lui dit-elle en jurant , que je crie comme dans une halle , &

que tout le monde entende le détail de mes affaires? L'Abbé n'insista pas, il laissa dicter le Cardinal jusqu'au bout; mais au lieu d'écrire ce qui lui était dicté, & qu'il n'entendait pas, il prit le parti de composer la lettre à sa manière. Il fallut relire. Les premières lignes étaient du Cardinal, & le corps de la lettre était de la composition de l'Abbé Houteville. Le Cardinal s'en appercevant, s'écria, que diable! Monsieur, où avez-vous pris tout cela? Je ne vous ai pas dit tout ce verbiage. L'autre répondit modestement; apparemment, Monseigneur, que j'ai mal entendu. Ils se séparèrent très-mécontents l'un de l'autre, & tout le monde rit de cette scène qui devint publique.

L'Abbé Vernier qui avait été frere convers de Saint-Germain-des-Prés, & que le Cardinal avait fait séculariser, pour le charger de l'administration des biens de son Archevêché & de ses Abbayes, travaillait quelquefois avec S. E. Il lui dit un jour, après son travail, qu'il avait à lui présenter un Curé de son diocèse. Le Cardinal remit cette présentation à l'après-midi. L'Abbé Vernier fit dîner ce Curé avec lui, & l'Abbé Houteville. Le Pasteur qui était accoutumé à ne boire que de la bière dans son pays, fut surpris par les fumées du vin qu'on lui servit en abondance; de sorte que paraissant devant Son Eminence, il ne put lui dire autre chose

que ces mots, Mgr. Mgr. Mgr. Le Cardinal s'aperçut sur le champ de son état, le congédia & retint l'Abbé *Vernier* pour lui en faire des reproches : *Cela n'est il pas affreux, honteux !* lui dit il, *peut on se mettre dans un état aussi affreux ! un Curé, un Prêtre, qui dit tous les jours la sainte messe, qui consacre le corps & le sang adorable de N. S. J. C. qui le touche de ses doigts, se souler ! & vous, le faire boire comme un sonneur ! allez, vous êtes un frippon & lui aussi.*

Le Cardinal voulait tout voir par lui-même, & ne se donnait pas un instant de repos. Mais un seul homme ne pouvait suffire à tant de travaux si variés. Se voyant accablé d'affaires, il crut avancer beaucoup le travail en augmentant les commis du premier & du second ordre. Il disait d'eux, morbleu ! j'en ai autant de commis qu'il y a de violons chez le Roi. Il voulait parler des vingt-quatre violons de la Chambre. Cette Eminence croyait se soulager en les multipliant, mais au contraire elle ne multipliait que son embarras. Elle passait des heures entières à dire que donnerai-je à faire à celui-ci ? de quel travail sera chargé cet autre ? les entrées, les sorties de tant de sujets différens lui troublaient le cerveau : enfin, dit son Secrétaire, c'était un cahos impénétrable d'affaires, un nœud gordien indissoluble. On n'est plus

étonné , après ces considérations , d'apprendre que l'on trouva dans les cabinets de cette Eminence , après sa mort , plus de vingt mille paquets ou lettres qui n'avaient été ni décachetés , ni répondus.

Le sieur *Barême* , si célèbre alors par ses ouvrages sur l'arithmétique , présenta au Cardinal son beau-frere, le sieur *Dubreuil* , qui avait été commis à la banque. Il en fit l'éloge en ces termes : *Monseigneur , c'est une tête de fer , infatigable au travail.* Le Ministre le fit venir au bout de quelque temps pour connaître sa capacité , & lui dit : d'abord point tant de révérences ; pliez une feuille de papier pour écrire , & prenez la feuille du Roi. Ce commis ne comprenant pas ce terme , lui répondit en tremblant , je prie votre Eminence de vouloir bien me dire ce que c'est que ce papier , & où il est ; je le chercherai. Quoi ! répliqua le Cardinal , un commis qui entre chez un premier Ministre , ne sait pas ce que c'est que la feuille du Roi ! voilà un plaisant violon ! d'où diable sortez-vous , tête de fer infatigable ? Le commis demeura interdit , & fut obligé de se retirer. S. E. s'écria , que je suis malheureux ! Il sentait quelquefois le fardeau immense qu'il s'était imposé , & il disait à un de ses amis qu'il souffrait le martyre. Celui-ci lui répondit avec franchise , est-ce que vous seriez , Monseigneur , sem-

blable à celui dont Seneque dit , *cruci affixus cum ingenti titulo* ?

Ces fatigues perpétuelles avaient aigri son caractère qui était naturellement vif & emporté , de maniere que chaque jour amenait une nouvelle scène. Ayant sonné , plusieurs valets-de-chambre accoururent pour prendre ses ordres , & marchèrent rudement sur le parquet. Le Cardinal haussant les épaules & secouant la tête , dit ; ils vont comme des chevaux de carosse , pif , pos ; est-ce ainsi que l'on entre dans la chambre d'un premier Ministre ? Oh bien ! on n'y entrera plus ; j'y vais mettre ordre ; je me tiendrai derriere la porte avec une arbalète bandée , & le premier qui entrera , je lui décocherai une fleche , *tac* dans la poitrine. Dans une semblable occasion , il regarda ses gens l'un après l'autre assez long-temps sans leur rien dire. Ils rompirent le silence en lui demandant ce qu'il désirait. Adieu mes idées , s'écria-t-il , vroust , autant en emporte le vent. J'ai cinq grands B de valets-de-chambre , l'un vient par la porte , l'autre par la fenêtré , l'autre par la cheminée. Je les chasserai tous. Je prendrai un décroteur pour me servir , & s'il ne fait pas son devoir , & tout ce que je lui dirai , je le jetterai par la fenêtré.

D'autres fois il leur disait : je ne veux plus que

ces B. entrent ici , je vais faire mettre tout-à-l'heure sur la porte de ma chambre cette affiche :
le premier qui entrera sera pendu je veux prendre un petit garçon pas plus haut que cela (il marquait la hauteur avec sa main) grand comme une pinte : je lui donnerai des souliers de feutre . . . & si ce pouvait être une petite souris , cela serait encore mieux.

Se trouvant un matin le visage pâle & défait , en se regardant dans le miroir avec sa perruque ; il chercha querelle à *Manet* , son valet de chambre perruquier , auquel il jeta la perruque au visage , en disant : ce B là ne fait pas peigner ni poudrer une perruque. C'est une bête à quatre pieds qui s'est mariée , & qui ne fera que des monstres. Si je savais quel est le Prêtre qui l'a baptisé , je le ferais pendre tout-à-l'heure.

Le Ministre fit arrêter & conduire dans la prison de Versailles deux femmes de mauvaise vie , qui avaient tenu des propos indiscrets sur lui. Il les oublia , & les laissa en prison , jusqu'à ce que le Comte de *Montforreau* , Grand Prevôt de France , vint le trouver & demander ce que S. E. voulait ordonner sur ces malheureuses. Le Cardinal qui était occupé à quelque affaire importante , se retourna vers le Comte , & lui dit brusquement, F les B M. de *Montforreau* se retira tout confus en

disant, un Prêtre, un Archevêque & un Cardinal!

Etant un jour pressé de se rendre chez le Roi, il sortit de son cabinet précédé de son Secrétaire, qui se retira pour lui faire honneur & le laisser sortir le premier. Avancez, Monsieur, lui dit-il vivement, le cérémonial est réglé entre nous. Il fendit la presse dans les anti-chambres, & rencontra la Princesse de B qui l'arrêta pour lui parler d'une affaire qui n'entrait pas dans ses plans. Le Ministre oubliant le rang de celle à qui il parlait, la repoussa brusquement en lui disant : Madame, allez vous faire f Cette Princesse outrée de dépit, alla se plaindre au Régent, qui lui répondit en riant ; Madame, le Cardinal a tort, c'est trop vif Mais avouez qu'il est de bon conseil. La médisance n'avait pas épargné la jeunesse de cette Dame.

Le Marquis de Beaufremont s'étant présenté à une de ses audiences publiques, tout le monde s'écarta pour faire place à ce Seigneur. Il demanda trois choses au Cardinal, auxquelles celui ci répondit trois fois *non*. Eh bien ! s'écria le Marquis en se retournant vers l'assemblée, on dit que S. E. ne finit rien, l'on a grand tort ; car en un moment elle vient de terminer trois affaires.

Un Prince lui demandant une grace pour un

pauvre Officier , lui cita ce mot de Boëce ; *res est sacra miser*. Mais le Cardinal n'en fut point touché & refusa durement le sollicitateur. Celui-ci lui répondit avec la fierté d'un homme de son rang ; Monseigneur , ce n'est pas pour moi que je demande , je n'ai besoin de rien ; c'est la charité qui m'amene ici. Je suis au-dessus des graces , & par conséquent au-dessus de ceux qui les accordent.

Le Régent venait quelquefois lui-même travailler pendant deux heures entières avec le Ministre ; pour donner l'exemple au Duc de Chartres. Ce jeune Prince , quoique Colonel Général de l'infanterie , ne voulait point s'affujétir à ce travail. Il avait même dit dans une assemblée très nombreuse & très-respectable , que s'il allait jamais chez le Cardinal , ce serait pour se moquer de lui à son nez , & pour lui faire perdre son temps. Ce propos fut rendu à S. E. par une lettre que lui écrivit un de ses espions. Il appella aussitôt un de ses Secrétaires , & lui dit d'un ton furieux ; faites-moi une copie de cette lettre sans mettre de signature Ils veulent me faire perdre mon temps , afin que rien ne finisse & que je succombe sous le poids des affaires. Il porta la copie au Régent , & lui dit en colere : voyez , Monseigneur , comment le Prince , votre fils , me traite ! Nous ne négligerons pas de mettre ici le nom du délateur , afin que ses

imitateurs sachent que tôt ou tard la honte & l'opprobre les attendent. C'était l'Abbé *Raguet*, Chanoine de Notre-Dame de Paris, qui eut pour récompense de son lâche espionnage une Abbaye de cinq mille livres de rente.

Le Cardinal *Dubois* signala son entrée dans le Ministère par des Edits burseaux qui tendaient à libérer le Roi & à soulager le peuple. Le premier regardait les Officiers de Justice, & rétablissait le droit annuel ou la Paulette. Ce droit fut établi dans les dernières années de *Henri IV*, & imaginé par un traitant nommé *Paulet*, qui en fut le premier Fermier. Il était fondé sur la vénalité des charges, que l'épuisement où *Louis XII* avait trouvé le Trésor-Royal, l'avait forcé d'introduire. Ce bon Prince en prévint les conséquences funestes, & se proposa de rembourser un jour les finances des charges. La mort l'empêcha d'exécuter ce louable dessein, & ses successeurs n'eurent ni l'envie ni le loisir de s'en occuper. *Henri IV* aurait pu exécuter ce que son modèle, le *Pere du Peuple*, n'avait que projeté. Mais bien loin de lui faire envisager la vénalité des charges comme un abus qui servait de prétexte aux Juges pour vendre la justice, on lui fit entendre seulement qu'il ne tirait rien des charges vacantes, étant presque toujours obligé de les donner, & qu'il pouvait décharger les coffres d'une partie des gages qu'il

payait aux Officiers de Justice en leur proposant une légère imposition. Ce moyen leur assurait, du consentement du Roi, la conservation de leurs charges pour leurs héritiers. La somme était modique & payable tous les ans, mais librement & sans contrainte. Sous ce point de vue c'était une grace & non une exaction.

On se prêta de bonne grace à cette proposition, & on la reçut même avec reconnaissance. On a vu plusieurs fois depuis, que rien n'allarmait davantage les Parlemens & les autres Cours de Justice que la menace de supprimer ce droit. En 1710, année la plus fâcheuse du regne de *Louis XIV*, il fut ordonné de le racheter ; de manière que les charges étaient héréditaires & que l'annuité ne se payait plus. Le Cardinal *Dubois* regarda ce rachat, cet amortissement comme une contribution que les citoyens aisés avaient payée à l'Etat dans les temps de crise. Il jugea d'ailleurs que les intérêts du Roi avaient été violemment lésés dans ce rachat & que les treize années pendant lesquelles les Officiers n'avaient rien payé, suffisaient amplement pour les dédommager des avances faites en 1710.

Le rétablissement de la Panlette trouva, dans le Parlement, de grandes oppositions, & l'on se proposait déjà de faire des remontrances ; mais la fermeté du Cardinal fit taire les opposans. Il leur en-

voya deux lettres de jussion, coup sur coup, & leur fit sentir que s'ils n'obéissaient & n'enregistraient promptement, ils éprouveraient une punition plus redoutable que la translation & l'exil. Le Ministre fit répandre en même temps dans le public le bruit qu'il allait diminuer la trop grande étendue du ressort du Parlement de Paris. On insistait beaucoup sur l'incommodité & l'espèce de vexation qu'éprouvaient les habitans du Lyonnais & de l'Auvergne, qui étaient obligés de se transporter, à grands frais, dans la Capitale; ces bruits produisirent l'effet désiré & le Parlement se soumit.

La cérémonie du Sacre, qui approchait, mettait la Cour dans le cas d'amasser des fonds, & le Ministre fut chargé d'y pourvoir. Pour cela il employa des moyens qui méritèrent l'approbation des gens sages & déintéressés. Il demanda d'abord un secours à ceux qui avaient fait des fortunes considérables & subites dans le commerce du papier. On leur imposa une taxe extraordinaire, proportionnée à leur gain, & payable en effets royaux non annulés; dans cette taxe on ne comprit que les personnes connues pour avoir possédé un grand nombre d'actions de la banque qu'elles n'avaient point présentées au visa, & celles qui, sorties d'une condition au dessous de la médiocre, s'étaient élevées au plus haut point de fortune: c'était une restitution

& le seul moyen de faire contribuer, aux besoins de l'État, des gens qui avaient su profiter des variations du papier pour se soustraire jusqu'alors aux taxes & aux impositions.

Pour délivrer le Roi de l'importunité des porteurs de papiers, le Cardinal prit le parti de les annuler entièrement & de permettre à ceux qui, par l'Edit précédent, étaient imposés à la capitation extraordinaire, d'en fournir pour cinq mille livres seulement. On applaudit à cet Edit, quelque dur qu'il parut, & ceux qui étaient au fait de la triste situation de la banque avouèrent que rien n'était plus juste & plus judicieux. Celui qui rétablissait le contrôle des actes des Notaires & des insinuations ne mérita pas un applaudissement aussi général; mais le Sacre qui approchait exigeait de grandes dépenses, & le trésor était vuide.

Les travaux immenses qui occupaient le Cardinal-Ministre ne lui firent point négliger l'éducation du Roi. Son Altesse Royale & lui l'instruisaient conjointement, & ils donnaient presque tous les jours quelques heures à cet important ouvrage. On le formait aussi à la guerre, étude qui était fort de son goût. Pour lui faire mettre en pratique les leçons qu'il en avait reçues, on fit assiéger un fort devant lui, & donner une bataille simulée. Le jeune Prince ne voulut pas être simple spectateur, mais

mais il se mit à la tête des assaillans, donna ses ordres avec sagesse & intrépidité.

Enfin, le 25 Octobre 1722, jour désiré & marqué depuis long-temps, se fit la cérémonie du Sacre avec toute la magnificence possible. Elle était devenue pour la Nation & pour les étrangers un spectacle tout nouveau; car soixante-dix-huit ans s'étaient écoulés depuis le Sacre de *Louis XIV.* Le concours des peuples fut prodigieux : non seulement Rheims se trouva rempli jusqu'aux toits, mais les environs furent couverts de tentes. Le premier Ministre, qui voulait imiter, jusque dans leur luxe, les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*, tint une table splendide, à laquelle Son Altesse Royale & le Duc de *Chartres* mangerent tous les jours. Il avait fait faire, par les célèbres Orfèvres, *Germain* & *Baslin*, un service de vermeil, dont la façon seule coûta quarante mille livres.

On remarqua avec une satisfaction infinie que les six Pairs laïques avaient été représentés par six Princes du Sang. Mais un Chanoine de Rheims fit une remarque qui n'aurait pas flatté le Cardinal, s'il en avait été instruit. Voilà, dit-il, un petit drôle qui m'a servi à boire à la table de *M. Faur*. C'était le Principal du College de Saint Michel, lorsque l'Abbé *Dubois* en était Boursier. Cet Abbé disait alors à ses amis : que je serais heureux si je

pouvais avoir un jour deux cents écus de rente ! Il en eut plus de deux cent mille & il ne connut pas le bonheur.

Il avait donné ordre, avant de partir pour Rheims, à son Secrétaire de faire un état des papiers qui étaient dans son cabinet & à la Secrétairerie. On les lui remit à son arrivée, & il vit dans ce moment la porte de la Secrétairerie entrebaillée ; il se fâcha, défendit d'y laisser entrer personne, pas même les Ambassadeurs, & chargea le Sieur *Dubreuil* de répondre aux placets, afin que l'on n'eût aucun prétexte pour approcher de ce sanctuaire. L'Eminence donnait tous les huit jours, & souvent tous les quinze jours un moment à l'examen de ces placets. Le Sieur *Dubreuil* lisait lettre de *M. Merlin*, le Cardinal répondait *in* ; lettre de *M. le Blanc*, le Ministre repliquait *an*, je n'entends que votre nez. Se retournant ensuite du côté du Secrétaire il ajoutait : peut-on élever des enfans comme cela !

Une personne de la Cour, qui était en droit de demander des grâces au Cardinal, vint pour en solliciter une que l'Eminence pouvait & devait lui accorder. Elle le pria ensuite de l'honorer de sa protection auprès du Roi. Le Cardinal tenant la porte de la Secrétairerie entr'ouverte, lui répondit en jurant, qu'étant accablé d'affaires il n'avait pas le temps de lui parler, & qu'il lui faudrait avoir cini-

quante commis pour entrer dans un aussi grand détail & écouter tout le monde. Le solliciteur, offensé d'être éconduit d'une manière si sèche & si mal-honnête, lui répondit hardiment : eh, Monseigneur, au lieu de cinquante commis prenez en seulement un pour jurer à votre place, & vous aurez du temps de reste. Son Eminence, sans répondre, rentra en fermant rudement la porte.

M. le Moine, Contrôleur des Bâtiments du Roi & Inspecteur du Sallon de Marli, se présenta à l'Audience du Ministre & lui demanda un petit bénéfice de quatre mille livres de rente pour son neveu, qui a été, depuis, Clerc de la Chapelle de la Reine. L'Eminence trouvant cette demande ridicule lui répondit brusquement : quoi, vous appelez un petit bénéfice, celui qui rapporte quatre mille livres de rente ! vous vous moquez bien de moi : allez vous faire f... vous n'aurez rien. Tout le monde entendit cette réponse, & elle valut à l'Abbé le surnom *du petit bénéfice*.

La femme d'un Officier de Brives vint demander au Cardinal une pension pour son mari, qui avait perdu la vue, au siège de Landeau, par les éclats d'une bombe. Cette dame ne pouvant aborder l'Eminence : car elle était toujours pressée lorsqu'elle allait chez le Roi ou chez Son Altesse Royale, & n'écoutait presque per-

sonne, même en revenant, s'adressa à M. Dubois. Celui-ci lui conseilla de faire dresser un placet par le Secrétaire de la Guerre, au bas duquel il mettrait un mot de recommandation; car, Madame, ajouta-t-il, M. le Cardinal, mon frere, est un gros Seigneur; vous ne pourriez pas lui parler: je ne trouve que ce seul moyen pour faire réussir votre demande.

Le Secrétaire aurait voulu obliger M. Dubois; il n'osait cependant le faire sans l'agrément du Ministre. Le placet fut remis au Cardinal, qui voyant la signature de son frere, se mit en colere, & revenant chez lui, dans sa chaise à porteur, répétait toujours, en secouant la tête: *Dubois, Dubois*. En entrant dans sa chambre, il dit: qu'on me fasse venir Dubois. Son courrier, Marois, appella un laquais & lui cria: *Beaulieu* allez chercher Dubois. Ce laquais entra dans l'appartement du Cardinal, apportant un panier rempli de bûches & en mit une dans le feu. Son Eminence entra en fureur & lui dit: b..... ce n'est pas cette bûche-là que je demande, c'est Dubois, mon frere: est-ce que je suis obligé d'appeller ce faquin-là Monsieur? Marois courut au plus vite à l'appartement de M. Dubois & lui dit: vite, Monsieur, dépêchez-vous; M. le Cardinal vous demande. Celui-ci répondit avec son flegme ordinaire: qu'est-ce qu'il me veut? Où est mon valet-de-chambre pour mettre ma per-

ruque ? Il ne faut pas tarder , Monsieur , lui répliqua le courrier , & fit sur le champ les fonctions de valet-de-chambre.

Lorsqu'il entra dans l'appartement du Ministre , celui-ci se leva de son fauteuil , & tenant le placet à la main , lui dit : c'est donc vous , M. le faquin , qui vous mêlez de donner des recommandations par écrit ? Je vous donnerai de la recommandation par les oreilles. En même tems il le souffleta avec le placet , & lui donnant des coups de pied ; je veux , ajouta-t-il , que vous ne vous mêliez ici que de boire & de manger , de rester dans votre chambre , de faire ce que je vous dirai , sinon je vous enverrai dans votre f. . . . pays jouer de votre instrument. Il faisait , en parlant ainsi , le geste d'un apothicaire donnant un remède. Le sieur Dubois sortit tout honteux , & dit au courrier Marois : c'est un brutal . . . & ce n'était pas la peine de me venir chercher si promptement !

Les caracteres de ces deux freres étaient diamétralement opposés. Le Cardinal avait fait venir son aîné dans le dessein de l'avancer & de l'employer dans les affaires ; mais il ne put jamais en tirer aucun service. Aussi dans les premiers jours de son arrivée à Paris , il le laissait manger seul , dans sa chambre , & ne l'admit à sa table que sur

les représentations d'un de ses amis. On a su depuis la cause de cette antipathie, & le Cardinal s'en expliqua lui-même, en ces termes, avec un de ses confidens. « Quand j'étais à Brive, mon frere ne me donnait que du pain bis, pendant qu'il mangeait le blanc avec des confitures, assis dans un bon fauteuil, & ne s'occupait qu'à faire des enfans. Il me chassa ensuite de sa maison en me donnant un coup de pied, & me disant insolument : petit B. . . va chercher fortune ailleurs. N'était-ce pas un bon frere » ?

Travaillant avec son Secrétaire, le Ministre envoya chercher son frere, qui ne se trouva pas à la Surintendance. Mon frere, dit-il au Secrétaire, ferait bien mieux de rester à la maison pour recevoir mes ordres, que de promener sa grande carcasse dans la galerie & les appartemens du Roi.

Sa maniere de s'exprimer était singuliere & frappait toujours. Voulant avoir un Commis des Affaires Etrangères, qui écrivait fort bien; & ne se rappelant pas de son nom, il dit au laquais : qu'on me fasse venir ce Commis qui fait des complimens avec les pieds. Cet homme en entrant chez le Ministre, faisait ordinairement de petites révérences entre-coupées. Le laquais n'entendant point ce langage demanda des éclaircissemens à ses camarades, qui ne purent lui en donner, &

il n'en trouva aucun que dans les Bureaux où l'on reconnut le sieur *Duval* à cette peinture.

Un de ses laquais avait les yeux un peu effarés , portait de grands cheveux frisés jusqu'à la ceinture , & seconait toujours la tête pour se donner un air de bonne grace. Le Ministre dit un jour à son Secrétaire : apprenez-moi , de grace , qui a mis ce B. . . là à mon service. . . toutes les fois que je le vois entrer dans ma chambre , je m'imaginais voir entrer une furie qui va danser une sarabande.

« Comme le Cardinal , dit le Secrétaire , ne pouvait se passer de filles , il en venait de Paris par le coche , qui étaient introduites par le sieur *Bain* , valet de chambre , & avaient pour entrepôt la chambre de ce valet. M. *Chirac* , premier Médecin du Duc d'Orléans & du Cardinal , ayant eu connoissance du manège & du maquignonnage de ces filles , qu'on faisait venir de Paris pour S. E. , lui représenta qu'elle s'exposait & risquait beaucoup de voir ces filles , qui quoique jolies , étaient la plupart gâtées , & pouvaient lui donner quelque maladie. A quoi elle répondit gaillardement : bon , bon ! je n'ai rien à craindre : si elles me donnent un pois , je leur rendrai une seve ».

« Il y avait une grande haquenée blonde , nommée *Mademoiselle de C. . .* se disant parente éloi-

gnée d'Henri IV, qui venait solliciter souvent des audiences. Elle se vanta même dans le public qu'elle avait beaucoup de crédit auprès du premier Ministre ; de sorte qu'un Maître des Requêtes ayant donné dans le panneau, lui promit de l'épouser en cas qu'elle pût apporter pour dot la protection de S. E., & procurer au futur une Intendance de Province ; mais cette affaire manqua faute de tems. Une nommée Madame de F... parut aussi sur la scène ; mais elle se bornait à faire sa cour aux Abbés *Vesnier* & d'*Houteville* pour parvenir ensuite à la faire à S. E. Cette Dame se comportait comme ce jeune Abbé de la Cour de Louis XIV, qui jouait encore à colin - maillard, parce qu'il n'en était qu'un frère Maillard, compagnon du P. la Chaise. M. Bontemps, premier valet de chambre du Roi, lui céda sa maîtresse qui était lingère dans la Rue Saint-Honoré, auprès des Quinze-Vingts. Le Cardinal Dubois, après avoir frayé assez long-tems avec cette grande femme bien dégourdie, & qui avait vu le loup, la rendit sans payer les lods & ventes. Il laissa M. Bontemps maître du champ de bataille : celui-ci reprit à bras ouverts cette ancienne maîtresse, l'en aimait davantage & l'épousa dans la suite. Elle tient encore sa boutique au même endroit, (en 1725) ».

M. de Verhamont, Maître des Requêtes, cousin

du Président au Grand Conseil du même nom, se fit présenter au Cardinal. Il crut lui faire habilement sa cour, en disant qu'il avait l'honneur d'être parent de S. E., parce que M. de Verhamont de la Ville aux-Clercs, son père, avait épousé une Dubois qui n'était ni de Brive, ni de la famille du Cardinal. Il lui demanda sa protection & une Intendance de Province, ne pouvant plus garder avec honneur sa charge de Maître des Requêtes. M. d'Armenonville Garde des Sceaux, à qui il avait eu le malheur de déplaire, avait assuré qu'il ne rapporterait jamais aucune affaire au Conseil. Après que M. de Verhamont eut fait son compliment, & qu'il se fut retiré, le Cardinal dit à son Secrétaire : c'est une parenté de commande. . . . Ils vont tous être mes parens & mes cousins présentement que je suis premier Ministre. . . . Ils devaient donc dire cela plutôt. Il voulait insinuer par-là, qu'un des obstacles à sa promotion au Cardinalat avait été sa basse naissance, & que c'était à cette époque, qu'il avait voulu se donner du relief.

Ce Ministre fut reçu le 3 Décembre à l'Académie Française, & depuis honoraire des Sciences & des Inscriptions. Le compliment qu'il fit à la première fut l'ouvrage de MM. de la Motte & de Fontenelle ; en sorte que ce dernier qui le reçut

en qualité de Directeur n'eut aucune peine à faire cadrer son discours au Récipiendaire avec le remerciement de celui-ci. Il lui dit entre autres choses . « Voilà, Monseigneur, ce que pense l'Académie dans un des beaux jours qu'elle ait eu depuis plus de trente ans, qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir (toute la Cour assistait à cette réception), le sort l'avait assez bien servi pour ne me charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a reçus après moi. Il me réservait à une occasion singulière où les sentimens de mon cœur pussent suffire pour une fonction si noble & si dangereuse. Vous vous souvenez que mes vœux vous appelaient ici longtemps avant que vous pussiez y apporter tant de titres ; personne ne savait mieux que moi que vous y auriez apporté ceux que nous préférons toujours à tous les autres ».

Cinquante-sept ou huit ans après sa mort, M. d'Alembert qui s'est cru chargé de suppléer au silence de ses prédécesseurs, a voulu réhabiliter par un éloge la mémoire du Cardinal ; mais le public ne lui en a su aucun gré. Il est impossible de parler de ce fameux Ministre, sans avoir à raconter un grand nombre de choses blâmables. A l'instant de sa mort, le Secrétaire obligé par les réglemens de la Compagnie de faire un

éloge, aurait été à peine excusable. N'avons-nous pas vu de nos jours M. le Marquis de Condorcet s'illustrer par le refus constant de louer M. de La Vrillière. Pourquoi donc M. d'Alembert va-t-il sans raison, sans à-propos remuer les cendres du Cardinal Dubois ? L'histoire seule semble avoir le droit de juger ceux qui ont occupé la scène du monde, après qu'une seconde génération est descendue dans le tombeau. C'est alors seulement qu'elle peut être libre & impartiale comme *Minos & Radamante*.

Les Finances & les Négociations occuperent le court intervalle de temps qui s'écoula entre le Sacre du Roi & la déclaration de sa majorité. On publiait presque tous les jours de nouveaux Edits qui tendaient à supprimer ce qui pouvait encore rester de papiers, décharger les revenus du Roi & faire entrer de l'argent au Trésor Royal. Les affaires du dehors exigeaient une aussi grande attention. On avait indiqué Cambrai pour le congrès général de l'Europe ; mais des difficultés sans nombre en retardaient l'ouverture. La Cour de Vienne en faisait naître sans cesse de nouvelles, pour différer l'investiture des Etats d'Italie qu'elle devait donner à Dom Carlos, fils aîné du second lit du Roi d'Espagne. Peu s'en était fallu que l'Empereur ne l'eût donnée au Duc de Bavière avec la main d'une Archiduchesse. Il n'avait été retenu que par crainte

d'avoir à combattre la France & l'Angleterre ; garantes du Traité fait avec l'Espagne.

D'un autre côté , l'Espagne demandait avec instance d'être mise en possession de Gibraltar & du Port-Mahon , que le Régent avait promis de lui faire rendre par les Anglais , si elle accédait à la quadruple alliance. Il est vrai que les Anglais en avaient donné une parole positive au Duc d'Orléans ; mais au moment de l'exécution , ils ne purent se résoudre à restituer deux Places qui étaient presque l'unique fruit des dépenses prodigieuses qu'ils avaient faites , & des brillantes victoires qu'ils avaient remportées sous le règne de la Reine Anne. Malgré la chaleur que l'Espagne mettait dans ses demandes , le Régent parvint , à force de négociations & de représentations , à l'en faire défilier , & les choses restèrent , à cet égard , dans l'état où elles avaient été mises par la paix d'Utrecht.

Le 1 Décembre 1722 , Mademoiselle de Beaujolois , le septième des enfans du Duc d'Orléans , partit pour Madrid , où elle allait épouser Don Carlos , héritier du Chef de sa mère , des Duchés de Toscane , de Parme & de Plaisance. Le mariage ne réussit pas , & il eut dans la suite le même sort que celui du Roi de France. L'équipage qui ramena à Madrid l'Infante , ramena à Paris Mademoiselle de Beaujolois. On ne pouvait prévoir en

1722 , une révolution aussi étrange ; & le Régent ne voyait dans cet établissement que des sujets de joie. Il en eut en vue un autre plus glorieux encore pour son fils le Duc de Chartres. M. de Bezunval qui avait été envoyé à Ratisbone , & qui fut depuis Colonel des Suisses s'était chargé de le négocier. Il s'agissait de lui faire épouser la fille du Czar , à condition que ce Prince emploierait tout son crédit & son pouvoir à faire donner la Couronne de Pologne à son gendre , après la mort du Roi *Auguste*. Ce projet n'eut aucune suite.

La joie que le Régent conçut de l'établissement de Mademoiselle de Beaujolois fut bientôt tempérée par la douleur que lui causa la mort de Madame arrivée le 8 du même mois. La mere de S. A. R. mourut à Saint-Cloud , âgée de soixante & douze ans. Elle était fille de l'Electeur Palatin , & avait apporté dans la maison d'Orléans ce goût pour les sciences & les arts qui y fleurit encore. Le Palais Royal lui doit la riche collection des pierres gravées dont il est possesseur , & que M. l'Abbé Leblond a décrit si élégamment.

Son petit-fils a légué à l'Abbaye de Sainte-Geneviève les médailles riches & précieuses que cette Princesse avait aussi apportées d'Allemagne. Sa pitié solide , ses manieres douces & aimables , sa générosité & la noblesse de ses sentimens lui avaient

mérité l'estime générale. Quoique le Duc d'Orléans son fils lui eût déplu en épousant Mademoiselle de Blois, il lui fit oublier cette faute par le respect & les égards qu'il lui prodigua jusqu'à sa mort. La mémoire de cette Princesse a été conservée à la postérité par deux médailles gravées avec beaucoup d'art & de précision. On lit sur la première autour de son buste cette légende *Eliz. Carl. Palatina Rheni. Ducissa Aurelian.* Le revers de cette médaille qui fut frappée en 1717 par Rouiers fils, offre Cybele assise avec ses attributs, & cette inscription, *dis genita & genitrix Deum.* Elle est du même module que le grand bronze de Louis XIV, & peut lui faire suite. L'époque de la seconde médaille est inconnue, ainsi que le graveur indiqué par ces deux lettres S. V. Elle est extraordinairement rare, & du module d'un moyen bronze très-grand. La légende qui accompagne le buste est celle-ci, *Eliz. Car. Palat. Rheni D. Aurel. mater felicit. publicæ.* Junon, accompagnée de son paon, est debout au revers & tient une fleur-de-lys qu'elle approche de son nez : on lit autour, *Fecunditas conservatrix Gallia.*

La Cour en porta le deuil pendant quatre mois & demi, & le Cardinal s'empressa de porter celui qui est d'usage pour les Cardinaux, avec lequel il voulut paraître au lever du Duc d'Orléans. Il donna ses ordres au sieur Patu, son Intendant, & lui dit :

« Faites diligence, ne me manquez pas, prenez bien garde que j'aie tout prêt ce que je vous demande, & bien conditionné; car il faudra que j'aille à sept heures du matin chez S. A. R. ». L'Intendant lui répondit : Monseigneur, je viendrai moi-même avec le Tailleur, & j'apporterai tout l'assortiment. S. E. se leva à six heures, & fit appeler son Secrétaire pour lui dicter quelques lettres. Le quart étant sonné, eh bien, lui dit-elle, *M. Moi-même n'est pas encore arrivé. A six heures & demie point de nouvelles : en même-tems les éclairs, la foudre & le tonnerre, des juremens & des imprécations furent lancés. Enfin à six heures trois quarts arriverent de Paris le Tailleur & l'Intendant. On habilla le Cardinal qui trouva tout mal fait, bas, habit, manteau, &c. Et dit au sieur Patu, allez vous faire f. . . . M. Moi-même, vous êtes bon à être Intendant des marionnettes, mais non d'une maison comme la mienne. Se retournant du côté du Secrétaire, il ajouta : mon Intendant n'est propre qu'à faire l'olibrius, & à aller avec ses petits souliers à la messe & à la promenade avec sa femme Avez-vous jamais remarqué le front de Patu ? il a le front fait comme le manche d'une baffe de viole.*

Cet Intendant lui demanda quelque tems après une grace pour un de ses parens, & pour appuyer

la demande, il ajouta : *Monseigneur, c'est mon cousin*. A peine fut-il sorti, que S. E. secouant la tête, dit tout haut : « *Monseigneur, c'est mon cousin, ergo c'est un fripon,* que dois-je penser de ce petit homme nouvellement entré dans ma maison ? Il demande déjà des graces, tandis qu'il y a ici des gens qui sont avec moi depuis long tems, qui n'en demandent point, & pour lesquels je n'ai encore rien fait. Je fus appelé pour écrire sous la dictée : quoiqu'il s'agit d'une dépêche importante, je trouvai le Cardinal distrait par ce mot de *cousin* qui lui avait frappé l'imagination, de maniere que se ptomenant en long & en large, il répétait en ricannant : *Monseigneur, c'est mon cousin, ergo c'est un fripon* ».

Madame de Tencin voulant lui faire sa cour, lui apporta un écureuil volant, animal très-rare en France. Le Cardinal en fit présent au jeune Monarque qui s'en amusa beaucoup. « L'on fait de bonne part, dit le Secrétaire, que le Cardinal Du bois, dans la jeunesse du Roi, se donnait la liberté de se mettre dans un fauteuil, & de prendre S. M. sur ses genoux pour la caresser avec la familiarité, dont il avait fait autrefois l'essai & la répétition sur M. le Régent, & qu'il dit à S. M. Sire, vous avez un bon oncle, mais il a un défaut qui est assez rare parmi les Princes ; il est libéral à l'excès, & même prodigue ;

prodigue; ce n'est pas à lui qu'il faut confier les finances, c'est à moi qui ai le goût de l'économie. Ce Ministre avait engagé le Roi à faire sortir M. de Fleury pour parler plus librement à S. M. : mais un premier valet-de chambre, étant derrière un paravent, entendit cette belle remontrance ».

Doit-on être étonné, après cela, si le Duc d'Orléans parut se consoler si aisément de la mort d'un favori de cette espèce ? On dit alors que le Prince avait trouvé dans les papiers du Cardinal un projet d'ordre pour le faire arrêter, & que pour ne pas être exposé à un pareil danger, il avait pris la place de premier Ministre que le décès du Cardinal laissait vacante. Cette conduite du favori donnerait matière à un trop grand nombre de réflexions, on se hâte de reprendre les affaires générales du Royaume.

Le Roi tint au mois de Février 1723 le Lit de Justice, dans lequel S. M. déclara sa majorité, & le Duc d'Orléans se dépouilla de sa Régence. Voici la réponse du Roi : « Mon oncle, je ne me proposerai jamais d'autre gloire que le bonheur de mes sujets, qui a été le seul objet de votre Régence. C'est pour y travailler avec succès que je desirerai que vous présidiez après moi à tous mes Conseils, & que je confirme le choix que j'ai déjà fait, par votre avis, de M. le Cardinal Dubois pour premier Ministre de mon Etat. Vous entendrez plus amplement

quelles sont mes intentions par ce que vous dira M. le Garde des Sceaux ». Celui-ci fit ensuite un éloge magnifique de la Régence.

C'est ainsi que l'autorité resta entre les mains du Duc d'Orléans & du Cardinal Dubois. Il ne se fit dans le Gouvernement que les changemens dont ils étaient demeurés d'accord. On établit un nouveau Conseil des finances, & on cassa celui de Marine, de sorte que le Comte de Toulouse, grand Amiral, fut remis sur le pied où il était sous Louis XIV, & le Comte de Morville, fils du Garde des Sceaux, en qualité de Secrétaire d'Etat, fut chargé du détail. Le Cardinal Dubois, qui cherchait à imiter le Cardinal de Richelieu, aurait pris volontiers le titre de Surintendant des Mers & du Commerce; mais il trouva un obstacle invincible dans le grand Amiral, qui ne reconnaît que le Roi au dessus de lui, & dont la place ne fut pas remplie sous Louis XIII. Le Secrétaire d'Etat de la Guerre fut aussi remis en possession des parties qui avaient été distraites de son département, & il devint aussi puissant que l'avait été M. Voisin, prédécesseur de M. le Blanc. Pour cet effet, M. le Duc de Chartres, Colonel-Général de l'Infanterie Française, le Comte d'Evreux, qui occupait la même place dans la Cavalerie, & le Comte de Coigni, Chef général de Dragons, remirent le détail dont ils étaient chargés.

Le Cardinal donna une attention aussi sérieuse à la Compagnie des Indes , qui était devenue pour l'Etat & pour les particuliers un objet des plus importants. Le Roi , pour lui assurer le paiement des sommes qu'il lui devait , lui assigna la ferme du tabac , & son domaine d'Occident , en l'obligeant à payer les charges auxquelles il était tenu avant cette cession. On fixa le Gouvernement de la Compagnie , on régla le nombre des actions , & le Cardinal Ministre en fut élu Président. Les Directeurs vinrent le saluer en cette qualité , & lui firent des présens de tabac de toutes sortes ; en les recevant il leur dit :

Quidquid id est , timeo Danaos & dona ferentes.

Le Roi de Danemarck fit présent à S. E. de deux attelages de chevaux danois , dont il se servait toutes les fois qu'il allait à Paris. Son train était toujours composé de deux carrosses à six chevaux , d'une chaise de poste de suite , & de plusieurs courriers & valets de chambre à cheval qui faisaient arrêter toutes les voitures sur son passage. Il eut envie , pour imiter plus parfaitement les Cardinaux *de Richelieu & Mazarin* , ses prédécesseurs , d'avoir cent gardes à cheval : des Comtes & des Marquis s'étaient déjà présentés pour en être les Capitaines : mais S. A. R. se moqua de lui en apprenant ce projet , & lui dit :

tu es fol , Cardinal , tu donneras la comédie à tout Paris.

Chacun s'empressait à lui apporter les raretés de toute espece. Le Duc d'*Antin* lui fit présent d'un paravant de six feuilles, estimé deux mille écus, venant de la manufacture royale des ouvrages façon de Perse & du Levant. Il y joignit huit armoires de bois étranger, garnies de glaces & de bronze doré, pour lui servir de Bibliothèque. Elle fut composée d'abord de treize volumes contenant les gravures des médailles de *Louis XIV.* *Innocent XIII* lui envoya un Corps saint dans un riche reliquaire. Voulant meubler à Paris un hôtel qui s'appellait le palais *Mazarin*, & depuis la Banque, il chargea le sieur *Dujean*, ancien Secrétaire de M. de *Chamillard*, d'acheter une superbe tapisserie de la Couronne, de soixante aunes de long, représentant l'histoire de *Constantin*. Elle avait coûté quatre-vingt-dix mille livres, & le Roi en avait fait présent au Duc de la *Fenillade*, pour le dédommager des dépenses que lui avait occasionnées son ambassade à Rome, qui n'avait pas eu lieu. Le Cardinal la fit payer quarante-cinq mille livres, & la destina au même usage que trois cent trente aunes de velours de Genes cizelé, à fond d'or, qui lui avoient coûté 27500 liv.

Il reçut aussi en présent sept chevaux & des ser-

vices de linge damassé, des Religieux de Bergues-Saint-Vinox. Le Roi lui-même se réunit à ceux qui lui faisaient des présens ; car il lui donna le 23 Juin 1723 l'Abbaye de S. Bertin à Saint-Omer ; Elle fut mise en commende , en faveur de son titre de Cardinal. Deux Religieux de cette maison vinrent le complimenter au moment où il sortait de l'appartement du Roi. Ils lui demanderent , au nom de leur Communauté , sa bienveillance & sa protection , se prosternant ensuite à ses genoux , ils lui dirent : Monseigneur , que votre Eminence daigne nous donner , s'il lui plaît , sa sainte bénédiction. « Le Cardinal fit sur eux deux grands signes de Croix en éclatant de rire , & commanda que l'on donnât bien à diner à ces deux Religieux , ajoutant que cela leur ferait beaucoup plus de bien que sa bénédiction , dont il faisait lui-même fort peu de cas , & qu'il ne croyait aucunement sanctifiante ».

Le Cardinal s'était raccommode sincèrement avec M. Pecquet , car il ne put retenir ses larmes , en apprenant que cet habile Commis avait eu une attaque d'apoplexie. En prenant congé de lui pour aller aux eaux de Bourbon , M. Pecquet en reçut un témoignage d'amitié très flatteur. Conservez-vous , Monsieur , lui dit le Cardinal , pour vous & pour moi : ayez soin de votre santé : ne

songez qu'à vous rétablir Je ne veux point que vous travailliez pourvu que l'on sache dans le monde que je vous ai assis dans un fauteuil auprès de moi , cela me suffit.

Il témoignait autant de considération à M. de Fleury , pour qui Louis XV a toujours marqué de la prédilection. S. A. R. se détermina de concert avec le Cardinal Ministre, à lui faire donner le chapeau qui vaquait à la nomination du Roi ; car il craignait que Sa Majesté ne fit nommer quelqu'un qui pût leur résister & balancer leur crédit. Pour cela , le Ministre envoya M. Dubois son frere, pour solliciter M. de Fleury & l'engager à donner une note des services qu'il avait rendus à l'Eglise & à l'Etat , afin de l'envoyer à Rome. Cet ancien Evêque de Fréjus , ne pouvant s'en défendre , écrivit ce Mémoire de sa main , & le remit à M. Dubois. Le Cardinal en envoya une copie à Rome à l'Abbé de Tencin , chargé des affaires. Mais comme il ne voulait point avoir si tôt de collègue français revêtu de la pourpre , il écrivit une lettre secrète à cet Abbé. Dans cette dépêche il lui donnait à entendre que cette nomination de Sa Majesté n'était qu'une lettre , & il lui recommandait de ne faire à cet égard aucune démarche qu'elle ne lui fût prescrite expressément.

Pour marquer quelque apparence de bonne foi

dans cette négociation, il fallait montrer la réponse de l'Abbé Tencin ; mais elle aurait découvert toute l'intrigue. Pour y suppléer, « le Cardinal, dit son Secrétaire, en fit une à Versailles, de commande, où je mis les chiffres comme ils me venaient en pensée, au-dessus desquels il me dicta des coq-à-l'âne & des mensonges, entre autres que Sa Sainteté avait dit à l'Abbé de Tencin qu'elle s'était bien apperçue qu'un autre lui-même, c'est-à-dire, le Cardinal Dubois, s'était mêlé de cette affaire, & y travaillait efficacement. Il contrefit admirablement la signature de l'Abbé, & porta effrontément cette réponse au Roi, qui, ne connaissant point la signature de son Ministre à Rome, crut que c'était effectivement la lettre originale ; de sorte que Sa Majesté dit ensuite à M. l'ancien Evêque de Fréjus, que le Cardinal Dubois lui avait fait voir une réponse satisfaisante de l'Abbé de Tencin au sujet de la nomination qu'elle avait donnée en sa faveur ».

La Cour quitta Versailles & alla à Meudon, où le Cardinal logea dans l'appartement du Dauphin : il laissa son Secrétaire à Versailles pour veiller sur ses papiers & ses effets les plus précieux. Il lui remit toutes les clefs de ses armoires & bureaux. On fit coucher dans sa chambre un Suisse, car elle renfermait de grandes richesses. Outre l'argent

monnoyé, le Cardinal y avait déposé une urne d'argent remplie de tabac d'Espagne, avec un couvercle magnifiquement travaillé, aux armes de la Reine dotairière d'Espagne, qui lui en avait fait présent; la cassette renfermant beaucoup d'or & de pierreries, les livres de compte de la Régence, garnis en argent, un sac de médailles du Sacre, de même métal, quantité d'autres grandes médailles d'or frappées pour cette cérémonie; des bijoux, plusieurs pièces d'étoffes de Perse à fond d'or & d'argent, & un paquet cacheté aux armes du Prince de Rohan, rempli de diamans, qui étaient le reste des présens destinés lors de l'échange de l'Infante Reine & de la Princesse des Asturies. *Son Eminence les gardait soigneusement depuis ce temps pour les mettre dans son greffe, car il voulait & le Roi & le Régent.*

Ce Prince ne craignant plus les Princes légitimes, voulut se réconcilier avec eux; &, pour y réussir, il les fit rétablir dans les honneurs dont il les avait privés dans le tems des troubles. On leur rendit la jouissance des prérogatives de Princes du Sang; mais avec exclusion du droit à la succession de la Couronne, en cas que la Maison de Bourbon vînt à s'éteindre. Cependant il fut réglé que pour les distinguer, ils ne traverseraient point le

parquet (1), comme les Princes du Sang; mais qu'ils auroient, comme eux, le salut du bonnet, en les nommant par leurs noms, ainsi que les Ducs & Pairs. De plus, on leur accordoit à la Cour tous les honneurs des Princes du Sang, à condition que dans les festins ou cérémonies publiques, ils n'y seroient point assis ni placés tout-à-fait sur la même ligne. C'est ainsi que la Cour rétablit l'égalité entre les deux freres, le Duc du *Maine* & le Comte de *Toulouse*, dont le cadet, qui étoit toujours demeuré fidele au Régent, se vit déchu d'une partie des droits & prérogatives que lui avait mérité cet attachement inviolable. Ses réclamations furent inutiles, & il fut réduit aux termes de ce règlement, qui plaça les fils du Comte du *Maine* au rang des Ducs & Pairs, à leur tête cependant.

Le papier incommodait toujours, dit l'auteur de la vie du Régent; c'étoit une espece d'insecte dont on ne pouvait se débarrasser. Le Duc d'*Orléans*

(1) Les Princes du Sang seuls traversent le parquet placé, devant le fauteuil du Roi, au lit-de-justice, tous les autres en font le tour.

Le Président qui recueille les opinions, dit aux Princes du Sang : *Monsieur*, votre avis ? & à tous les autres, il ajoute au mot *Monsieur*, le nom de leur Pairie du Duché.

& le premier Ministre y donnerent cette année une nouvelle attention. Ils établirent une tontine par le moyen de laquelle on devait éteindre pour soixante-dix millions d'effets liquidés, & trois mille actions de la Compagnie des Indes.

On érigea en même temps une Chambre à l'Arsenal, pour connaître des malversations qu'avait occasionné le *visa* des billets de banque & des actions. Les diverses opérations qu'on avait été obligé de faire pour liquider, avaient déjà fait découvrir une partie de ces brigandages. Ils furent décrétés, convaincus d'avoir détourné à leur profit, plus de quinze cents actions, & condamnés à mort. On substitua à cette peine, les prisons perpétuelles pour les uns, & les galeres pour les autres. Cette Chambre qui n'avait été créée que pour juger les financiers, fut chargée ensuite du procès d'un sujet plus illustre. Le premier Juillet 1723, M. le Blanc, Secrétaire d'Etat pour la guerre, eut ordre de se retirer à trente lieues de Paris, & de remettre tous les papiers qui concernaient son ministère à M. de Breteuil, qui fut nommé pour le remplacer.

» Le renvoi de M. le Blanc, dit le Secrétaire intime, était une condition que l'on avait exigée du Cardinal, avant d'être premier Ministre; mais Son Eminence pour mieux couvrir son jeu & rendre

la chose plus touchante, dit en se plaignant, & presque la larme à l'œil : ce pauvre M. le Blanc, le meilleur de mes amis, a eu le malheur de tomber aussi dans des fautes, & j'en suis très-fâché » ; il s'agissait de sommes considérables dont il prétendait avoir disposé par les ordres de S. A. R. On parlait aussi de registres racommodés ou renouvelés par un nommé Sandrier, qu'on avait, disait-on, enfermé dans une maison de campagne près de Paris, pour qu'il travaillât en secret, & dont quelque temps après, on avait trouvé le corps coupé par morceaux dans l'endroit le plus secret de la maison. Trois mois après que M. le Blanc eut été déplacé, il fut arrêté & conduit à la Bastille, où la Chambre de l'Arsenal reçut ordre de lui faire son procès.

Les plus petits détails fixaient l'attention du Prince & du Cardinal - Ministre. L'Université d'Avignon était aussi indulgente en ce temps-là, que celle d'Orange, du temps de Rabelais, qui y acheta des degrés pour son soi-disant camarade, appelé Joannes Caballus, lequel n'était autre que son cheval. Pour remédier à cet abus, on ordonna que les degrés pris dans l'Université d'Avignon, seraient inutiles, à moins que les gradués ne justifiasent par une attestation juridique de l'Archevêque de cette ville, qu'ils avaient rempli le temps

d'étude, & les autres formalités prescrites par les édits & déclarations.

Paris & les provinces étaient inondés de livres de toute espèce : la religion, le gouvernement & les bonnes mœurs y étaient ouvertement attaqués. On renouvela les anciennes défenses d'imprimer, faire imprimer ou débiter aucun livre, même anciennement approuvé, sans privilège ou permission du Garde des Sceaux. On défendit par le même arrêt de faire imprimer aucuns livrets ou feuilles volantes, sans la permission des Juges de police des lieux, & l'approbation de personnes capables, commises à cet effet. Le Garde des Sceaux fut particulièrement chargé de veiller à l'exécution de ces ordonnances.

Le nombre excessif de manufactures de toiles rayées & à carreaux, siamoises, & autres ouvrages de cette nature établies dans la Généralité de Rouen, occupait une partie des bras qui devaient être employés à la culture des terres, & principalement à la récolte. Cette disette de moissonneurs s'était fait sentir si vivement en 1722, que la récolte n'avait pu se faire dans les temps convenables, & que beaucoup de bled avait germé & s'était perdu sur pied. Pour rendre ces bras à l'agriculture, on ordonna un dénombrement des manufactures, afin de pouvoir les réduire avec

connaissance de cause au nombre nécessaire pour fournir de l'occupation, seulement au surplus des agriculteurs. On ordonna aussi provisoirement que toutes ces manufactures, excepté celles de Rouen & de ses faubourgs, cesseraient entièrement leur travail pendant les mois de Juillet & d'Août, jusqu'au quinze de Septembre, pour donner la liberté à tous les ouvriers, de s'employer à recueillir les grains.

Cependant la santé du Cardinal, que ses anciennes débauches avaient fort altérée, s'affaiblissait tous les jours. Son application continuelle aux affaires, & des retours multipliés vers ses vieilles inclinations, l'usèrent entièrement. Il avait de fréquens accès de fièvre, & était souvent obligé de s'absenter des conseils. » M. *Maréchal*, premier Chirurgien du Roi, vint le trouver, dit le Secrétaire, par un motif d'amitié & d'ancienne connaissance, & non pour lui demander aucune grace dont il n'avait pas besoin, étant comblé des bienfaits du Roi. C'est ce qu'il eut soin d'annoncer d'abord au Cardinal. Il lui dit : Monseigneur, je viens uniquement pour tâcher de rétablir votre santé, & pour vous donner de bons conseils. Les *Dodart*, les *Helvetius*, les *Chirac*, les *la Peyronnie* ne vous tireront pas d'affaire. Il faut que votre Éminence suive exactement & de point en point le régime

de vie que je lui ai prescrit depuis long-temps ; & que j'ai l'honneur de lui répéter encore aujourd'hui. Il faut sur-tout, Monseigneur, vous abstenir de la fillette. Le Cardinal surpris de cette dernière proposition, répondit bien vite : pour moi, je trouve que cela m'adoucit l'uretre, & me fait du bien. M. *Maréchal*, frappé de cette réponse, vit bien que c'était un homme incorrigible & incurable. Il se retira en lui témoignant sa douleur de ce qu'il était rétif à ses remontrances. »

Il fut obligé de redoubler son travail à l'occasion de l'assemblée du Clergé, auquel on demandait un don gratuit. Cet Ordre ne s'était pas assemblé depuis la mort de *Louis XIV*, & l'on craignait de le voir réuni en corps, à cause des querelles théologiques qui le partageaient. Le Cardinal avait pris toutes les précautions possibles pour rendre cette assemblée tranquille. Tous les Evêques qui se trouvaient à Paris & n'étaient pas Députés de leur province, eurent ordre de se retirer dans leur diocèse. Les assemblées particulières choisirent, par l'insinuation du Ministre, les plus modérés pour l'assemblée générale. Celle-ci avait d'abord élu pour Présidens, les Archevêques d'Aix (M. de *Vintimille*, depuis Archevêque de Paris), de Narbonne, & les Evêques de Châlons-sur-Saône & de Chartres. Mais L'Archevêque d'Aix

ayant proposé de prier le Cardinal Dubois, de venir présider, toute la compagnie le nomma Président par acclamations; quoique l'Archevêché de Cambrai, qui est dans le pays conquis ne fût point réuni au Clergé de France. On députa à Versailles des Archevêques & des Evêques pour faire cette invitation. Elle fut bien reçue, & le Cardinal l'accepta volontiers pour être à même de maintenir la paix dans cette compagnie; mais sa mauvaise santé ne lui permit qu'une fois de la présider.

Le discours qu'il prononça dans cette séance fut très-gouté, & méritait d'être conservé. Le voici. » J'ai attendu avec impatience le jour où je pourrais marquer à cette auguste assemblée, la vive reconnaissance que je ressens de la grace que vous m'avez faite. Vous avez bien voulu m'associer au Clergé de France, & je sais à combien de mérite & à quelle gloire vous m'associez; mais j'ose dire que ce qui est si glorieux pour moi, l'est aussi pour vous. Vous auriez pu craindre un Ministre, qui, quoique honoré du sacerdoce, eut pu être disposé dans quelques occasions à le sacrifier à l'Empire. Ce penchant à croire les intérêts de l'un plus pressans que ceux de l'autre, n'est que trop grand; mais votre zèle pour l'Etat ne vous a pas permis une crainte qui pouvait paraître

légitime, & en m'admettant dans l'intérieur de vos délibérations, vous prouvez de la manière la plus authentique, la droiture & la sincérité de vos intentions pour le service du Roi. Je sens de mon côté à quoi m'engage cette confiance : il faut qu'un Ministre, à qui le Clergé fait l'honneur de ne le redouter pas, s'en rende digne en redoublant ses soins pour l'avantage du Clergé ; tout ce que peut l'autorité du Ministre, je le dois à vos intérêts ; ainsi, loin que les devoirs dont j'étois chargé, & ceux que vous m'imposez de nouveau, viennent jamais à se combattre, la place que j'occupe dans l'Etat, me fournira des moyens de satisfaire à celle que vous me donnez dans l'église. »

» Je suis sûr, Messieurs, & je vous outragerais par le moindre doute, que vous ne me donnerez à porter au Roi, dans le cours de cette assemblée, que d'anciennes, ou plutôt d'éternelles preuves de l'attachement des églises du Royaume pour leur protecteur, que des gages nouveaux & certains du dévouement du Clergé à la Couronne, & de sa tendresse respectueuse pour la personne de Sa Majesté, tandis que je ne vous porterai que les précieuses assurances de l'attachement du Roi à la religion, que les maximes dont il est instruit & pénétré ; que ses sentimens en faveur de la plus illustre portion de l'église universelle, que des témoignages

témoignages de la préférence qu'il lui donne au-dessus de tous les autres sujets dans son affection. Je n'aurai rien de part & d'autre à dissimuler, ni à affaiblir, ni à exagérer; je ne dois m'étudier qu'à être précis, & à transmettre si fidèlement les sentimens du Roi & de son Clergé, qu'il ne reste aucun doute sur ce que le Souverain doit attendre du zèle & de la fidélité de ses sujets, & sur ce que le Clergé peut espérer de la religion, de la prudence & de l'affection du Roi. »

L'Assemblée du Clergé, dit l'Auteur de la vie du Régent, fut très-paisible. Ce n'est pas que la plupart de ceux qui la composaient n'eussent formé de grands projets contre leurs adversaires, mais ils ne purent en exécuter aucun : A peine même y parla-t-on des matières théologiques. Les délibérations furent restreintes aux seules affaires temporelles. En vain espererent-ils par leur promptitude à suivre les intentions de la Cour, d'en obtenir ce qu'ils souhaitaient; ils n'en reçurent que des complimens & des assurances générales de protection & de faveur. On leur donna même à entendre qu'on croyait en avoir assez fait pour eux jusque-là, & qu'ils devaient être contents de la manière dont on avait soutenu l'autorité du premier Ordre dans les affaires de l'Eglise. Ils se flatterent vainement que la mort prochaine du Cardinal

Dubois leur procurerait quelque liberté. Le Duc d'Orléans apporta à les contenir la même fermeté & la même attention ; en sorte que cette assemblée, sur laquelle les Jésuites & leurs adhérens avaient tant compté , se termina sans aucun succès.

Elle marqua cependant , ajouta le même Auteur , ses sentimens & ses intentions par des traits bien singuliers. Elle ôta au P. *Alexandre* , fameux Dominicain , une pension de huit cents livres , pour la donner au Jésuite *Longueval* , Auteur d'une mauvaise histoire de l'Eglise Gallicane. Il dut ce bienfait aux intrigues du P. l'*Allemand* , qui sans doute le partagea avec lui.

L'assemblée n'avait jamais marqué jusque-là que de la partialité , mais elle fit en même temps un trait de puérilité & de niaiserie digne des siècles d'ignorance. Cette compagnie si respectable, donna une pension de cent écus à un savetier de la paroisse de Saint-Sulpice , nommé *Nutelet* , qu'on disait être un des plus zélés partisans de la Bulle , & à qui on attribuait quantité de conversions. Les Appellans se vengerent par une estampe , où cet artisan était représenté recousant les morceaux de la Constitution déchirée. Le Cardinal de *Biffi* & le Curé de Saint-Sulpice lui présentaient chacun une bourse pleine d'argent , pour l'engager à employer toute son habileté à cet ouvrage important.

L'Evêque de Sisteron se rendit à la Cour & fit

répandre le bruit qu'il allait être adjoint au Cardinal, dont les infirmités augmentaient tous les jours. Il en reçut même les complimens; mais ce fut en vain. Le Duc d'Orléans se méfiait d'un Prélat qui avait été Jésuite & en conservait l'esprit & l'astuce. On commença vers le temps de son arrivée à Versailles, à soupçonner que le frisson & la fièvre qui tourmentaient le Ministre étaient les symptômes d'un abcès dans la vessie. Il se trouva tout-à-fait abattu, & ne vécut plus que de consommés, que *Bastide*, son chef de cuisine, faisait & apportait lui-même. Malgré ses soins, le Cardinal criait qu'ils sentaient la fumée, & s'en plaignait tous les jours. *Bastide* eut beau l'assurer qu'il les faisait au bain-marie, S. E. n'en voulut rien croire. Elle lui défendit de parler davantage, & même d'ouvrir la bouche quand il lui apporterait ses consommés.

Cependant un particulier qui avait connu le Cardinal en Angleterre, & qui était en relation avec lui, apporta à son hôtel vingt-quatre jambons de la Mecque. La rareté & la délicatesse de ces jambons en faisaient un présent très-recherché; cependant on ne savait comment le faire agréer au Cardinal, parce que *Bastide* ne pouvait plus lui parler. Ce chef trouva un expédient pour suppléer à la parole. En lui donnant son consommé,

il tint devant ses yeux un mémoire de deux lignes seulement, écrites en gros caractères, qui annonçait les jambons. Le Cardinal en buvant & reprenant haleine, repoussait & repliait ce papier, *Bastide* le redressait à chaque fois. A la fin l'Eminence, lassé de ce jeu, rompit la première le silence, & lui dit brusquement : allez-vous faire f vous & l'homme aux jambons.

Ses incommodités ne l'empêchèrent pas de faire la revue des Gardes-Suisses & Françaises, avant celle que le Roi devait en faire. Pour cet effet il monta à cheval, accompagné du Maréchal de *Berwick* & du Secrétaire de la guerre. Quoiqu'on eût cherché dans Versailles le cheval le plus doux & le plus tranquille; il se blessa & sentit tout le danger de son état. Il se fit anporter sur le champ de Versailles sa cassette & ses bijoux; mais les Chirurgiens décidèrent qu'il fallait lui faire une amputation à la vessie, en retrancher les parties malades, & que cette opération demandait qu'il fût transporté à Versailles, dans son hôtel.

Pour exécuter cette ordonnance on transporta Son Eminence, le 9 Août 1723, à cinq heures du matin, de Meudon à Versailles, dans la litière du Roi. Il se coucha sur le champ. Les chirurgiens préparèrent leurs instrumens pour opérer, & lui appliquèrent des cataplasmes pour ramollir

les chairs. On fit venir le Pere *Germain* pour confesser Son Eminence. Après que ce Récollet eut passé un demi-quart d'heure avec elle on se disposa à lui donner le Viatique , & les flambeaux furent distribués à sa livrée. Mais il fit suspendre cette cérémonie , en disant qu'un Cardinal ne devait, même *in articulo mortis* , être administré que par un Cardinal. On fit partir à l'instant un courrier pour le Cardinal *de Biffi* , qui n'eut pas le temps de remplir cette fonction.

Ces préparatifs faisaient perdre du temps , le danger était pressant , & le Cardinal ne pouvait se résoudre à subir l'opération. M. *de la Peyronnie* envoya un exprès au Duc d'Orléans, pour l'avertir de cette irrésolution funeste. Le Prince arriva à trois heures après midi & s'entretint un moment avec ce célèbre Chirurgien. Celui-ci représenta à Son Altesse Royale que le Cardinal ne se releverait jamais, soit qu'on lui fit l'opération ou qu'on la supprimât ; parce qu'elle aurait dû être faite trois mois auparavant , & qu'on avait attendu trop long-temps. Il fallait donc la faire dans le temps , répondit le Prince. Mais , Monseigneur , répliqua M. *de la Peyronnie* , en frappant du pied sur le parquet, vous connaissez le Cardinal..... y a-t-il eu moyen de lui faire entendre raison là-dessus ?

Son Altesse Royale insista sur la nécessité de l'o-

pération qui pourrait peut-être sauver son favori. Il entra alors dans la chambre du malade & lui dit : Cardinal, où est ta fermeté, où est la constance que j'ai toujours connue en toi ? Monseigneur, répondit-il d'une voix mourante, je n'ai point de fermeté contre la grande douleur... C'est pour ton bien, reprit le Prince, c'est pour te sauver la vie... & je ne sortirai pas de ta chambre que l'opération ne soit faite. Les garçons Chirurgiens tinrent le malade pendant que M. de la Peyronnie opéra; il ouvrit la vessie & y trouva plusieurs abscesses. Pendant les plus grandes douleurs Son Eminence cria plusieurs fois : *bourreau, bourreau*, & sur la fin : eh, Messieurs, épargnez-moi. L'opération étant achevée, le Duc d'Orléans s'en retourna à Meudon auprès du Roi, & laissa l'Evêque de Nantes auprès du Ministre. Cet Evêque restait, en apparence, pour empêcher qu'on ne détournât quelque meuble ou quelque papier; mais en effet afin qu'il se trouvât quelqu'un de confiance auprès du Cardinal, s'il voulait faire passer des choses secrètes à Son Altesse Royale.

Le Prince & le Roi envoyaient des pages de deux heures en deux heures pour savoir des nouvelles de la santé du malade. On en augura mal dès l'instant de l'opération, parce qu'il s'éleva un orage; état de l'atmosphère très-dangereux pour les plaies récentes. Cependant il passa la nuit assez

tranquillement, & lorsqu'on leva le premier appareil, on conçut quelque espérance. Le malade envoya chercher M. *Pecquet*, qu'il chargea de plusieurs choses importantes pour S. A. R. La matinée s'écoula ainsi paisiblement: mais à trois heures après midi, il lui prit une sueur froide qui donna à peine le temps d'apporter l'Extrême-Onction. Il perdit aussitôt connaissance, & rendit le dernier soupir le 10 Août 1723, sur les quatre heures & demie du soir, âgé de soixante-six ans, onze mois & quatre jours.

« D'abord que le Cardinal eut fermé les yeux, la nouvelle en fut portée à S. A. R. qui ne put retenir ses larmes, & qui aimait véritablement ce Ministre, auquel elle fit l'honneur de succéder dans le Ministère. Cependant ce Prince fut bientôt consolé de cette perte, soit qu'il eût peur, comme on le lui avait insinué plusieurs fois, que le Cardinal ne l'abandonnât & ne le sacrifiât dans la suite, soit qu'il eût pris ombrage de ce que cette Eminence cherchait à se faire aimer, & à faire plaisir à toute la maison du Roi ».

Ce Prince rappela le soir même de cette mort le Comte de *Nocé*, son favori, & lui écrivit ces seuls mots: *morte la bête, mort le venin; Nocé, reviens*. Ils souperent ensemble, & chercherent à oublier dans les plaisirs de la table la douleur de cette perte. Le

Duc de Noailles fut aussi rappelé par une lettre contenant ces paroles : *pax vivis , requies defunctis*. Le Comte de Mörville mit le scellé à la Surintendance, & prit les clefs des armoires & des bureaux. Il remit à S. A. R. le paquet des diamans cacheté aux armes du Prince de Rohan, & fut chargé de veiller à l'exécution des dernières volontés du Cardinal. Les Abbés Hauteville & Vernier eurent chacun une Abbaye de deux mille livres de rente. L'Abbé de Chauliac, son Aumonier, une pension du Roi de quinze cents livres, outre un canonicat de la Collégiale de Cambrai, dont le Cardinal l'avait pourvu, Le sieur Destouches eut une pension de six mille liv. ainsi qu'une Dame de moyenne vertu, dit le Secrétaire, dont il ne fut fait aucune mention dans le testament.

Le Cardinal avait dessein de faire le Duc d'Orléans son légataire universel ; mais ce Prince n'y voulut pas consentir, & il n'accepta que la vaisselle de vermeil que le Cardinal avait fait faire pour les repas de cérémonie. Il laissa à ses héritiers onze cent mille livres en espèces, sans compter cinq cent mille que M. de Breteuil lui devait, & un brevet de cent mille écus sur la charge de Surintendant des postes, sept à huit cent mille livres en meubles & effets, & vingt-cinq à trente mille livres de rente sur l'hôtel-

de-ville. C'était le produit de l'Archevêché de Cambrai, des Abbayes de Saint-Just, Nogent-sous-Couci, Bourgueil, Airvaux, Cercamp, Bergue-Saint-Vinox, & Saint-Bertin de Saint-Omer.

Ses héritiers furent le sieur Dubois, Secrétaire du Cabinet du Roi, Directeur des ponts & chaussées, &c. & son fils le Chanoine de Saint-Honoré. Celui-ci ne profita en aucune manière d'une aussi riche succession; mais après avoir satisfait les créanciers de son oncle, autant qu'il en put connaître, il distribua le reste aux pauvres, comme des biens provenus des revenus ecclésiastiques. On fit à cette Eminence de magnifiques funérailles: elle fut enterrée dans le caveau des Chanoines de Saint-Honoré, comme nous l'apprend l'Épithaphe gravée sous son modeste mausolée.

D. O. M.

Hic ad aram majorem & in communi Canoniorum sepulchro situs est.

GUILLELMUS DUBOIS, S. E. R. Cardinalis, Archiepiscopus & Dux Cameracensis. S. Imperii Princeps, Regi & Secretioribus Consiliis, mandatis & Legationibus, primarius Regni Administer, publicorum

cursorum Præfectus, hujus Ecclesiæ Canonicus honorarius.

Quid autem hi tituli nisi arcus coloratus & vapor ad modicum parens !

Solidiora & stabiliora bona viator mortuo precare.

Obiit anno M. DCCXXIII, ætatis LXVII, hæredes grati erga Regem, & SS. Pontificem animi monumentum PP.

La légende de la médaille qu'on fit frapper en son honneur, ne se renfermait pas dans un cercle aussi modeste. D'un côté était son effigie, & de l'autre un arbre renversé par la tempête, avec ces mots : *visa est dum stetit minor*. On donnait à entendre par-là que son mérite n'avait été connu qu'après sa mort. Les Satyriques parlerent un autre langage; ils lui firent cette Epitaphe :

Ici gît cet illustre Cuisire ;
Chapon, quoique jadis taureau,
Fait gros rouget de maquereau,
Et mort premier Ministre.

Les uns observerent que le Cardinal était mort un an & un jour précis après avoir fait exiler de la Cour le Maréchal de *Villeroi*. D'autres faisant allusion à l'Arrêt rendu pendant son Ministère, pour

peser les louis d'or avec le trébuchet , & à l'opération qu'il avait soufferte la veille de sa mort , disaient que S. E. avait été pesée dans l'autre monde , & qu'elle ne s'était point trouvée de poids. On fit même des réflexions malignes sur un violent ouragan qui s'éleva pendant qu'on le transportait de Versailles à Paris.

F I N.

Original 10



